BIBLIOTHÈQUE ROSE

LE MYSTÈRE DE LA FORÊT BLEUE

ENID BLYTON

SÉRIE MYSTÈRE ENID BLYTON

LE MYSTÈRE DE LA FORÊT BLEUE

par Enid BLYTON

*

LA Varanie! C'est un pays extraordinaire et combien mystérieux pour Guy, Nicole, Linette et Jean Arnaud ! Des voleurs qui disparaissent comme par enchantement, des statues qui s'animent, des grottes inexplorées, et surtout, une forêt où nul n'a jamais pénétré. Les enfants ne peuvent que la survoler en avion. « Une fumée ! s'écrie soudain Jean.

— Où donc?

— Dans la forêt bleue !

— Une fumée dans la forêt? Mais c'est impossible, puisque personne n'a jamais pu y pénétrer ! »

Impossible?... Cette fumée va pourtant entraîner les jeunes Arnaud dans la plus fascinante aventure qu'ils aient jamais vécue !



DU MÊME AUTEUR

dans la Bibliothèque Rose :

Série « Club des Cinq »

Le Club des Cinq
Le Club des Cinq contre-attaque
Le Club des Cinq en vacances
Le Club des Cinq joue et gagne
Le Club des Cinq va camper
Le Club des Cinq en randonnée
Le Club des Cinq au bord de la mer
Le Club des Cinq et les Gitans
Le Club des Cinq en roulotte
La Locomotive du Club des Cinq
Enlèvement au Club des Cinq
Le Club des Cinq et les papillons
Le Club des Cinq et le trésor de l'île
Le Club des Cinq et le coffre aux merveilles
La Boussole du Club des Cinq
Le Club des Cinq aux sports d'hiver
Le Club des Cinq et les Saltimbanques
Le Club des Cinq et le vieux puits
Le Club des Cinq en embuscade
Le Club des Cinq se distingue
Le Club des Cinq en péril
Les Cinq sont les plus forts
Les Cinq au bal des espions
Le Marquis appelle les Cinq
Les Cinq au Cap des Tempêtes
Les Cinq à la télévision
Les Cinq et les pirates du ciel
Les Cinq contre le masque noir
Les Cinq et le galion d'or

Série « Clan des Sept »

Un exploit du Clan des Sept
Le carnaval du Clan des Sept
Le Clan des Sept à la rescousse
Le Clan des Sept et l'homme de paille
Le télescope du Clan des Sept
Le violon du Clan des Sept
L'avion du Clan des Sept
Surprise au Clan des Sept
Le cheval du Clan des Sept
Le Clan des Sept va au cirque
Le Clan des Sept à la Grange aux Loups
Bien joué, Clan des Sept!
Le Clan des Sept et les bonshommes de neige
La médaille du Clan des Sept
Le feu de joie du Clan des Sept

Série « Mystère »

Le Mystère du vieux manoir
Le Mystère des gants verts
Le Mystère du carillon
Le Mystère de la Roche percée
Le Mystère de l'île aux Mouettes
Le Mystère de Monsieur Personne
Le Mystère du nid d'aigle
Le Mystère des voleurs volés
Le Mystère de l'éléphant bleu
Le Mystère du chien savant
Le Mystère du chapeau pointu
Le Mystère des singes verts
Le Mystère du message secret
Le Mystère des voisins terribles
Le Mystère du flambeau d'argent
Le Mystère de la péniche
Le Mystère de la grotte aux Sirènes
Le Mystère de l'île Verte
Le Mystère des sept coffres
Le Mystère de la tour du guet
Le Mystère de la montagne jaune
Le Mystère de la forêt bleue

Série « Malory School »

Les Filles de Malory School
Sauvetage à Malory School
Un cheval à Malory School
Réveillon à Malory School
Du théâtre à Malory School

dans l'Idéal-Bibliothèque :

Série « Six Cousins »

Les Six Cousins
Les Six Cousins en famille

Série « Deux Jumelles »

Deux Jumelles en pension
Deux Jumelles et trois camarades
Deux Jumelles et une écuyère
Hourra pour les Jumelles
Claudine et les Deux Jumelles
Deux Jumelles et deux somnambules

Série « Betty »

Betty la mauvaise tête
Hourra pour Betty!

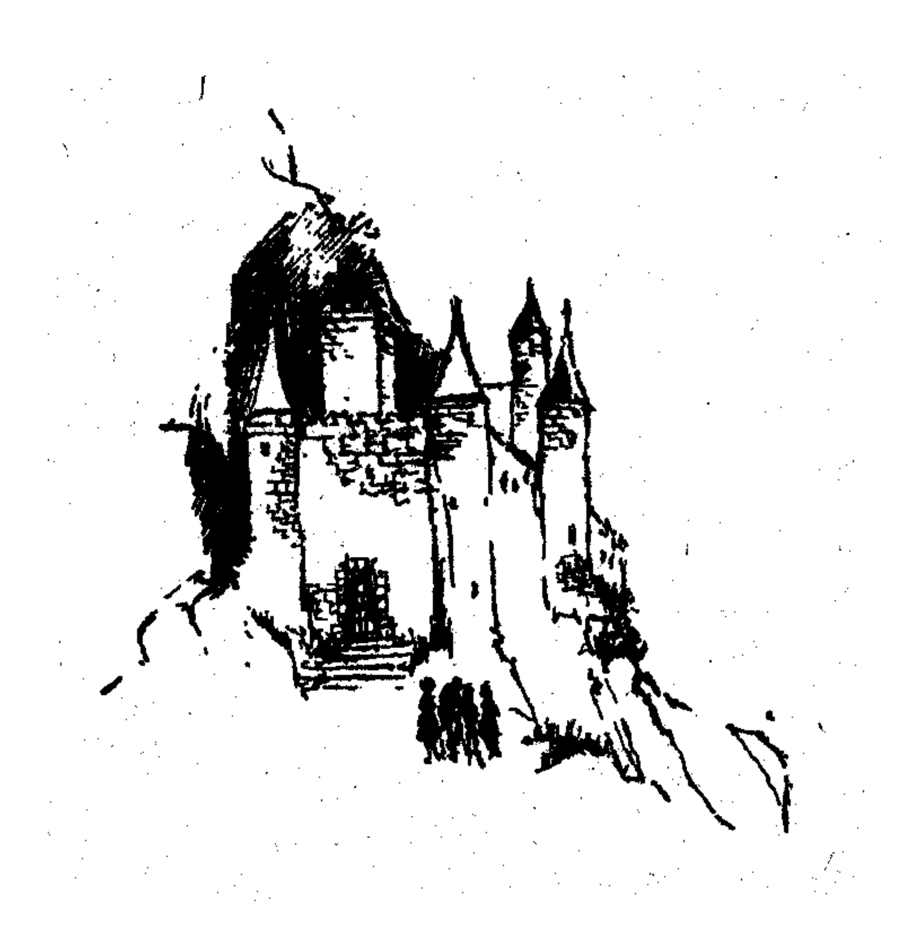
Série « Mystère »

Le Mystère du golfe bleu
Le Mystère de la cascade
Le Mystère du vaisseau perdu
Le Mystère de l'hélicoptère
Le Mystère du Mondial-Circus
Le Mystère du pavillon rose
Le Mystère de la rivière noire
Le Mystère du camp de vacances
Le Mystère du chat siamois
Le Mystère de la maison vide
Le Mystère du sac magique
Le Mystère du voleur invisible
Le Mystère de la maison des bois
Le Mystère du Chat Botté
Le Mystère du camion fantôme
Le Mystère du collier de perles
Le Mystère de la fête foraine
Le Mystère du caniche blanc
Le Mystère des enveloppes mauves
Le Mystère de la chaloupe verte
Le Mystère de l'ennemi sans nom

ENID BLYTON

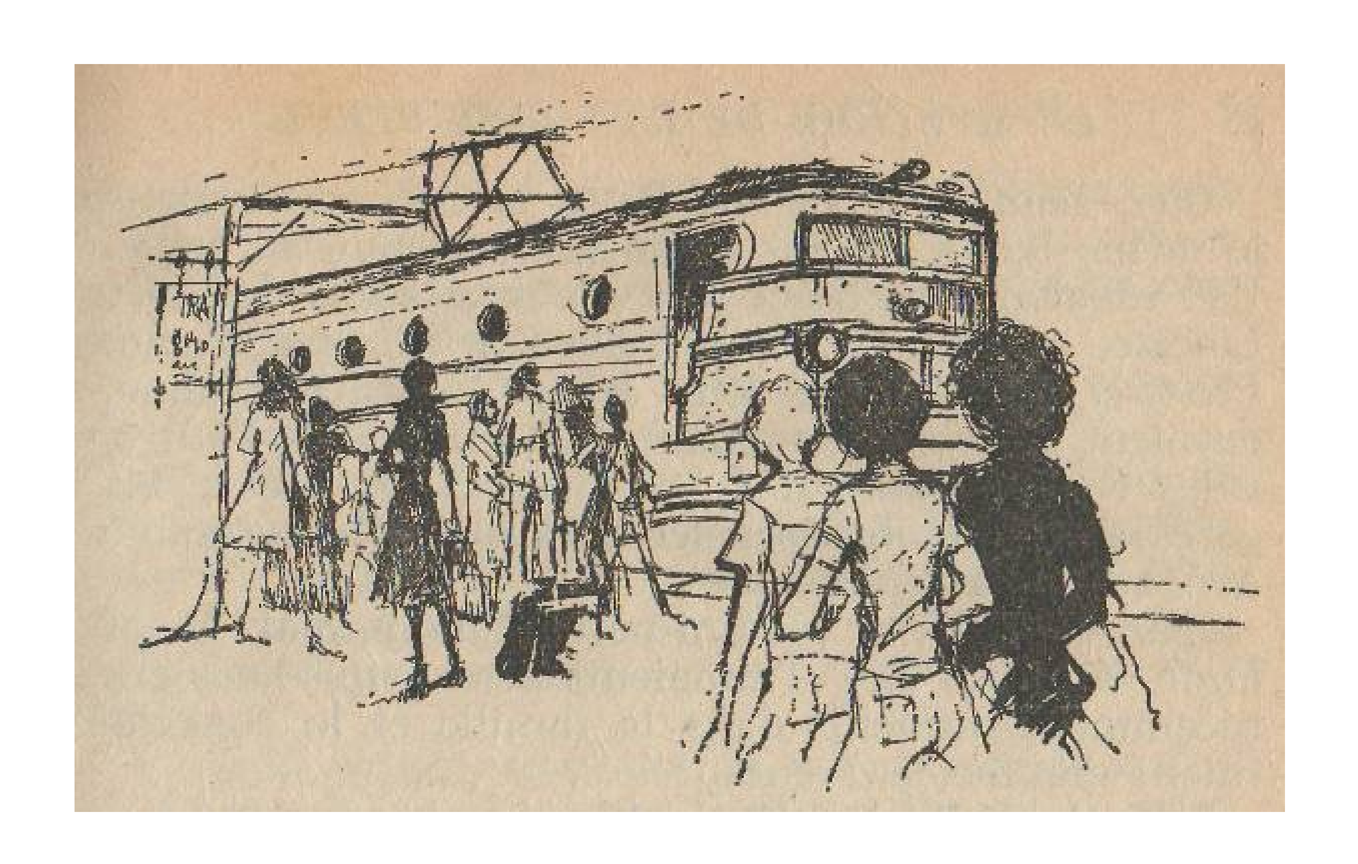
LE MYSTÈRE DE LA FORÊT BLEUE

ILLUSTRATIONS D'ANNIE-CLAUDE MARTIN



HACHETTE

TABLE



CHAPITRE PREMIER

La belle surprise

SUR le quai de la gare, trois garçons attendaient l'arrivée de l'express.

« Le train a déjà cinq minutes de retard, dit Jean avec impatience.

— J'ai hâte d'apprendre la nouvelle à Nicole et à Linette ? ajouta Guy.

— C'est moi qui leur ferai la surprise puisque c'est moi qui l'ai préparée! s'écria le petit prince Paul, ses yeux noirs pleins de feu.

— C'est entendu, accepta Guy. Seulement, raconte vite, sinon je ne pourrai pas m'empêcher de m'en mêler! »

Guy, Jean et le prince Paul, pensionnaires dans le même lycée, étaient en vacances depuis la veille. Ils venaient chercher les deux sœurs de Guy : Linette, sa jumelle, et Nicole, son aînée d'un an. Celles-ci, parties de leur lycée le matin même, devaient arriver maintenant d'une minute à l'autre. Elles se réjouissaient à la pensée de retrouver les garçons et d'embrasser leurs parents, le capitaine. Arnaud et sa femme.

Jean, lui, n'avait plus ni père ni mère, mais M. et Mme Arnaud, qui l'aimaient beaucoup, l'avaient récemment accueilli dans la famille et le considéraient comme leur enfant.

Le prince Paul était le fils du roi de Varanie. C'était le meilleur ami des quatre enfants, dont il était le cadet, depuis que ceux-ci, deux ans auparavant, l'avaient sauvé des mains d'individus sans scrupules qui le gardaient prisonnier. Il avait accepté avec joie de fréquenter la même école que Guy et Jean, mais il repartait dans son pays pour passer les vacances auprès de ses parents.

« Le train arrive, cria Guy en apercevant à l'horizon un nuage de fumée.

— Nous allons sûrement voir Nicole et Linette à une des fenêtres », remarqua Jean.

Le train grossit à vue d'œil; le vacarme produit par la locomotive envahit peu à peu la gare; enfin les voitures longèrent lentement le quai, ralentirent encore puis s'arrêtèrent. Au moment où les portes s'ouvrirent, le petit prince poussa un cri :

« Les voilà! Regardez, au milieu du train! »

Mais oui, c'étaient bien les visages sympathiques de Nicole et de Linette qui souriaient à la fenêtre. Elles coururent vers la porte du wagon et sautèrent

dans les bras de leur frère. Linette ressemblait beaucoup à Guy; comme lui, elle avait les cheveux noirs et bouclés. Quel contraste avec Nicole dont les cheveux blonds brillaient au soleil!

« Nicole, Linette! Je suis si content de vous revoir! »

Guy exultait. Quelle joie de se retrouver à nouveau tous les cinq! Ensemble ils avaient déjà vécu tant d'aventures. Ils en avaient partagé les émotions, les risques et les dangers. C'était bien amusant de pouvoir se répéter : « Te rappelles-tu ceci? Et cela? »

Le petit prince, toujours un peu timide quand il retrouvait les deux sœurs, tendit poliment la main, mais Nicole lui sauta au cou et l'embrassa joyeusement.

« Paul a une grande surprise à vous annoncer, s'exclama Guy tout à coup. Dis vite, Paul.

— Qu'est-ce que c'est? demanda Linette, toujours curieuse.

— Mes parents vous invitent pour les vacances. Vous voulez bien venir en Varanie avec moi? »

Quelques voyageurs se retournèrent au grand cri de ravissement que poussèrent les fillettes :

« Paul! Un voyage en Varanie avec toi! Est-ce possible?...

— Quelle surprise sensationnelle!

— Oui, c'est en effet une bonne surprise, je crois, reprit modestement l'enfant qui rayonnait. J'espérais bien qu'elle vous ferait autant de plaisir qu'à Guy et à Jean.

— Ce sera une véritable aventure d'aller en Varanie, dit Guy. Un pays caché dans les montagnes, parmi d'immenses forêts, avec des villes peu nombreuses mais belles et des centaines de villages perdus...

— Comme tes parents sont gentils de nous avoir invités! s'écria Linette en jetant à Paul un regard reconnaissant. Le voyage sera-t-il long?

— Nous prendrons mon avion, répondit le petit prince. Ranni et Pilesco, mes amis, vont venir nous chercher demain.

— Nous pensions aller au bord de la mer avec papa et maman, dit Nicole.

- Nous aussi, répondit Jean. Mais Paul vient d'être averti par un télégramme de son père que l'avion viendra le prendre demain et que nous pouvons tous l'accompagner.

— Et nos parents ont accepté! s'écria Guy. Naturellement, ils auraient bien aimé que nous restions avec eux pour les vacances, mais je crois que notre départ les enthousiasme autant que nous.

— Nous n'emporterons pas beaucoup de bagages reprit Jean, puisque Paul nous promet des costumes à la mode de Varanie; je crois que j'aurai tout le temps l'impression d'être déguisé. Que c'est amusant! »

Les fillettes se voyaient déjà habillées de larges jupes tourbillonnantes sur des corsages chatoyants, comme de véritables Varaniennes. Nicole revint soudain au sens des réalités.

« Allons, il faut absolument trouver un porteur. Regardez, il n'y a plus personne sur le quai. »

Un porteur, à la demande des enfants, hissa les deux grosses valises sur un diable qu'il poussa jusqu’a la sortie de la gare. Là, tous s'engouffrèrent dans un taxi en direction de l'appartement où habitaient les parents de Guy.

Pendant le goûter, autour de la table où trônait un énorme gâteau, on ne voyait que visages animés, on n'entendait qu'exclamations de joie. M. et Mme Arnaud souriaient aux enfants tout en les écoutant développer leurs projets. Il est certes passionnant de rentrer à la maison après de longues semaines d'études, mais apprendre dès l'arrivée que l'on repart le lendemain pour la Varanie, cela donne un enthousiasme indescriptible!

Chaque fois que les enfants revoyaient leurs parents, ils s'étendaient sur les difficultés rencontrées pour la préparation des examens, racontaient comment le nouveau professeur de mathématiques expliquait si bien les équations que les résoudre devenait un jeu, ou évoquaient leurs exploits sur le terrain de football et dans la piscine. Mais, aujourd'hui, tout était oublié de ce qui ne concernait pas



la Varanie. Ce mot revenait sans cesse sur toutes les lèvres. Paul, très fier de son pays, était heureux de voir ses amis partager sa joie.

« Bien sûr, le pays n'est pas très grand, rêva-t-il tout haut. Mais comme il est beau et sauvage avec ses hautes montagnes, ses forêts profondes, ses villages blottis dans les vallées!

— Tu parles comme un poète! » s'exclama Nicole. Paul rougit.

« Ne te moque pas de moi. Je pourrais parler pendant des heures de la beauté de la Varanie; je connais aussi des histoires sur les bandits de grand chemin...

— Ohhh! cria Linette.

— Sur les animaux sauvages des montagnes...

— Nous irons à la chasse, décida Guy.

— Les chemins secrets des collines, les forêts mystérieuses où nul n'a jamais pénétré.

— Partons tout de suite, je ne peux plus attendre! s'exclama Linette. Je suis sûre que nous allons vivre là-bas des aventures encore plus palpitantes que l'année dernière!

— Tu te trompes. » Paul hocha la tête. « Nous habiterons dans le palais de mon père et des gardes du corps nous accompagneront partout. Voyez-vous, depuis que j'ai été enlevé, je n'ai plus le droit de me promener tout seul en Varanie. »

Ses amis le regardaient, un peu déçus.

« Cela doit être impressionnant d'avoir un garde du corps, mais je vais sûrement me sentir gêné, remarqua Guy. Pourrons-nous grimper aux arbres?

— Je n'en ai jamais eu le droit, répondit Paul. En tant que prince, je dois montrer dans mon pays une

certaine dignité dans ma tenue; ici, heureusement, ce n'est pas la même chose.

— Je crois bien! confirma Guy en riant. Peux-tu me dire qui s'est couvert de boue en pataugeant dans une mare pour rattraper un ballon?

— C'est moi. Quand je suis dans ce pays, je peux m'amuser comme vous tous. En revanche, en Varanie, tu devras suivre le protocole de la cour; pour saluer ma mère, tu lui baiseras la main. »

Guy et Jean commençaient à être effrayés. « Je ne saurai jamais!

— Et il faudra aussi apprendre à t'incliner. » Joignant le geste à la parole, Paul se courba très

bas et, en se relevant, claqua martialement les talons. Il s'amusait fort à voir les mines déconfites de ses amis. Linette et Nicole éclatèrent de rire.

« Vous serez très drôles tous les deux! Guy, tu ferais bien de commencer à t'exercer dès maintenant, déclara Nicole. Allons, incline-toi devant moi et baise-moi la main!

— Si je dois le faire, je m'exécuterai; mais pas devant toi! » se rebiffa Guy.

Sa mère le consola. -

« Ce ne sera pas aussi difficile que Paul veut bien le laisser croire. Regarde-le rire; il se moque gentiment de toi!

— Avez-vous terminé votre goûter? demanda le capitaine. Raisonnablement, je crois que vous n'avez plus faim, mais je peux me tromper.

— Je vais finir ce morceau de gâteau au chocolat, dit Guy. Au lycée, nous n'en mangeons pas d'aussi bon! »

Ce soir-là, les bagages furent vite prêts puisque les enfants n'emportaient que leurs pyjamas, leur linge

de corps et leurs objets de toilette. Ils avaient déjà eu l'occasion d'admirer sur des photographies les jolis costumes varaniens et ne se sentaient pas de joie à la pensée de les revêtir bientôt. Comme le goûter avait été aussi tardif que copieux, il fut décidé qu'il tiendrait lieu de dîner; personne, d'ailleurs, n'aurait pu manger. Tandis que Paul et Nicole discutaient joyeusement avec le capitaine et sa femme, Linette accablait de ses conseils Guy, battu par Jean de justesse au jeu de dames.

Puis vint l'heure de se coucher. Mais le sommeil tardait à venir. La conversation continua entre la chambre des fillettes et celle des garçons, et il fallut toute l'autorité de Mme Arnaud pour ramener le silence. Etendus dans leur lit, les enfants songeaient au lendemain.





CHAPITRE II

Direction la Varanie

UN RAYON de soleil tira Jean de son sommeil qui, tout de suite, se rappela l'avion, la Varanie. D'un cri, il réveilla ses amis. Ils ne tramèrent ni pour passer sous la douche, ni pour s'habiller, et bien vite se rassemblèrent autour de la table, dans la salle à manger, où ils firent honneur à un déjeuner copieux. C'est à dix heures qu'ils devaient se rendre à l'aérodrome. Tous les vêtements qu'ils emportaient tenaient dans une valise.

« J'aurais bien voulu passer les vacances avec toi,

maman, regrettait Linette en embrassant sa mère.

— Il est possible que ton père et moi nous allions vous chercher en Varanie. Nous viendrions une dizaine de jours avant la rentrée des classes, ce qui nous permettrait de passer quelque temps ensemble!

— Que ce sera bien! » s'écrièrent Nicole et Linette.

Les sourires des garçons s'épanouirent.

« Prendrez-vous *l'Hirondelle Blanche?* » s'enquit Jean.

L'Hirondelle Blanche était le nom du célèbre avion du capitaine Arnaud, qui lui avait permis, ainsi qu'à sa femme, tous deux aviateurs chevronnés, de couvrir des milliers de kilomètres. Comme ils avaient connu bien des aventures au cours de leurs périples, ils étaient persuadés qu'en autorisant leurs enfants à partir seuls, ceux-ci sauraient vite prendre leurs responsabilités.

« Les enfants ne gagnent rien à être couvés, avait coutume de dire à sa femme M. Arnaud. Je désire que les miens ne manquent ni de courage, ni d'initiative, et qu'ils puissent se tirer d'affaire s'ils viennent à rencontrer un obstacle imprévu. Pour devenir des adultes utiles à la société, ils doivent acquérir dès maintenant de l'expérience; il ne serait pas logique de refuser l'occasion qui se présente pour eux de se développer aussi bien physiquement que moralement.

— Nous n'avons qu'à suivre vos traces! » remarqua malicieusement Nicole.

En effet, ses parents avaient été les premiers à relier par avion l'Australie à notre pays, sans parler des autres records à leur actif!

Le capitaine, après avoir regardé sa montre, déclara soudain qu'il était temps de partir pour l'aérodrome. Les amis dévalèrent les escaliers et •s'entassèrent dans l'automobile.

« Heureusement que la voiture est assez grande, car, à nous sept, nous formons une véritable petite troupe », constata Guy.

Bientôt, la voiture arriva en vue du terrain d'aviation où plusieurs appareils étaient posés. Après les formalités d'usage, tout le monde pénétra sur l'aérodrome.

« Regarde, Paul! Ton avion est là-bas! s'écria Jean en tendant le bras. C'est le plus grand!

— Et aussi le plus beau », ajouta Linette, admirative.

Les enfants s'élancèrent en direction de l'appareil.

« Voilà Pilesco! et Ranni! Regardez, derrière l'avion », clama Paul.

Les deux hommes, de taille élevée et de carrure puissante, venaient s'assurer que c'étaient les enfants qui arrivaient, car ils avaient entendu le ronflement de la voiture.

« Paul! mon petit prince! » cria Pilesco.

Paul s'élança sur l'herbe. Pilesco, dont le visage s'ornait d'une belle barbe rousse, se courba en une grande révérence mais, bien vite, il étreignit le prince dans ses bras robustes.

« Bonjour, Pilesco! Comme je suis heureux de vous revoir! »

Paul parlait en varanien, cette langue qui paraissait si étrange à ses amis.

Pilesco avait, bien des fois, fait sauter l'enfant sur ses genoux alors que celui-ci portait encore barboteuse; il avait alors décidé de le servir durant toute

sa vie. Depuis cette époque, son dévouement n'avait fait que grandir. Il serrait maintenant Paul si fort que notre ami en perdit la respiration.

« Pilesco, vous m'étouffez! Lâchez-moi! »

Paul se tourna ensuite vers Ranni qui, lui aussi, après s'être profondément incliné, le saisit dans ses bras avec la force d'un ours.

Les deux Varaniens revoyaient avec joie M. et Mme Arnaud, ainsi que leurs enfants. N'avaient-ils pas vécu ensemble, naguère, une aventure étonnante, cachés dans une montagne secrète d'Afrique?

« Je vous confie mes lascars, Pilesco. Vous savez comme ils peuvent être diables, dit Mme Arnaud en les embrassant tendrement.

— Ne vous inquiétez pas, madame. Ils seront en sécurité avec Ranni et moi. »

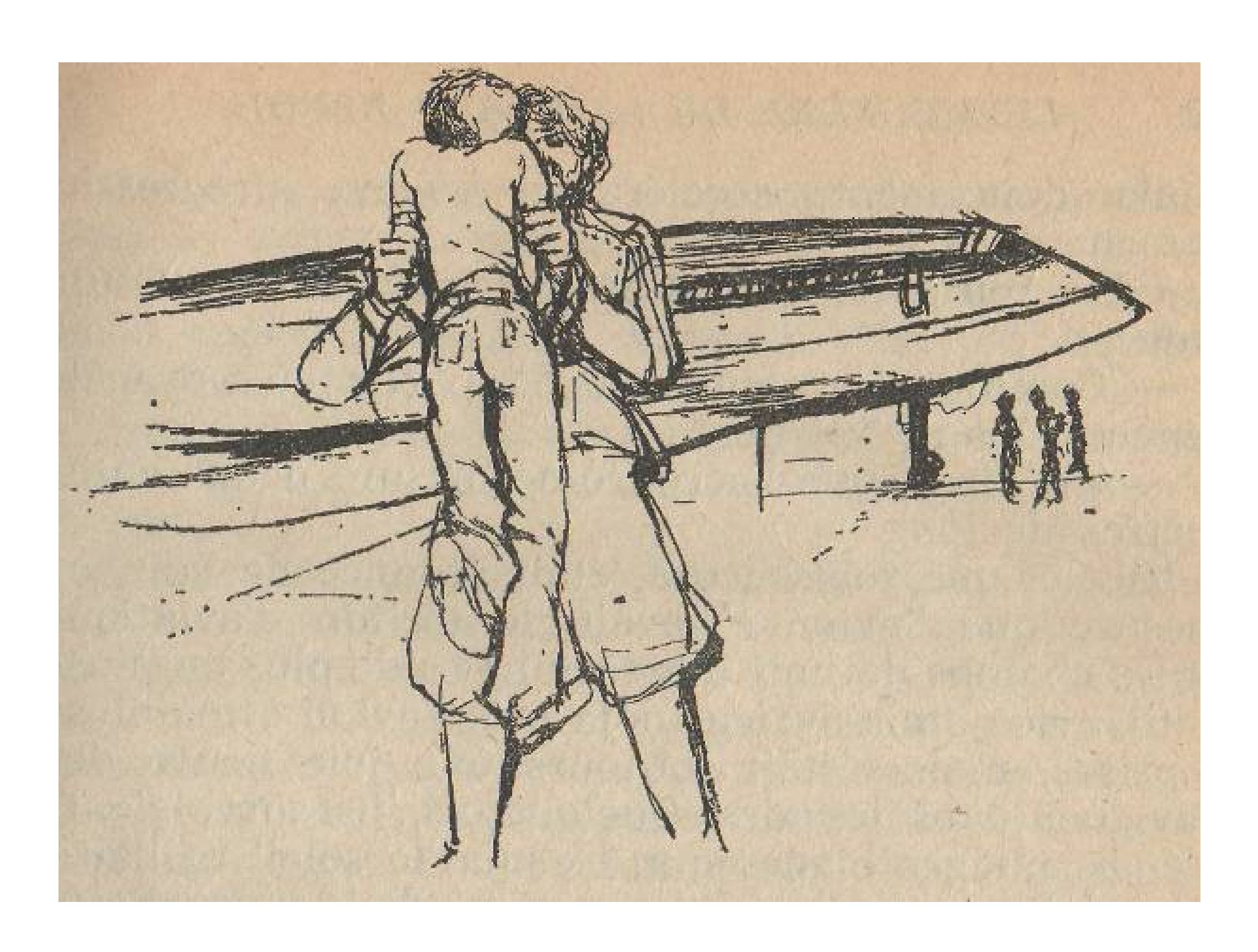
S'inclinant devant elle avec élégance, il lui baisa la main. Son attitude provoqua l'envie de Guy qui se sentait incapable de jamais pratiquer le baisemain avec tant de naturel.

« L'avion est-il prêt? demanda le capitaine en grimpant dans le cockpit pour donner un coup d'œil au tableau de bord.

« En vérité, reprit-il, c'est un appareil splendide, et je m'y connais! Félicitations à vos ingénieurs de l'aéronautique! »

Pendant ce temps, les enfants conversaient avec Ranni, sans oublier de croquer quelques carrés d'excellent chocolat. Ils se passionnaient à nouveau au souvenir de leurs aventures africaines dangereuses, mais si palpitantes! Leur attention se tourna bientôt vers un mécanicien qui vérifiait une dernière fois le moteur de l'avion. Tout était en parfait état.

« Nous partons vraiment! s'écria Guy en battant des mains.



— Allons, dites au revoir à vos parents et montez dans l'avion. Nous démarrons tout de suite! » cria Pilesco, installé aux commandes.

Tous les enfants se jetèrent dans les bras du capitaine et de sa femme, sauf Paul qui s'inclina cérémonieusement devant Mme Arnaud. Elle l'embrassa en riant.

« Au revoir, Paul. A bientôt, les enfants! Soyez sages et ne faites pas de sottises!

— Au revoir, maman! Au revoir, papa! Ecrivez-nous. Venez nous chercher avant la fin des vacances! »

Le grondement de l'avion couvrit les voix. Ranni s'installa derrière Pilesco. Les enfants, déjà assis dans de confortables fauteuils, avaient le nez collé à la fenêtre. Le bruit s'amplifia. Le lourd appareil

roula doucement, accéléra et s'éleva progressivement dans les airs.

« En route pour la Varanie! s'écria Guy, tout ému.

— Comme c'est amusant de partir en voyage! répétait Jean.

— On dirait que l'aérodrome mesure deux centimètres de long. »

Nicole, une fois encore, ~était étonnée de voir, à mesure que l'avion s'élevait, le terrain d'aviation et les champs devenir des rectangles de plus en plus petits. Nos amis avaient déjà pris l'avion à maintes reprises, mais c'était toujours une joie neuve de naviguer dans les airs. Quelquefois, ils survolaient d'épais nuages blancs qui, lorsque le soleil brillait, étincelaient sous leurs yeux comme de la neige. Soudain, comme les nuages disparaissaient, Jean s'exclama :

« La montagne! Ranni, c'est bien déjà la montagne, dites?»

Ranni approuva en se retournant :

« Nous allons très vite! Nous serons en Varanie pour le déjeuner.

— Je suis tellement contente! se réjouit Linette. Voilà longtemps que j'avais envie d'aller en Varanie, Paul. Et maintenant, c'est une réalité!

— Moi aussi, je suis heureux. J'aime beaucoup ton pays, mais, malgré tout, je préfère encore le mien. Peut-être te plairas-tu tellement en Varanie que tu ne voudras plus repartir, plaisanta Paul.

— Allons donc! rétorqua Guy. Il n'existe pas de pays plus beau que le nôtre!

— Tu verras! conclut Paul, énigmatique. Voulez-vous encore du chocolat? »

Ses amis acceptèrent, la gourmandise ne perdant pas ses droits, même en avion.

« Je pense décidément que c'est le meilleur chocolat que je connaisse apprécia Guy, la bouche pleine. Regardez, encore des montagnes! »

Entre deux nuages, c'était amusant de voir se succéder les vallées et les monts, parfois recouverts de neige.

Quand le ciel devint tout à fait clair, la plaine s'étalait sous leurs yeux comme une carte incroyablement grande où alternaient l'or des blés, le brun et le vert. Ils aperçurent de grandes villes enveloppées dans le brouillard de leurs fumées, des villages disséminés dans la campagne, semblables à des maisons de poupée. Ils suivaient quelquefois le cours de fleuves qui serpentaient tels des rubans d'argent. Ils revirent les pentes dénudées de régions montagneuses.

L'avion ronronnait régulièrement. Au bout de deux heures de vol, Ranni remplaça aux commandes Pilesco qui vint s'asseoir auprès des enfants. Ses yeux laissaient voir combien il se réjouissait d'accompagner son petit prince.

« Nous serons bientôt en vue du palais, annonça-t-il en jetant un coup d'œil par la vitre. Paul, nous voici au-dessus de la frontière de la Varanie! Regarde, la rivière Jaldo! Et voilà la ville de Kiscibor. »

Paul commença à ne plus pouvoir tenir en place. Il n'avait pas vu ses parents ni ses petits frères et sœurs depuis trois mois et le temps lui semblait long.

Silencieux, Jean et Guy se demandaient si la reine, la mère de Paul, serait présente à l'aérodrome. La

question du baise-main devenait d'une actualité brûlante.

« Je vais me sentir tout bête, pensa Guy, très gêné.

— Voilà le palais! » cria soudain Paul.

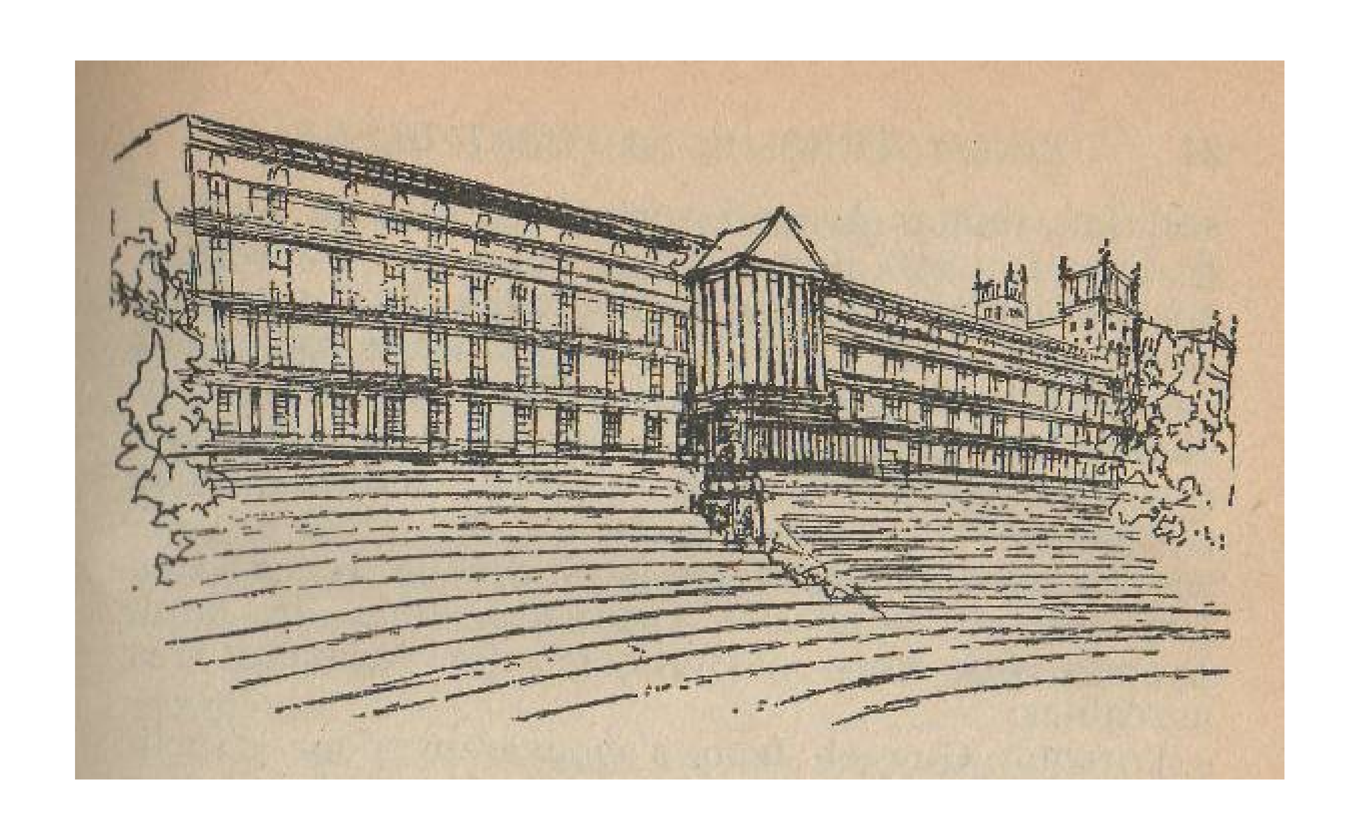
Les enfants aperçurent, appuyé sur le flanc de la colline, un palais merveilleux qui semblait sorti tout droit d'un conte de fées. Ses tours harmonieuses se reflétaient dans l'eau bleue d'un lac où flottaient nonchalamment quelques voiliers.

« Que c'est beau! murmura Nicole. Habiter dans un palais! Cela te semble normal, Paul, mais pour moi, cela tient du rêve. »

L'avion, en décrivant de grands cercles, amorça sa descente pour se poser près du château, au départ d'une piste destinée à l'atterrissage des avions de la cour. Les roues prirent délicatement contact avec le sol, ralentirent puis s'immobilisèrent non loin d'un petit groupe de personnes.

« Bienvenue en Varanie! s'écria Paul, les yeux brillants de joie. Bienvenue en Varanie! »





CHAPITRE III

Le palais de Varanie

DÈS QUE RANNI ET PILESCO eurent aidé les enfants à descendre de l'avion, Paul se précipita vers une dame très belle qui souriait. Il lui baisa la main en s'inclinant, puis se jeta à son cou. La reine — car c'était elle — riait et pleurait, tout en embrassant son petit prince et en lui caressant les cheveux. Le père de Paul était également présent. Grand, noble d'allure, le roi avait revêtu son uniforme. Quand son fils l'eut salué, il le serra très fort contre sa poitrine. Puis le petit prince embrassa ses quatre frères et sœurs qui ne cessaient de lui poser des questions sans même attendre les réponses !

Les jeunes Arnaud connaissaient déjà le père de leur ami et l'aimaient beaucoup, mais n'avaient encore jamais rencontré la reine. Aux yeux de Nicole et de Linette, elle apparaissait non seulement comme une figure de livre d'histoire, mais aussi comme un personnage de légende, tant elle était gracieuse dans sa longue robe rouge brodée

d'argent.

« Bienvenue dans notre pays, dit-elle. Je suis très heureuse de connaître enfin les amis de Paul. J'espère que vous passerez ici des vacances très

agréables! »

Lorsque Guy et Jean s'avancèrent pour s'incliner devant la reine et lui baiser la main, ils ne se sentaient pas très fiers mais, finalement, tous deux s'acquittèrent fort élégamment de leur révérence.

« Rentrons au palais, reprit la reine. Vous avez. sûrement faim après ce long voyage. Vous allez goûter à quelques-uns des plats favoris de Paul; je pense qu'ils vous plairont. »

Dieu merci, la reine connaissait leur langue! Ils avaient bien essayé d'apprendre le varanien, mais Paul prenait de tels fous rires en entendant leur prononciation qu'ils avaient bientôt renoncé à être

ses élèves.

Bien que le palais ne fût pas immense, ses proportions parfaites le rendaient imposant, et on ne pouvait s'empêcher de le contempler avec admiration. Adossé contre la haute colline, il se dressait au bord du lac, tel un château de rêve. Les enfants, émerveillés par tant de beauté, traversaient maintenant un jardin qu'embaumaient délicatement d'étranges fleurs rutilantes. Un escalier en marbre

s'élevait devant eux. Six valets de pied, vêtus de livrées aux couleurs Varaniennes, les attendaient près de la grande porte largement ouverte. Nos amis pénétrèrent dans une salle qui leur parut aussi vaste qu'irréelle, suivis des gouvernantes qui accompagnaient les petits frères et sœurs de Paul. Nicole et Linette les trouvaient adorables avec leurs grands yeux noirs et leurs joues de pêche. Comme ils étaient très jeunes, presque bébés, ils regagnèrent bientôt leur salle de jeux.

« Venez, invita Paul. Je vais vous montrer vos chambres.»

Tout en les conduisant, il leur expliqua que Pilesco avait été chargé de s'occuper d'eux. Ses amis ressentirent un certain soulagement à cette nouvelle car, malgré l'admiration qu'ils vouaient aux parents de Paul, il leur semblait embarrassant de prendre tous leurs repas en présence d'un roi et d'une reine.

La chambre des filles donnait sur le lac. Elles s'extasièrent sur le plafond bleu semé d'étoiles d'argent, sur le couvre-lit décoré de façon semblable.

« Je n'oserai jamais dormir dans ce lit, murmura Linette, intimidée. On pourrait y coucher six filles comme nous, tant il est grand! Regarde le baldaquin, comme sur les tableaux anciens! Je crois rêver... »

Guy et Jean s'assirent chacun sur un des deux lits qui avaient été disposés aux extrémités d'une grande pièce.

« Il y a bien cent mètres de distance entre nos lits! » plaisanta Jean.

Une porte permettait de communiquer avec la

chambre du petit prince, encore plus spacieuse que les deux autres.

« Paul, comment fais-tu pour être à l’aise dans un dortoir de douze lits, au lycée, quand tu possèdes une chambre comme celle-là chez toi! s'exclama Guy.

— Quel beau paysage! » admira Jean.

Deux fenêtres éclairaient la chambre. En se penchant à l'une ou à l'autre, on pouvait contempler soit l'étendue du lac, soit la montagne.

« C'est un beau pays, approuva Paul; fier, rude et sauvage! Le vôtre est trop civilisé. Il ressemble à un chat qui se chauffe au coin du feu, alors que la Varanie, elle, est comme un tigre qui rôde dans la jungle!

— Le voilà qui fait encore de la poésie! » Guy riait, mais il comprenait bien le sens des



paroles de son ami. La Varanie, sous cette apparence souriante et calme que lui donnait le soleil d'clé, n'avait pas été complètement exploitée par l'homme; de grandes parties de son territoire liaient encore inexplorées et mystérieuses.

Les enfants se débarbouillèrent dans des cuvettes d'argent. Les serviettes étaient brodées aux armes de Varanie. Tout était parfait. Ils éprouvèrent presque un sentiment de honte à troubler de savon l'eau claire et à s'essuyer dans le beau linge fin!

Ce jour-là, ils étaient invités à déjeuner à la table royale, mais, par la suite, ils prendraient leurs repas dans une salle située près de leurs chambres. Paul la leur avait déjà fait visiter. Les jouets qu'ils avaient vus leur avaient coupé le souffle! Tout ce qu'un enfant peut souhaiter se trouvait réuni là! Quelles heures merveilleuses ils allaient y passer!

Le déjeuner était composé de plats qu'ils ne connaissaient pas mais qui n'en étaient pas moins délicieux. Si c'était là la cuisine varanienne, ils allaient certainement prendre quelques kilos! La reine leur posait des questions sur leurs études, sur leurs loisirs, elle s'intéressait aux exploits de leurs parents, et les enfants se surprirent à converser à bâtons rompus, toute timidité disparue. Paul racontait, tantôt en varanien et tantôt dans notre langue, tout ce qu'il avait fait, vu et entendu au lycée.

Jean donna un coup de coude à Guy.

« A l'entendre, on dirait qu'il était le premier de la classe!»

II pensa que cela constituerait un bon sujet de taquinerie quand les garçons se retrouveraient entre eux. ^Ce fut un repas pleinement réussi. Affamés en

s'asseyant à table, les enfants étaient maintenant rassasiés, au grand regret de Jean qui regardait avec nostalgie une glace décorée de cerises confites énormes. Non, décidément, il ne pouvait pas en reprendre.

Le petit prince les emmena ensuite visiter le palais. Dans la salle de jeux où les baies ouvertes laissaient pénétrer lumière et chaleur, les frères et sœurs de Paul s'amusaient en poussant de grands cris. Un bébé, couché dans un berceau de bois sculpté, observait ses doigts minuscules. Quand Nicole et Linette se penchèrent au-dessus de lui, il fixa gravement sur elles ses grands yeux sombres.

Paul était ravi à la pensée que ses amis se plaisaient chez lui. D'un naturel simple et généreux, il ne posait pas, il ne jouait pas les protecteurs. Il avait toujours vécu dans ce palais et il lui semblait normal de posséder tout ce qu'il pouvait désirer. Mais, auparavant, il n'avait jamais eu de compagnon de jeux; aussi, maintenant que ses amis étaient à ses côtés, quelle joie de partager avec eux ses distractions!

« Nous traverserons le lac en bateau, nous nous baignerons, nous ferons des excursions dans les collines, énuméra-t-il joyeusement. Les vacances passeront vite! Pourvu qu'il ne fasse pas trop chaud! Mais, dans ce cas, nous partirons dans la montagne. Le temps y est plus doux. »

Le goûter eut lieu sur la terrasse de la salle de jeux, à l'ombre d'un grand parasol aux couleurs vives. Au-dessous, le lac étincelait de mille reflets.

Le petit prince proposa ensuite une partie de bateau qui fut acceptée d'enthousiasme. Ranni les accompagna. Le voilier glissait doucement sur l'eau

claire; chacun se sentait détendu, heureux.de vivre. Guy regarda ses sœurs, déjà bronzées.

« Nous allons bronzer rapidement. Les bras me cuisent déjà! »

Au terme de cette première journée, les enfants étaient exténués. Il leur semblait avoir parcouru des kilomètres et des kilomètres dans le palais même. Ils avaient exploré les tours, ils connaissaient toutes les allées des jardins. »

C'est avec peine et force bâillements, ce soir-là, qu'ils se déshabillèrent et prirent un bain. Chaque chambre était pourvue d'une baignoire encastrée dans le sol. On y descendait par quelques marches, comme dans une piscine!

« Je ne te retrouverai pas demain matin! » plaisanta Nicole en grimpant dans le lit qui lui paraissait si grand.

Bien que Paul eût laissé ouverte la porte de communication entre les deux chambres, la conversation ne fut pas très active. Les paupières se fermaient d'elles-mêmes.

« Je suis en Varanie, chuchota Linette. En Varanie, en... »

Elle dormait, tandis que, au-dehors, les petites vagues du lac continuaient à caresser le rivage désert.



CHAPITRE IV

Un voyage surprenant

DURANT la première semaine, les enfants s'amusèrent follement, bien que Linette se plaignît quelquefois de la chaleur.

Tous avaient revêtu des costumes varaniens qui leur plaisaient beaucoup. Les fillettes aimaient à faire tourbillonner leur large jupe bleue et rouge qui formait un ensemble charmant avec le corsage bleu orné de boutons d'argent. De souples bottines de cuir, lacées de rouge, les chaussaient.

Quant aux garçons, ils portaient les mêmes bottines, une culotte de peau, une large ceinture et une chemise brodée qui laissait le cou dégagé.

Tout d'abord, ils avaient eu quelque peu l'impression d'être déguisés, mais ils s'habituèrent vite à leurs nouveaux vêtements.

Guy fixait son couteau de scout à sa ceinture en se regardant complaisamment dans la glace :

« J'ai l'air d'un corsaire! Si les garçons du lycée me voyaient...

— Ils se moqueraient de toi, rétorqua Linette. - Si la reine me le permet, j'aimerais bien emporter mes habits, souhaita sa sœur. Je gagnerais certainement le premier prix à un bal costumé! »

Accompagnés de Ranni ou de Pilesco, les amis pouvaient s'amuser tout à leur guise. Ils faisaient de grandes excursions dans la montagne à dos de mulets. Au moins deux fois par jour, ils se baignaient dans le lac, ou bien ils parcouraient ses eaux en voilier. Tous savaient maintenant hisser la voile ou manœuvrer le gouvernail!

Pilesco les avait, un jour, emmenés dans la capitale. Après avoir laissé la voiture en stationnement aux portes de la ville, ils avaient sillonné les rues tantôt à pied, tantôt sur ces autobus trapus, bleu et argent, qui faisaient l'étonnement des amis de Paul. Tout ici, d'ailleurs, leur semblait étrange. Ils ne cessaient de s'exclamer devant une maison pittoresque, un étalage bariolé, ou le ballet que semblaient danser les sergents de ville en réglant la circulation.

« Tu as dû te sentir souvent dépaysé chez nous », remarqua Jean en se tournant vers Paul.

Pour la première fois, il se rendait compte des

difficultés que celui-ci avait pu rencontrer à l'étranger.

Le petit prince se réjouissait de montrer son pays à ses amis. Ainsi, quand il aurait, au lycée, la nostalgie de la Varanie, il pourrait en parler à Jean et à Guy qui partageraient ses souvenirs.

Vers la fin de la semaine, Pilesco proposa une promenade en avion.

« C'est la meilleure façon de faire connaître la Varanie à vos amis, dit-il à Paul.

— Quelle bonne idée, Pilesco! s'écria Guy. Comme j'aimerais voler au-dessus des villes, des montagnes, des forêts!

— Je te montrerai la forêt Bleue, dit tout à coup Paul, à la surprise de ses amis.

— La forêt Bleue? répéta Jean, curieux.

— C'est un endroit étrange. Personne n'y est jamais allé!

— Alors, comment sais-tu qu'elle existe? interrogea Guy.

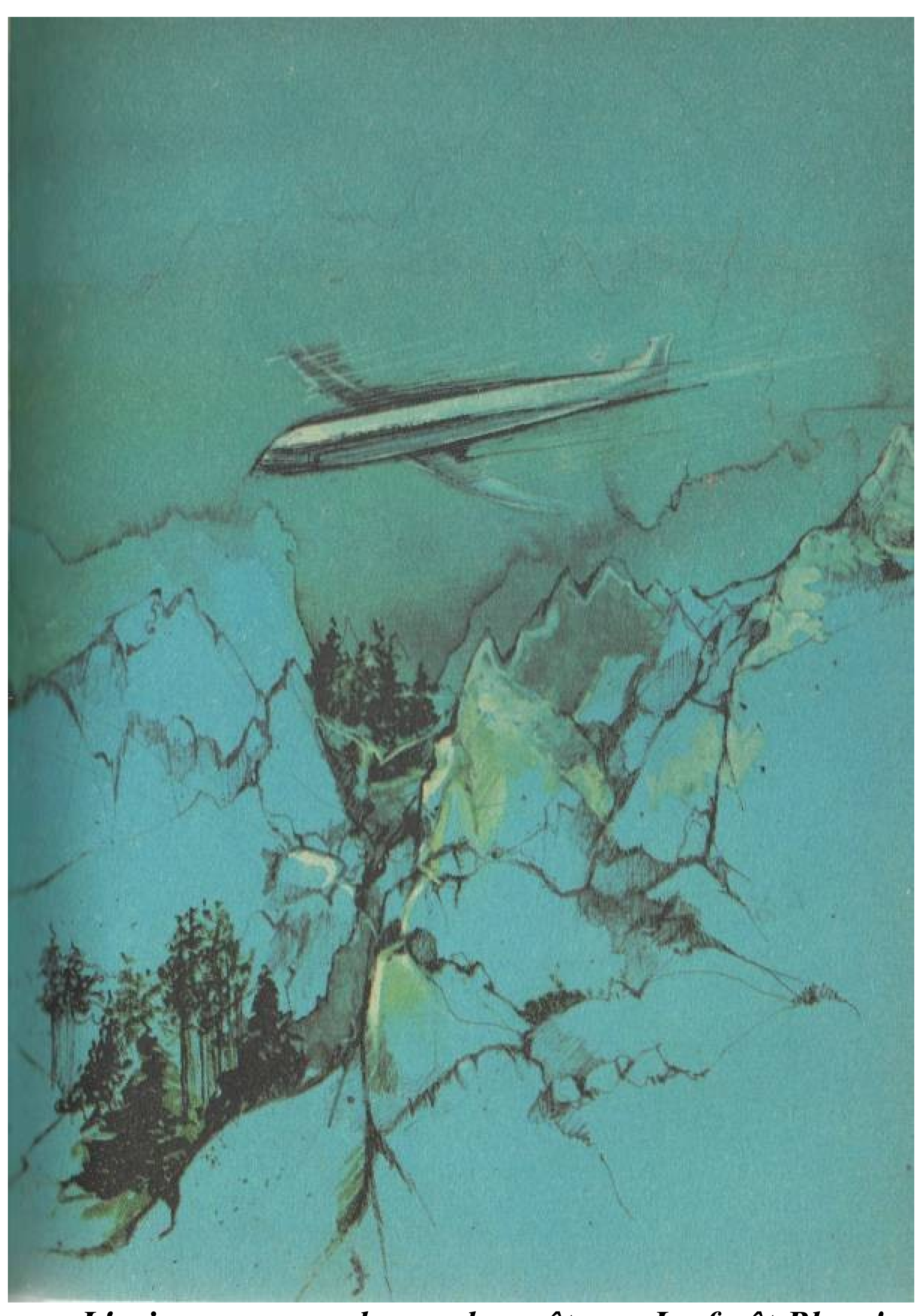
— Nous l'avons vue en avion. Nous l'avons survolée.

— Mais pourquoi n'est-on jamais entré dans cette forêt? Ce n'est pas possible. Il n'existe plus, sur la terre, de coin inexploré, assura Nicole, digne fille du capitaine Arnaud.

— Je te répète que personne n'a jamais pu pénétrer dans cette forêt, rétorqua Paul avec entêtement. Et je vais te dire pourquoi. Guy, voudrais-tu me passer la carte, là, derrière toi? »

Paul, après avoir déroulé la carte, l'étala sur la table. Il posa son doigt brun sur un point.

« Voilà la carte de Varanie, précisa-t-il. Voyez



L'avion passa au-dessus des crêtes. « La forêt Bleue! » cria Paul.

comme le pays est accidenté. Maintenant, regardez ces montagnes, ici. »

Les têtes se rapprochèrent au-dessus de la table. Les montagnes désignées, en marron sur la carte, portaient un nom bizarre : Skalmino.

« Ces montagnes ont un aspect très particulier, reprit le jeune garçon. Elles forment un cirque; et ce cirque entoure la forêt Bleue. »

II indiqua un point sur la carte.

« C'est ici! La forêt est immense, vraiment immense! Je me demande quels animaux sauvages peuvent bien s'y cacher...

— Mais comment se fait-il que personne n'y soit jamais allé? demanda Guy avec impatience. On peut très bien grimper sur la montagne et redescendre de l'autre côté!

— Non et pour une raison excellente! On n'a jamais pu trouver de passage pour franchir le Skalmino.

— Pourquoi? Les pentes sont-elles tellement escarpées? demanda Linette étonnée.

— Très escarpées et terriblement dangereuses.

— Y a-t-il des habitants dans la montagne? interrogea Nicole.

— Seulement des chevriers. Mais ils ne montent pas très haut; plus on grimpe et plus les pentes deviennent abruptes et rocheuses. Les chèvres arrivent peut-être en haut, mais pas leurs gardiens, en tout cas!

— C'est passionnant! s'écria Guy tout excité par cette forêt mystérieuse où nul n'avait jamais pénétré. Prenons vite ton avion, Paul! Je brûle de voir à quoi cette forêt peut bien ressembler!

— Tu ne pourras pas voir grand-chose, dit Paul



en roulant la carte. De l'avion, on n'aperçoit qu'une grande masse bleu-vert, c'est tout. Vous êtes d'accord pour partir demain? »

La question était évidemment inutile!

C'était un grand jour qui se préparait. D'abord, les enfants prendraient l'avion, ce qui n'était déjà pas à dédaigner; mais ils étaient surtout enthousiasmés à la pensée d'apercevoir les montagnes de Skalmino, la forêt Bleue et, qui sait? de surprendre peut-être dans une clairière des animaux inconnus. Les garçons, à part eux, pensaient qu'il devait pourtant bien exister un passage. S'ils en avaient la possibilité, ils se faisaient fort de le découvrir!

Le lendemain, de bonne heure, les cinq enfants 'se dirigèrent rapidement vers le hangar abritant l'avion de Paul. Les mécaniciens firent sortir l'appareil avec mille précautions et le poussèrent sur la piste. Ranni et Pilesco étaient déjà là, en uniforme d'aviateur.

« Ranni! Connaissez-vous la direction du Skalmino?

— Et quand nous y arriverons, faites descendre l'avion bas, très bas sur les montagnes pour que nous puissions voir la forêt Bleue d'aussi près que possible », demanda Nicole.

Ranni et Pilesco sourirent. Ils grimpèrent dans l'avion.

« Nous ferons le tour de la Varanie, promit Pilesco. Et vous verrez, quand nous survolerons le Skalmino, comme il est sauvage. L'an dernier, le roi a fait construire dans cette région un petit palais d'été car les vents y maintiennent un climat doux. Ces dernières années, il a fait très chaud ici, en été, et ce n'est pas bon pour la santé des enfants. Vous allez peut-être y habiter si la chaleur augmente encore!

-— Cela me plairait beaucoup! s'écria Paul, les yeux brillants de plaisir. Je n'y suis jamais allé, Pilesco. Comme nous nous amuserions, là-bas!

:— Pas de la même façon qu'ici, remarqua Pilesco. Tout est encore à l'état sauvage autour du palais. Il n'y a pas de route. L'automobile et l'avion y sont inutilisables. Le seul moyen de transport est fourni par les mulets de montagne.

— J'aimerais bien y aller! » s'écria Jean.

Il regarda les mécaniciens lancer l'hélice de l'appareil, tandis qu'il s'installait sur son siège.

L'avion démarra aussi doucement qu'une voiture. Les enfants ne s'aperçurent même pas du moment précis où il quitta le sol, mais, en regardant par les vitres, ils virent la terre s'éloigner, et le palais leur sembla bientôt un château de poupée.

« Nous voilà partis! cria Guy avec allégresse. Où est la carte, Paul? Tu devrais la prendre pour nous

permettre de voir exactement où nous nous trouvons. »

C'était vraiment intéressant d'essayer de situer sur la carte l'endroit qu'ils étaient en train de survoler.

« Nous sommes ici! découvrit Jean en montrant une zone bleue sur la carte. Tu vois? Voilà le lac juste en dessous maintenant. Et regarde, voilà la rivière qui se jette dans le lac. Elle est indiquée sur la carte! »

Les enfants lisaient tout haut le nom des villes qui fuyaient sous les ailes de l'avion :

« Ortanoz, Tarcibor, Larksino, Broztinlinc. Quels drôles de noms!

- Regardez! Des montagnes sont indiquées ici. Nous allons bientôt les atteindre.

— En effet, l'avion monte. Je crois que nous sommes au-dessus. Oui! Regardez celle-ci, comme elle est haute!

— Approchons-nous de la forêt Bleue? et du Skalmino? Je viens encore de la perdre sur la carte. Je l'avais il y a une minute!

— Tu as la main dessus, Jean! Regardez, c'est ici! Le Skalmino. Nous y arrivons! »

Ranni se retourna pour crier aux enfants :

« Attention, c'est le Skalmino! Paul, puisque vous connaissez bien le pays, vous pourriez fournir des explications à vos amis. »

Surexcités, les enfants collèrent le nez aux vitres.

Ils virent des montagnes escarpées, sauvages. Mais ni homme, ni bête ne s'offrit à leur vue, pas même une maison.

« Regardez... la chaîne de montagnes se referme en cercle! s'écria Paul. On dirait une sorte d'anneau. Bien sûr, les sommets ne sont pas 'tous à la même

hauteur, mais il n'existe aucune vallée, aucun col! Il n'est pas possible de les franchir pour atteindre la forêt Bleue. »

Ses amis contemplaient les montagnes abruptes, sauvages, immenses, qui se dressaient effectivement l'une contre l'autre.

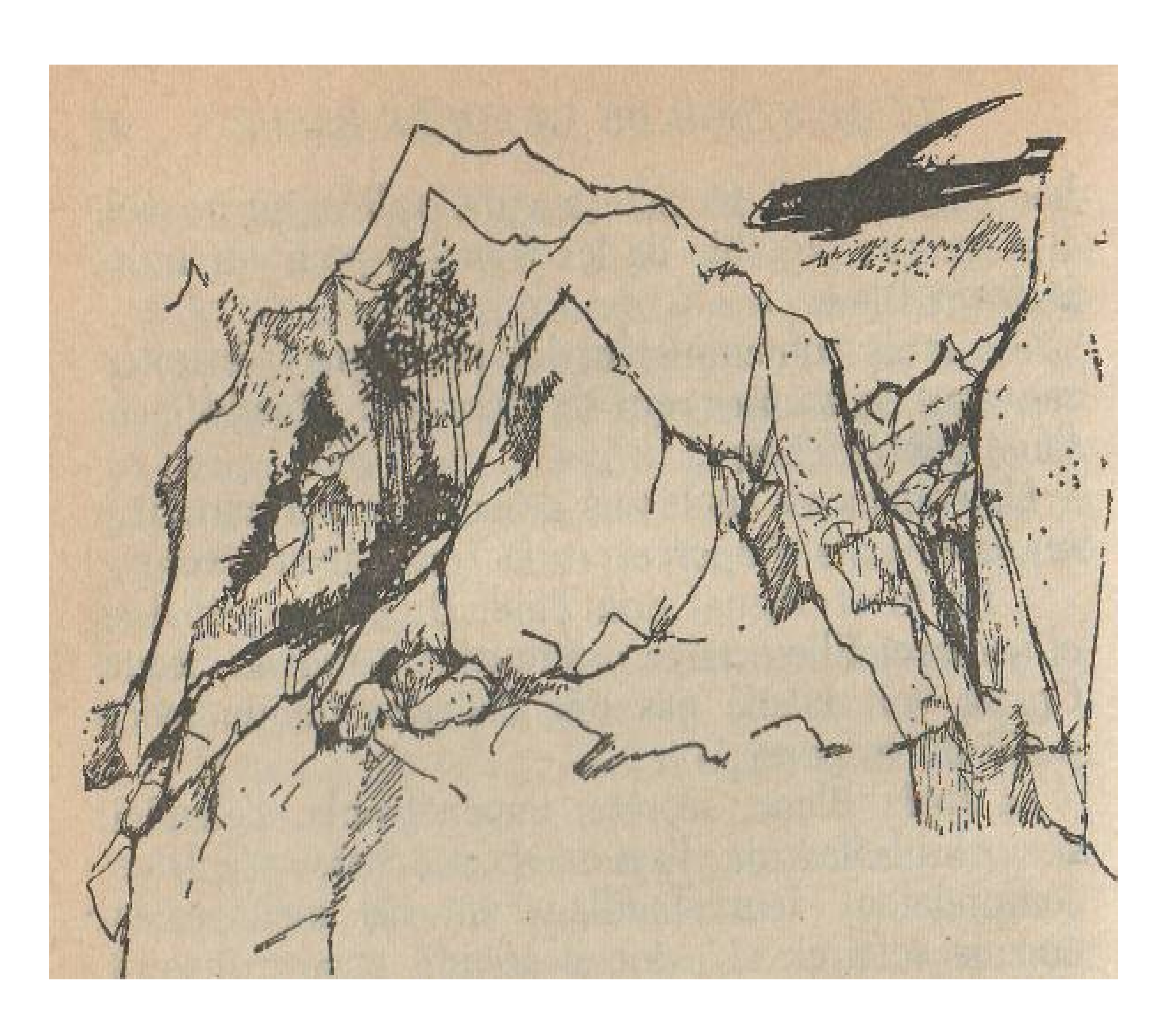
L'avion passa au-dessus des crêtes, permettant à ses occupants d'apercevoir la forêt mystérieuse.

« La forêt Bleue! cria Paul. Qu'elle est épaisse et sombre! Elle occupe pratiquement tout le cirque. On ne voit même pas une clairière où un avion pourrait se poser. »

La forêt Bleue, secrète, impénétrable, s'étendait sous les ailes de l'avion. Les arbres séculaires confondaient leur feuillage et ne ménageaient aucune éclaircie. L'avion descendit encore jusqu'à, semblait-il, frôler les cimes des arbres.

« Oui, c'est une forêt mystérieuse, murmura Nicole. Vraiment mystérieuse. Elle paraît "tellement sombre, abandonnée! Il est certain que personne n'y a jamais pénétré et même qu'on n'y pénétrera jamais. »





CHAPITRE V

Quelle chaleur!

L'AVION s'éleva de nouveau dans les airs afin de survoler la chaîne de montagnes. La forêt s'éloigna peu à peu.

« Je vous en prie, Ranni, revenez au-dessus de la forêt! supplia Jean. J'ai l'impression qu'elle est enchantée. »

Ranni, toujours complaisant, accéda a son désir. L'appareil décrivit docilement un demi-tour et piqua sur la forêt. Les arbres semblèrent grandir à son

approche à une allure vertigineuse, comme s'ils l'invitaient à plonger dans leurs branches.

« Ce serait terrible si nous tombions au milieu de cette forêt, dit Nicole en frissonnant. Nous aurions beau marcher pendant des jours et des jours, jamais nous n'arriverions à franchir le Skalmino. Nous serions perdus!

— Ne dis pas une chose pareille! se récria Linette. Quelle idée affreuse, j'en ai la chair de poule! Ranni, vite, repassons la montagne! »

Le Varanien se mit à rire, mais redressa l'avion. A ce moment, Jean aperçut quelque chose qui lui fit froncer les sourcils.

« Qu'y a-t-il? s'enquit Nicole qui avait surpris le changement d'expression de son visage.

— Je ne sais pas. Je me suis sûrement trompé.

— A quel sujet? demanda Paul, tandis que les hautes cimes se succédaient.

— J'ai cru voir de la fumée! Bien sûr, ce n'est pas possible, parce qu'il n'y a pas de fumée sans feu et pas de feu si quelqu'un ne l'a pas allumé! Et, comme la forêt Bleue est inhabitée...

— Je n'ai pas vu la fumée, dit Guy.

— Moi non plus, reprit Paul. C'était probablement un petit nuage, Jean?

— Oui, sans doute... Pourtant, quand on fait un feu de camp par un temps très calme, vous savez que la fumée stationne longtemps dans l'air avant de disparaître. Tout à l'heure, il m'a bien semblé qu'il s'agissait de cela.

— La forêt Bleue devient de plus en plus étrange, observa Linette. Je ne voudrais pas aller m'y promener!

— Au contraire, j'aimerais bien y aller si j'en

avais l'occasion! s'écria son frère. Que je serais content d'explorer un pays inconnu, de marcher là où personne n'aurait encore posé le pied!

- Nous sommes au-dessus de Gonnalosca! cria Ranni de son poste. C'est l'une de nos villes les plus importantes. Elle est construite au bord d'un grand lac. »

Les enfants avaient été si fortement impressionnés par la forêt Bleue qu'ils ne s'étaient pas rendu compte que de nouveaux paysages s'offraient à leur vue. La remarque de Ranni eut pour effet de les replonger dans le présent qui, il faut le dire, ne manquait pas d'intérêt. La carte étalée sur les genoux de Jean, les amis s'amusaient à annoncer à l'avance l'endroit qu'ils voyaient ensuite approcher, puis fuir loin derrière eux. Mais, bientôt, ils pénétrèrent dans une zone de nuage qui leur interdit toute visibilité.

« Vous ne perdez pas grand-chose! leur cria Pilesco en guise de consolation. Nous avons viré. Nous revenons par la frontière de Varanie; le paysage n'est pas très intéressant par ici. Je pense que le ciel va se dégager au-dessus de Tirriwoto. Vous pourrez voir les lignes de chemin de fer. »

En effet, les nuages se dissipèrent aux environs de Tirriwoto. Pilesco, dont c'était le tour de piloter, fit descendre l'appareil assez bas pour permettre aux enfants d'observer les rails qui couraient sur la plaine, se séparant pour aller chercher bourgs et villages, puis se réunissant à l'entrée des grandes villes.

« Regardez, le palais et le lac! s'écria soudain Linette, presque déçue. Nous sommes revenus. Ton pays est magnifique, Paul!

- Surtout le Skalmino et la forêt Bleue, ajouta Jean avec chaleur. Je ne sais pourquoi, je ne peux m'empêcher d'y penser encore... Imagine que j'aie vraiment vu de la fumée! Cela voudrait dire que des hommes vivent dans cette forêt! Des hommes dont personne n'a jamais entendu parler; des gens qui ne pourront jamais en sortir! Comment peuvent-ils bien être?

— Ne dis pas de sottises, coupa Guy. Ce n'était pas de la fumée, donc il n'y a personne. Même en supposant que la forêt soit habitée, ces hommes auraient trouvé un passage dans la montagne pour y arriver, n'est-ce pas? Dans ce cas, ils pourraient fort bien reprendre le même chemin s'ils voulaient en sortir! Conviens-en, tu as pris un petit nuage pour de la fumée. Les nuages changent tellement d'aspect quand on les voit d'un avion!

— Tu as raison, cela ne pouvait pas être de la fumée. Mais laisse-moi penser que c'en était, pour m'amuser. Le mystère n'en est que plus grand! »

Les mécaniciens accoururent au bruit de l'avion qui s'immobilisa sur la piste d'atterrissage. Ils aidèrent les pilotes à se dégager de la carlingue.

« Vous avez bien fait de partir aujourd'hui, dit l'un d'eux. La chaleur est étouffante ici. Ce soleil, c'est un véritable haut fourneau! »

Jean, Guy et ses sœurs parvenaient maintenant à comprendre le varanien; mais, même si cette langue leur avait été complètement inconnue, ils auraient pourtant saisi le sens des paroles du mécanicien, car une bouffée d'air chaud les accueillit sur le terrain.

Dès leur arrivée au palais, ils se précipitèrent sur la terrasse que protégeait du soleil, en principe,

un grand store bariolé. A cet endroit, d'habitude, une brise rafraîchissante montait du lac; mais, aujourd’hui, étendus sur des matelas pneumatiques, les amis ne sentaient pas le moindre souffle d'air. « Si nous allions nous baigner? proposa Nicole.

— Je n'en ai pas envie, répondit son frère. Hier, l'eau était déjà trop tiède pour être bonne; elle doit être chaude maintenant. »

Tout à coup, une cloche retentit dans le palais. C'était l'heure du déjeuner.

« II fait trop chaud pour manger. Je ne peux pas bouger, se plaignit Linette. Je ne pourrai rien avaler, même pas une glace!

— Le déjeuner est servi à l'intérieur, annonça Ranni en pénétrant sur la terrasse. Il y fait plus frais. J'ai mis les ventilateurs en marche dans la salle de jeux. A table! »

Les plats étaient aussi appétissants que les jours précédents, cependant ils restèrent presque intacts. Ranni et Pilesco, qui s'occupaient des repas des enfants, s'inquiétèrent ce jour-là.

« II faut manger, mon prince, insista Ranni.

— J'ai trop chaud, répondit Paul. Sais-tu où se trouve maman? Je vais lui demander la permission d'enlever mes vêtements; à l'étranger, par une chaleur pareille, les garçons ne portent qu'un slip de bain.

— Mais vous êtes prince! rétorqua sévèrement Ranni. Vous n'avez pas le droit de vous promener à peu près nu! »

Paul trouva sa mère allongée dans sa chambre. « Maman! Vous n'êtes pas malade, j'espère?

— Non, mon petit, mais cette chaleur me fatigue. Sais-tu, dit-elle en se redressant, que nous allons

partir pour la montagne? Nous passerons quelque temps dans le petit château que ton père a fait construire l'année dernière. J'ai bien peur que cette température ne nous épuise tous... Ton père a décidé que nous nous mettrons en route demain. Je me demande comment nous allons faire pour voyager avec tes petits frères et sœurs qui sont encore des bébés! Mais il faut absolument partir... Je ne sais pas ce qui s'est produit en Varanie, ces dernières années. Les hivers sont aussi froids que les étés sont brûlants! »

Oubliant la raison qui l'avait poussé à se rendre auprès de la reine, Paul se réjouit à la pensée d'habiter le petit château d'été. Comme Ranni l'avait expliqué, les vents qui soufflaient sur les hauteurs maintenaient un climat assez frais : avec ses amis, il allait découvrir la montagne, explorer ses recoins. Les promenades à dos de mulet seraient passionnantes sur ces pentes inconnues!

« Maman, le départ est vraiment pour demain? Je vais annoncer la nouvelle! »

Quand il fit irruption dans la salle de jeux, ses amis levèrent la tête avec stupéfaction :

« Comment fais-tu pour courir par ce temps-là? Alors que je ne bouge pas, je suis tout mouillé de transpiration! Il fait encore plus chaud qu'en Afrique et, là-bas, il faisait pourtant chaud!

— Nous partons demain pour le château de la montagne! Nous aurons chacun un mulet... Nous rencontrerons des chevriers... Comme ce sera amusant! »

Jean fut enthousiasmé.

« Pilesco nous a expliqué que le palais se trouve près du Skalmino, n'est-ce pas? s'écria-t-il. C'est

passionnant! Nous apprendrons peut-être des choses intéressantes sur la forêt Bleue!

— Je ne crois pas, dit Paul. Tu pourras toujours poser des questions aux gardiens de chèvres. Que je suis content d'aller dans des montagnes sauvages!... »

Ses amis ne l'étaient pas moins! La perspective des randonnées qu'ils feraient les emplissait de joie. « Comment voyagerons-nous? Sur des mulets?

— Non, nous roulerons en voiture sur la plus grande partie du chemin. Mais il n'y a plus de route carrossable à une trentaine de kilomètres du château. A ce moment seulement nous utiliserons des mulets. Je me demande comment les petits enfants vont monter!

— Ces vacances sont extraordinaires! rêva Linette. Nous habitons dans un palais... Nous voyageons en avion; nous voyons la forêt Bleue; et, maintenant, nous allons dans un château bâti sur une montagne sauvage. Nous avons de la chance!

— Il fait de plus en plus lourd, grommela Guy. Les ventilateurs n'arrangent rien! J'espère qu'il y aura un peu de vent ce soir. »

Hélas! le crépuscule n'amena aucune fraîcheur. Les ventilateurs avaient beau fonctionner toute la nuit, ils ne brassaient que de l'air chaud. Les enfants se tournaient et se retournaient dans leur lit. Ils rejetèrent les draps; ils allèrent chercher un souffle d'air à la fenêtre. Rien n'y fit — le repos les fuyait. Enfin, à l'aube, ils tombèrent de sommeil.

Au réveil, la tête lourde, se frottant les yeux, ils étaient fatigués et leur humeur s'en ressentait. Paul s'en prit même à Ranni pour une vétille. Celui-ci le regarda en riant :

« Mon petit prince, cette chaleur ne vous vaut rien! Allons, reprenez votre sourire. Si vous vous mettez en colère, vous aurez encore plus chaud!

— Vous avez raison, Ranni. Je suis confus.

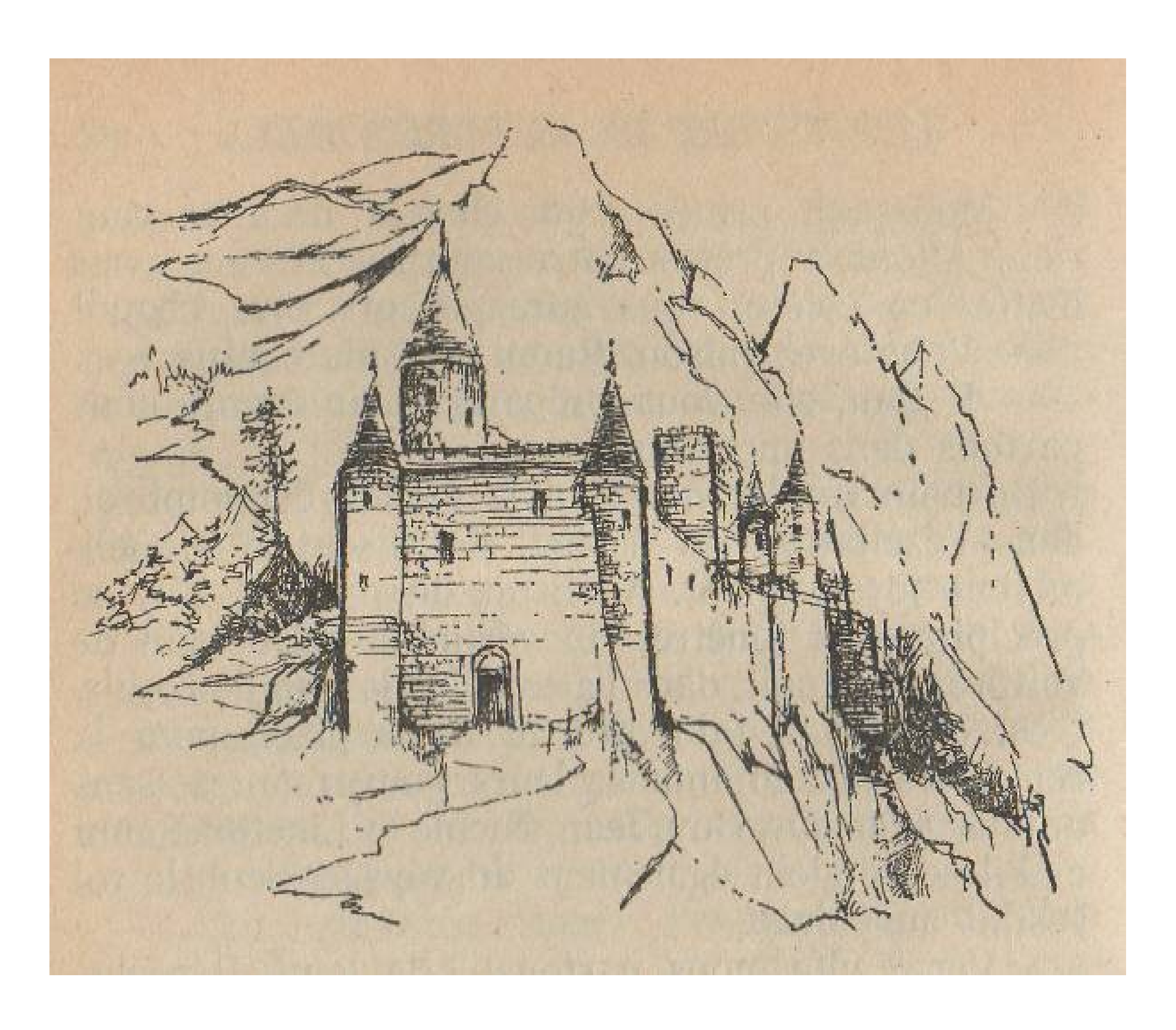
— Il faut vite vous préparer maintenant; nous partons dans une demi-heure. »

Un bain froid remit tout le monde d'aplomb et, dans l'excitation du départ, les discussions s'animèrent joyeusement. Au bruit du moteur, Guy se précipita à la fenêtre. Un véritable petit train de voitures s'alignait, dans l'attente de la famille royale. C'est qu'il avait fallu prévoir de la place, pour la reine, ses six enfants et leurs gouvernantes, sans oublier, bien sûr, Guy, Jean, Nicole et Linette! Ranni et Pilesco étaient également du voyage. Seul, le roi restait au palais.

« Venez vite, nous partons! cria Paul. Dépêche-toi, Linette! »

Tous enfin furent installés sur les banquettes; les voitures pouvaient démarrer en direction du Skalmino.





CHAPITRE VI

Le château du Skalmino

LES TOUT-PETITS ne s'étaient pas laissé attacher sur leur siège sans difficulté. Excités par le changement survenu dans leurs habitudes, tous voulaient en effet écraser leur visage contre les vitres. Finalement, ce furent Nicole et Linette qui réussirent à les raisonner, ce dont elles ne se sentirent pas peu fières! Le dernier-né, adorable dans son sommeil, était couché dans un moïse auprès de sa nurse. Les serviteurs occupaient deux automobiles.

Pilesco conduisait la grande voiture bleu et

blanc où avaient pris place Paul et ses amis. Ils s'offraient avec délices aux courants d'air qui tourbillonnaient entre les vitres ouvertes. Linette, en particulier, qui supportait si mal la chaleur, avait l'impression de revivre!

« Comme le palais d'été se trouve sur un des flancs du Skalmino, nous l'appellerons le château du Skalmino. Je ne le connais pas plus que vous puisque j'étais au lycée pendant qu'on le construisait. Quelles découvertes nous allons faire dans la région!

— Vous ne pourrez pas vous promener seuls, remarqua Pilesco. Il peut y avoir des bandits.

— Nous sommes à environ trois cent cinquante kilomètres du Skalmino, reprit Paul, après un silence. Nous arriverons dans quatre ou cinq heures, tout au moins pour le trajet en voiture; ensuite, quand la route s'arrêtera, il faudra abandonner les autos. Des chauffeurs les ramèneront au palais. »

Les moteurs tournaient vite et régulièrement. Cinq voitures se suivaient, prudemment espacées l'une de l'autre pour éviter tout carambolage. Une camionnette, chargée des malles de vêtements, des landaus et de certains objets domestiques, fermait la marche.

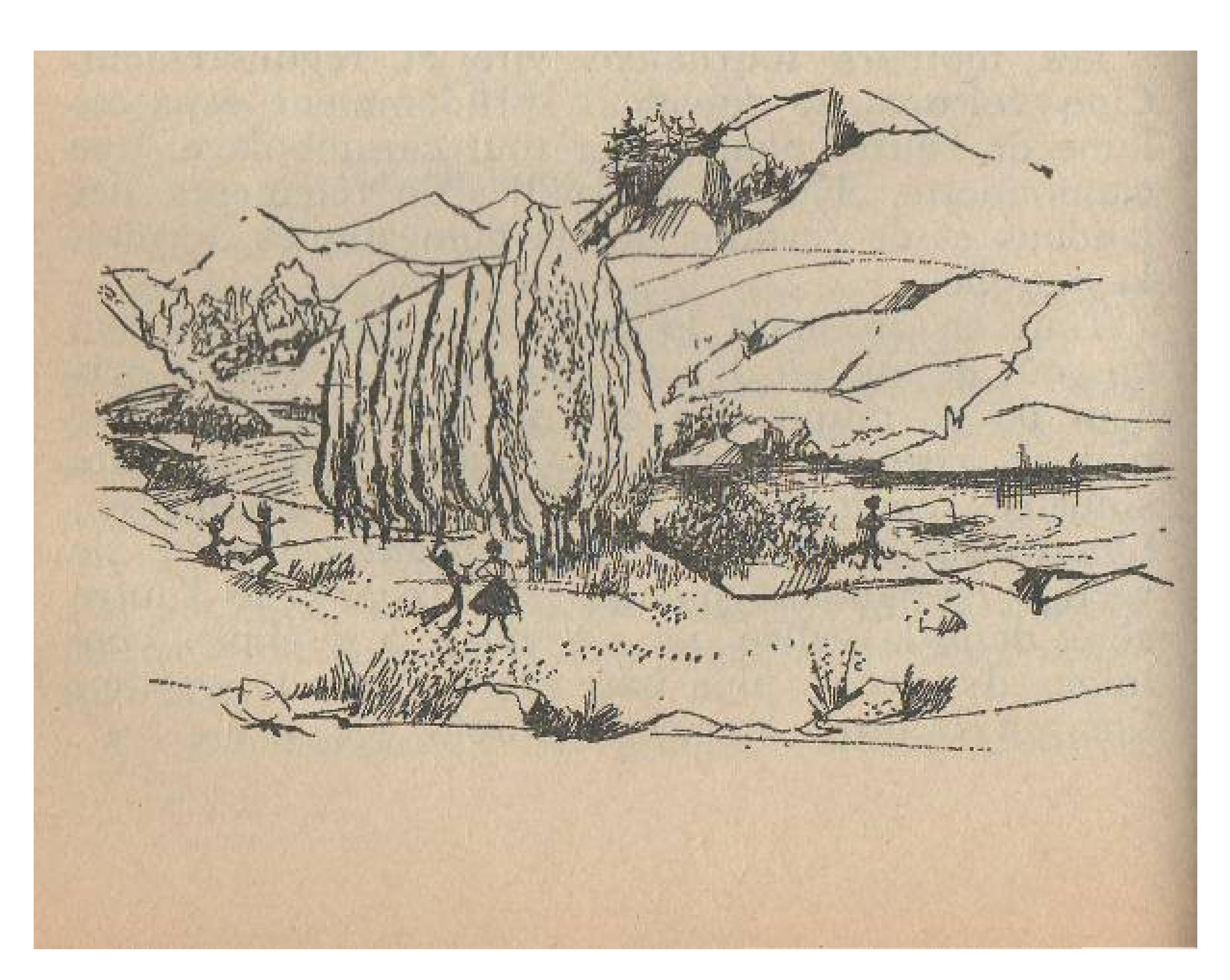
Tout en croquant le fameux chocolat varanien, au goût de miel et de crème, dont Pilesco avait pris soin de se munir, les enfants regardaient dénier plaines, rivières et collines. Quelquefois, la route sinueuse contournait le flanc d'une montagne; Linette éprouvait alors une sensation bizarre de vertige en laissant plonger son regard de l'autre côté, dans la vallée qui s'étendait à quelques centaines de mètres plus bas. Elle se savait pourtant bien en sécurité dans la voiture!

« Je me demande ce qui se passerait si une auto venait en sens inverse sur cette route en lacets, interrogea Nicole.

- Ne t'inquiète pas, on a disposé un système de feux rouges à chaque extrémité des tronçons dangereux de la route, de sorte qu'elle est à sens unique », expliqua Paul.

Les voitures roulaient à bonne vitesse, dévorant les kilomètres. A midi et demi, cependant, il fallut satisfaire les exigences d'estomacs affamés. La voiture de tête, celle de Pilesco, ralentit, puis s'arrêta sur le bas-côté herbu.

Ah! qu'il faisait bon se dégourdir les jambes, après cette longue immobilité! Les enfants se lancèrent dans une courte partie de cache-cache sur; la prairie ombragée de grands peupliers qui bordait la route. Une rivière courait un peu plus loin; ce fut à qui l'atteindrait le plus vite. En revenant



tout essoufflés de leur course, ils aperçurent les paniers de pique-nique. Nicole s'empara de la nappe pour l'étendre sur l'herbe, pendant que sa sœur et les garçons disposaient les assiettes et les couverts.

Assis par terre, dans l'herbe qui s'agitait sous le souffle de la brise, ils déjeunaient gaiement, détendus, à l'aise.

« II fait déjà meilleur! estima Linette avec satisfaction en rejetant une mèche rebelle.

— Il fera encore plus frais au château du Skalmino, assura Pilesco. Il est en effet situé dans une sorte de couloir où circulent des vents de directions différentes. Le climat est toujours tempéré, même au plus fort de l'été. Vous reprendrez vite vos belles couleurs! »

Quand le repas fut terminé, il ne restait pas grand-chose à ranger dans les paniers! Tout le inonde reprit sa place en voiture. Le voyage continuait.

« Nous arriverons au bout de la route dans une heure, annonça Pilesco en consultant sa montre. J'espère que les mulets seront prêts pour nous transporter jusqu'au château.

— Mais comment les petits vont-ils monter sur les mulets? demanda Nicole avec curiosité. Ils risquent de tomber!

- Vous allez voir », répondit simplement Pilesco, un sourire énigmatique aux lèvres.

Une heure après, effectivement, les automobiles ralentirent et s'arrêtèrent. Les jeunes voyageurs virent alors un petit groupe d'hommes et de femmes. Après s'être inclinés, ceux-ci s'approchèrent en tenant des mulets par la bride.

C'est alors que Nicole et Linette se prirent à rire. Les mulets les plus robustes portaient, fixés de chaque côté de la selle, de grands paniers contenant un petit matelas recouvert d'un drap festonné. Avec un homme pour diriger chacun des animaux, les enfants seraient en parfaite sécurité.

« On ne va pas me mettre dans un panier! » plaisanta Linette, vaguement soupçonneuse.

Mais bientôt, chacun se trouvait en selle, tenant solidement les rênes en main. Les mulets, trapus et dociles, se laissaient, facilement monter. Les enfants s'interpellaient joyeusement, et les plus grands n'étaient pas les moins bruyants!

Après avoir équilibré malles et paniers sur l'échiné solide des braves animaux, des hommes chevauchaient à côté d'eux pour les guider. La petite caravane grimpait à une allure tranquille le sentier étroit et rocailleux qui conduisait au château. Les paysans venus accueillir la famille royale agitaient encore leurs chapeaux en guise de bienvenue quand Guy se retourna. On pouvait voir leurs maisons au toit de chaume éparpillées, de-ci de-là, dans la campagne environnante.

A un détour du chemin, les montagnes se dressèrent très proches, altières et imposantes. Les mulets, dont le pas sûr écrasait les herbes maigres, emmenaient paisiblement les voyageurs vers leur but. Maintenant, aucune habitation n'annonçait plus la présence de l'homme sur les pentes que disputaient des sapins à la sécheresse des rocs. Le panorama apparaissait grandiose dans son austérité.

« Regardez, des chèvres! s'écria soudain Nicole en tendant la main vers un troupeau. Comme elles sont nombreuses! Où est leur gardien?

— Là-haut, indiqua Paul. Au pied de cet arbre tordu.»

Le chevrier, au bruit des voix et des sabots, avait tourné la tête; quant à son habillement, il se composait d'une chemise et d'un pantalon taillé dans des peaux de chèvre; visiblement, ce dernier vêtement avait fait son temps!

« Quel air farouche et sauvage! s'écria Linette. Je n'oserai jamais adresser la parole aux chevriers s'ils ressemblent tous à celui-ci!

— Ils sont pourtant très gentils, assura Ranni. Ils sont même assez craintifs quand ils rencontrent des étrangers car ils vivent en solitaires. »

C'était agréable au début de se laisser cahoter au petit trot des mulets mais, bientôt, après une di/aine de kilomètres, les jeunes cavaliers souhaitèrent que le voyage prît fin assez rapidement. Le sentier devenait de plus en plus abrupt, de plus en plus sinueux. La fatigue commençait à se faire sentir.

« Vous verrez que les nuits sont froides, précisa Ranni. Il vous faudra dormir avec de grosses couvertures.

- Cela nous changera! » reprit Jean avec satisfaction.

Il se voyait encore rejeter couverture et drap, la nuit précédente, sans parvenir à trouver le moindre coin frais.

« C'est bien le château, devant nous? » s'écria-t-il !.

Jean ne se trompait pas. Le château surplombait un précipice. Bâti de pierres taillées dans la montagne, il semblait faire corps avec elle. Bien que sa construction fût toute récente, sa masse carrée,

flanquée de tours, paraissait exister de toute éternité tant elle s'accordait avec l'âpre paysage. Des marches creusées à même le roc permettaient d'y accéder.

« J'ai l'impression d'être transportée en plein Moyen Age, rêva Nicole. Comme le château est beau! Il n'a pas du tout l'air neuf. Le château du Skalmino... le nom lui va bien.

— Oui, très bien, approuva Guy. Il est à peu près à mi-chemin des sommets, n'est-ce pas? Nous sommes en pleine montagne! »

En effet, bien que les cimes fussent encore loin- j taines, ils avaient parcouru une distance au moins aussi grande depuis qu'ils avaient quitté la vallée. Le vent soufflait à cœur joie. Linette releva le col de sa veste :

« Voilà que je vais avoir froid, maintenant! fit-elle en riant.

— C'est seulement le brusque changement de température qui se fait sentir. Il ne faut pas oublier que nous venons de subir une chaleur caniculaire! Je vois que vous êtes fatigués. Vous vous reposerez un peu avant le goûter.

— Ce n'est pas encore l'heure du goûter? s'étonna, Guy, un peu déçu. J'ai une faim de loup! Nous voilà arrivés... Mettons pied à terre! »

En haut de l'escalier, debout dans l'encadrement i de la grande porte de fer forgé, les gardiens s'inclinèrent devant la famille royale. Paul, Jean, Guy et ses sœurs les trouvèrent tout de suite très sympathiques.

« Je vous présente Touko et Yamen, sa femme, dit Pilesco. Ils sont nés ici et ont toujours vécu dans la montagne. Si vous le leur demandez, ils

vous raconteront volontiers bien des légendes de leur pays, car ils les connaissent toutes. »

Touko et Yamen étaient visiblement ravis d'accueillir tant d'enfants. Pour leur cœur fier, princes et princesses étaient avant tout des enfants et, comme tels, avaient droit à leur affection autant qu'à leur dévouement. Ils ne parlaient que varanien mais Guy, Jean, Nicole et Linette comprenaient déjà cette langue.

Très vite, chacun se trouva dans sa chambre pour se débarrasser de la poussière du voyage. Tendues de magnifiques tapisseries, les pièces ne pouvaient, néanmoins, être comparées à celles du palais du lac. Beaucoup plus petites, mais très hautes, dépourvues du luxe fastueux qui régnait là-bas en maître, elles étaient éclairées de fenêtres étroites. Avec raison, on avait jugé inutile de les parer de rideaux car le paysage qui s'y découpait était admirable. Certaines cimes étaient recouvertes de neige, d'autres s'enveloppaient à demi de nuages. Des groupes de sapins jetaient une note verte par endroits.

Paul invita ses amis à venir dans sa chambre.

« Le château du Skalmino a du cachet! s'écria Nicole.

— Certainement, approuva Jean. Alors que le palais du lac était moderne et clair, ce château a un aspect sévère, presque rébarbatif... il me plaît. Dans les chambres, il n'y a pas d'eau chaude, ni de baignoire. Je viens de prendre une douche froide!

« As-tu essayé ton lit? interrogea Guy. Le mien est assez dur, juste à mon goût! »

Tout en devisant gaiement, les amis partirent à

la découverte. Ils montèrent aux tours, dévalèrent l'escalier jusqu'aux caves, firent un tour intéressé dans les cuisines où Yamen leur offrit des gâteaux délicieux qu'elle venait de sortir du four.

Après une nuit longue et reposante, garçons et filles prenaient leur petit déjeuner avec Ranni.

« Tout à l'heure, annonça celui-ci, je vous amènerai des mulets. Vous pourrez faire toutes les promenades qui vous plairont; mais n'oubliez pas de nous prévenir, Pilesco ou moi, pour que nous vous accompagnions.

— Pourquoi ne pouvons-nous pas partir sans vous? interrogea Paul, assez mécontent. Nous ne risquons rien ici!

— Vous pourriez vous perdre dans la montagne. C'est déjà arrivé à des gens plus expérimentés que vous. Il faut me promettre de ne pas aller vous promener seuls! »

Personne ne dit mot. C'était bien plus passionnant de ne se fier qu'à soi pour se diriger!

« Allons, j'attends votre promesse, répéta fermement Ranni. Pas de promesse, pas de mulets!

— Alors, je crois qu'il faut nous exécuter, accepta Jean avec bonne humeur. Je promets de ne pas sortir sans mon garde du corps!

— Moi aussi, dirent en chœur Guy et ses sœurs.

— Et vous, mon petit prince? demanda le Varanien en se tournant vers Paul, encore boudeur.

— C'est entendu. Pourtant, je suis certain qu'il n'y a aucun danger. »

Paul allait bientôt s'apercevoir de son erreur. Mais il est vrai que ce danger-là, personne n'aurait pu le prévoir.



CHAPITRE VII

Boswalt, le chevrier aveugle

LE LENDEMAIN, un brouillard dense ouatait les pentes du Skalmino. Pilesco et Ranni avaient bien projeté d'emmener les enfants en excursion ce jour-là, mais, hélas! c'était devenu impossible. Guy et Jean, sortis sur le pas de la porte, ne pouvaient rien voir au-delà de l'escalier de pierre. Ils vinrent retrouver leurs amis dans le salon.

« Personne ne pourrait retrouver son chemin par un temps pareil, expliqua Ranni en regardant par la fenêtre. La vallée est couverte de nuages.

Le brouillard est tellement épais qu'il s'en faudrait d'un rien pour manquer le sentier et aller s'écraser quelques mètres plus bas!

— C'est dommage, soupira Paul. Que pourrions-nous faire à la place? »

Yamen, qui rangeait de grandes piles de linge dans le bahut, leva la tête à ce moment :

« J'ai préparé de bonnes choses. Voulez-vous descendre goûter dans la cuisine? proposa-t-elle d'un air malicieux. Vous en profiterez pour demander à Touko de vous raconter les légendes de notre pays. » :

Son panier vide sous le bras, elle se dirigea vers la porte.

« Quelle bonne idée! s'écria Jean. Peut-être connaissent-ils des histoires sur la forêt Bleue? Ce sera passionnant... »

Dans la cuisine spacieuse, de grosses bûches flambaient joyeusement dans la cheminée, tandis que la soupe du soir mijotait au-dessus du feu. Sur la table, Yamen n'avait disposé ni sandwiches fins, ni petits fours, ni friandises délicates; une assiette de pain frais qu'elle avait fait le matin même, des rôties, du beurre, du miel, un gros gâteau aux amandes, sans compter les bols de chocolat fumant, s'offraient à l'appétit des enfants. Quel goûter délicieux!

« Yamen, parlez-nous de la forêt Bleue, demanda Nicole en beurrant une tartine. Quand nous l'avons vue en avion, elle nous a paru si mystérieuse!

— La forêt Bleue... Personne ne sait rien sur elle. Elle est cachée au creux des montagnes.

— Est-elle complètement inhabitée? s'enquit Jean qui ne pouvait pas oublier le ruban de fumée qu'il avait cru apercevoir!

— Comment quelqu'un aurait-il pu y arriver? fit Touko de sa voix rauque et profonde. Il n'existe pas de chemin pour passer de l'autre côté de la montagne.

— Mais personne n'a-t-il jamais pu trouver un passage? » insista Jean.

Touko hocha la tête.

« Non. Il n'y a pas de passage. J'ai entendu dire qu'on peut grimper jusqu'en haut de la montagne, de ce côté, par un sentier très escarpé, mais il est impossible de descendre ensuite vers la forêt; une chèvre même ne s'y risquerait pas! »

Les enfants- étaient silencieux. Touko était bien placé pour connaître la montagne puisqu'il y avait toujours vécu. Il s'avérait donc impossible de pénétrer dans cette forêt... Quelle déception!

« Ranni et Pilesco ne veulent pas nous laisser sortir seuls, dit Paul. Ne voudriez-vous pas plaider pour nous, leur dire que nous ne courrons aucun danger?

— Mais si, répondit lentement Touko. Il y a du danger. La montagne n'est pas sûre. Des voleurs y ont leur repaire. Je les ai même aperçus d'ici! Quand ils ont remarqué qu'on construisait un château, ils ont certainement pensé aux voyageurs à détrousser!

— Des voleurs! s'exclama Guy. Où se cachent-ils? Sont-ils nombreux?

- Oui, ils sont nombreux... Ils s'attaquent quelquefois aux pauvres paysans de la vallée quand ils y mirent le soir; ils leur volent leurs chèvres, leurs poulets... les bandits! Il leur arrive même de pousser jusqu'à la route!

- Pourquoi ne les arrête-t-on pas? demanda le

petit prince, la voix tremblante d'indignation. Je ne veux pas de voleurs dans mon pays!

— Personne ne sait où ils se cachent, repartit tristement Yamen. Oh! c'est une bande terrible. On pense que leur repaire se trouve dans la montagne.

— Ils vivent peut-être dans la forêt Bleue, insinua Jean.

— Toi et ta forêt Bleue, plaisanta Nicole. N'y pense donc plus! Tout le monde est d'accord pour reconnaître qu'il est impossible de s'y rendre.

— Peut-on voir des animaux sauvages par ici? questionna Guy.

— Oui, des loups, répondit Yamen. On les entend hurler en hiver quand il fait très froid et qu'ils ne trouvent rien à manger. Je les ai vus... ils viennent jusqu'ici.

— C'est effrayant, dit Linette en frissonnant. Je suis très contente d'avoir promis à Ranni de ne pas sortir sans lui ou sans Pilesco! Je n'ai aucune envie d'être capturée par des bandits ou attaquée par des loups.

— Il ne faut pas tout prendre à la lettre », murmura Nicole qui voulait rassurer sa sœur.

« Vous croyez que je vous dis des contes, petite fille? Si vous voulez en savoir plus long allez donc voir Boswalt l'aveugle, il vous racontera des histoires encore plus étranges!»

Les amis pensèrent que cela serait captivant; où pouvait-on le trouver?

« Vous n'avez qu'à suivre le chemin qui monte au-dessus du château, expliqua Touko. Quand vous arriverez à un grand sapin tordu par la foudre, prenez le sentier de chèvre sur votre gauche. Bien qu'il

soit raide et rocailleux, les mulets peuvent y passer. Ensuite, vous verrez une source qui jaillit derrière un gros rocher; vous pourrez alors appeler Boswalt — il vous entendra. Il a l'oreille aussi fine qu'un lièvre. On dit même qu'il entend l'herbe pousser au printemps! »

Le matin suivant, le ciel pur, les couleurs éclatantes du paysage permettaient la randonnée que Ranni avait promise.

« Les mulets sont déjà prêts, annonça celui-ci aux enfants ravis. Nous pique-niquerons quelque part dans la montagne.

— Nous aimerions trouver Boswalt le chevrier, dit Paul. Le connaissez-vous, Ranni? »

Le Varanien hocha négativement la tête. Tandis qu'il se dirigeait vers l'écurie, Nicole et Linette se précipitèrent à la cuisine pour demander à Yamen de leur préparer le déjeuner.

Très vite, garçons et filles se retrouvèrent dans la cour. Ranni leur avait fait endosser d'épais manteaux doublés de fourrure pour les protéger du froid si la brume apparaissait dans la journée. Ils sautèrent sur leurs montures.

Chevauchant les mulets qui faisaient rouler des cailloux sous leurs sabots, ils grimpaient le chemin indiqué par Touko. Ranni en tête, Pilesco en queue, c'était une joyeuse petite troupe qui gravissait le sentier sinueux par cette belle matinée ensoleillée.

« Il faut repérer un sapin tordu par la foudre, cria Jean à Ranni qui le précédait. Ensuite, nous prendrons le chemin de chèvre à gauche.

— Regardez, un aigle! s'exclama soudain Nicole en observant le vol plané d'un grand oiseau, les ailes largement déployées.

— Les aigles sont-ils dangereux, Pilesco? reprit-elle.

— Ils ne s'attaquent pas à l'homme, répondit le Varanien. Mais ils fondent sur les chevreaux et les emportent dans leurs nids pour nourrir leurs petits.

— Je me demande si nous allons voir des loups, murmura Linette en souhaitant bien le contraire. Comme cette promenade est agréable!

— Voici le sapin tordu, indiqua Paul. Voyez, tout là-bas. Nous allons bientôt y (arriver. Il est curieux... En général, les sapins sont toujours grands et droits. »

L'arbre tourmenté, incliné sur sa gauche, semblait montrer la direction à prendre. Guidés par leurs maîtres, les mulets s'engagèrent dans le sentier de chèvre. Qu'il faisait bon trotter dans l'air frais avec, d'un côté, l'immense vallée toute brillante de soleil. Quelquefois, les amis apercevaient au loin une traînée nuageuse qui s'étirait paresseusement.

« Regardez, un troupeau de chèvres! » s'écria Linette en tendant la main vers un point du versant.

Quelques chèvres levèrent la tête avec curiosité à l'approche des étrangers. Les autres continuaient, indifférentes, à brouter l'herbe rare. Certaines se sauvèrent de roc en roc avec une incroyable agilité.

« Les chèvres sont de véritables acrobates », remarqua Guy.

Il observait l'un de ces animaux qui, d'une corniche de rocher, prit son élan pour atterrir, les quatre sabots réunis, sur une minuscule plate-forme de moins de quinze centimètres de côté!

La voilà qui repart! reprit-il en riant. Comment fait-elle pour ne pas se briser les pattes?

— Ces chèvres appartiennent sans doute à Boswalt. Appelons-le! » proposa Linette.

Mais, soudain, des sons se firent entendre. Une mélodie montait, étrange, plaintive, qui paraissait ne devoir jamais finir. Paul, Jean, Guy, Nicole et Linette écoutaient, intrigués et fascinés.

« Qu'est-ce que c'est? » demanda Linette à voix "basse.

Ils se remirent en marche. Bientôt, ils arrivèrent devant un gros rocher qu'une source jaillissante éclaboussait joyeusement. De l'autre côté du rocher, ils virent un jeune homme à demi allongé, vêtu simplement d'un pantalon de peau de chèvre. Ses doigts jouaient sur un pipeau que retenait un cordon passé autour du cou. C'est de cet instrument qu'il tirait ce chant insolite et suave.

Il s'assit en entendant des visiteurs. Quoique aveugle, son visage exprimait le bonheur.

« Vous êtes venus me voir, dit-il d'une voix douce. Voilà deux heures que je vous entends. Je vous attendais.

— Comment saviez-vous que nous venions vous voir? » demanda Paul, stupéfait.

Boswalt l'aveugle sourit. Sourire étrange où les yeux demeuraient noirs et vides.

« Je le savais, répondit-il gravement. Je sais tout ce qui se passe dans la montagne. Je connais les aigles qui planent au-dessus de ma tête. Je connais les loups qui rôdent la nuit. Je connais les fleurs qui poussent sous mes pieds, et les grands arbres qui me donnent leur ombre. Je connais le Skalmino mieux que personne.

— Alors, vous savez peut-être quelque chose sur la forêt Bleue? » reprit Paul, les yeux brillants.

Guy, Jean, Nicole et Linette étaient suspendus aux lèvres du chevrier. Celui-ci hocha la tête.

« Tout ce que je puis faire, c'est vous emmener à un endroit d'où vous la verrez, dit-il. J'ai suivi mes chèvres partout dans la montagne, jusque sur les sommets. Aucune d'elles n'a jamais fait un pas de l'autre côté. Même les chèvres ne trouvent pas de chemin! »

Bien que la réponse ne les surprît pas, les amis furent désappointés.

« Y a-t-il des voleurs par ici? demanda Jean en un varanien assez hésitant.

— La nuit, j'entends parfois des hommes qui descendent les sentiers. Pour s'appeler, ils poussent le cri du hibou. Alors, je cours me cacher dans ma grotte, si je me trouve encore dehors, car je ne tiens pas à rencontrer ces bandits sans foi ni loi! Ils sont aussi féroces que les loups. Ils ne savent que voler et piller!

— Où habitent-ils? interrogea le petit prince intrigué.

— Je n'ai jamais pu le découvrir, répondit Boswalt. Ces voleurs semblent ne pas avoir de logis. Voilà pourquoi ils me font si peur.

— Allons donc! s'écria Jean dans notre langue. Tous les hommes habitent quelque part, même les voleurs! Ils peuvent vivre dans une caverne, comme Boswalt. Demande-le-lui, Paul. »

Après avoir écouté attentivement le petit prince, Boswalt fit un signe de dénégation :

« Je connais toutes les cavernes et je suis sûr que personne d'autre que moi n'y va jamais. Je passe ici toute la bonne saison. C'est seulement quand il fait très froid, l'hiver, que je descends

dans la vallée chez ma mère... Je suis tellement heureux sur la montagne, avec mes chèvres et mon pipeau, ajouta-t-il rêveusement.

— Jouez-nous quelque chose », demanda Nicole.

Le chevrier, portant à ses lèvres le pipeau de bois brun, entama une douce mélopée. Les animaux alentour dressèrent la tête pour écouter. De jeunes chevreaux, attirés par la musique, approchèrent hardiment. Un grand bouc aux magnifiques cornes recourbées s'avança vers son maître, de sa démarche orgueilleuse.

Boswalt changea de rythme. Ce n'était plus maintenant le printemps et ses murmures joyeux. Non, c'était le vent qui soufflait en bourrasque sur les hauteurs, qui gambadait dans la vallée, qui chantait dans les sapins et inclinait les peupliers.

Les animaux, sensibles au changement, sautaient, bondissaient. Le spectacle était saisissant! Jean contemplait le jeune aveugle : il semblait vraiment comblé... Boswalt ne désirait que la montagne, ses chèvres et son pipeau.



CHAPITRE VIII

A la découverte du Skalmino

Si NOUS déjeunions avec Boswalt? proposa soudain Paul. J'ai une faim de loup, Ranni. Nous serions bien ici, au soleil, à l'écouter.

— C'est en effet l'heure de déjeuner, approuva Ranni. Demandez-lui s'il veut partager notre repas. »

Le chevrier accepta avec plaisir. D'un mot crié à pleine voix, il éparpilla son troupeau. Assis maintenant auprès de ses hôtes, il laissait son regard errer sur la vallée, comme s'il pouvait contempler le magnifique panorama.

« Où dormez-vous la nuit? interrogea Paul avec curiosité. Où se trouve votre caverne?

— Près d'ici. Mais je dors souvent dans la journée, car j'aime me promener la nuit.

— Mais alors, comment retrouvez-vous votre chemin? s'enquit étourdiment Linette en songeant aux précipices déjà si dangereux à la clarté du jour.

— Il fait toujours noir pour moi, rétorqua Boswalt. Je vois avec mes oreilles, avec mes pieds. Je peux marcher pendant des heures dans la montagne sans me perdre; je sais toujours exactement où je me trouve. Les cailloux sous mon pas, les rochers, l'herbe, les fleurs, tout me dit mon chemin. L'odeur des sapins, le parfum du thym sauvage, le souffle du vent me guident. Bien que je ne voie pas, je risque moins de m'égarer que vous », conclut-il en riant.

Tandis que Pilesco et Ranni étalaient sur une nappe blanche des sandwiches, du fromage de chèvre et des petits gâteaux secs, les amis, qui s'étaient débarrassés de leurs manteaux, ne perdaient pas un mot de la conversation du chevrier. Pour Boswalt, c'était un événement aussi imprévu qu'agréable de prendre son repas en compagnie du petit prince Paul et des enfants étrangers!

« Boswalt, emmenez-nous tout à l'heure à l'endroit d'où l'on découvre la forêt Bleue, demanda Paul. Est-ce très loin?

— C'est à deux heures de marche », estima le chevrier.

Il tendit la main vers un point du versant. Les enfants eurent l'impression qu'il voyait réellement, tant son geste fut sûr et précis.

« Le chemin monte par là. Il est très escarpé

mais, avec vos mulets, vous grimperez facilement. » L'excursion devenait de plus en plus intéressante! Ils verraient la forêt Bleue du sommet de la montagne! Les amis étaient déjà à bonne altitude, et les cimes qui s'élevaient au-dessus d'eux leur paraissaient toutes proches; mais ils savaient combien, en montagne, les appréciations de distance se révèlent fausses. L'air devenu plus vif les incita à remettre leurs chauds manteaux; Boswalt lui-même enfila un chandail de grosse laine.

Les appétits apaisés, nos amis coururent chercher les mulets qui, eux aussi, s'étaient restaurés un peu plus loin de l'herbe trouvée entre les cailloux. Les braves animaux secouèrent la tête avec ardeur car ils pensaient rentrer à l'écurie. Ils virent bientôt leur espoir déçu; il leur fallut en effet suivre Boswalt qui, de toute évidence, ne prenait pas le chemin du retour. Bien au contraire, il escaladait une piste abrupte, encombrée de rochers.

« Je ne vois pas comment Boswalt retrouve son chemin, s'étonna Linette. Autant que je peux m'en rendre compte, il n'y a aucune trace de sentier!

— Il n'est sans doute connu que des chèvres, dit Ranni. Regardez! le grand bouc qui trotte devant nous semble nous conduire.

— Chaque fois que j'ai besoin de lui, mon gentil bouc le devine! » s'écria le chevrier avec reconnaissance.

Il tira quelques notes joyeuses de son pipeau; le bel animal se retourna et, en deux bonds gracieux, vint frotter sa tête contre le bras de son maître.

« Allons, mon vieux, viens avec moi! » dit tendrement Boswalt.



Le bouc, obéissant, sautait devant lui de place en place, s'arrêtait pour l'attendre, puis repartait. Le chevrier était d'une agilité stupéfiante. Les enfants ne cessaient de s'étonner de sa démarche assurée.

Ils grimpaient toujours. Quelquefois, le sentier devenait si escarpé qu'il semblait que les mulets eux-mêmes fussent sur le point de tomber. Des cailloux roulaient et rebondissaient le long de la pente après leur passage. Pilesco et Ranni, voyant soudain trébucher le mulet de Guy, voulurent rebrousser chemin. Pilesco arrêta sa monture.

« Boswalt! s'écria-t-il, arrivons-nous bientôt? C'est dangereux pour les enfants.

— Pilesco, nous n'allons pas redescendre maintenant! fit le petit prince avec véhémence. Je désire tant aller jusqu'au sommet!

— C'est tout près! cria le chevrier en tournant ses yeux noirs vers Pilesco. Je sens l'odeur de la forêt. »

Jean, Paul, Guy, Nicole et Linette aspirèrent l'air de tous leurs poumons, mais leur odorat ne leur révéla rien. Boswalt était vraiment extraordinaire!

Les mulets suivaient maintenant une étroite corniche en se pressant contre la paroi rocheuse. De l'autre côté, s'ouvrait un précipice de plusieurs centaines de mètres. Linette, un peu effrayée, n'y jetait que des regards fur tifs; mais sa sœur et les garçons éprouvaient un sentiment d'exaltation à dominer ainsi le paysage grandiose qui s'étendait à perte de vue.

« Nous sommes arrivés! » annonça soudain Boswalt qui venait de contourner un gros rocher.

Après le virage, la corniche s'élargissait en une plate-forme assez spacieuse... Avec une joie indescriptible, les enfants s'aperçurent qu'ils foulaient l'autre versant du Skalmino. Ils n'avaient pas encore atteint le sommet, mais ils pouvaient maintenant contempler ce qu'ils avaient tant voulu revoir.

« La forêt Bleue! exulta Paul.

— La forêt Bleue! reprit Jean à tue-tête. Qu'elle est sombre et épaisse! »

Les huit voyageurs laissaient leur regard errer sur l'étendue bleu-vert cachée, perdue dans le cirque du Skalmino. Seul, Boswalt ne voyait pas les dizaines de kilomètres de forêt sombre étalées sous leurs pieds, mais il semblait percevoir des effluves secrets qui le renseignaient comme auraient pu le faire ses yeux.

« Quel mystère, murmura Jean. C'est si calme, si tranquille ici. Même le vent est silencieux. »

II scrutait intensément la profondeur des arbres dans l'espoir de voir à nouveau un nuage de fumée; mais rien de semblable ne s'offrit à sa vue; on

n'entendait pas un bruit. La forêt était fermée sur son secret.

« C'est étrange d'être ici à regarder la forêt Bleue tout en sachant parfaitement qu'il est impossible d'y pénétrer! » pensa Guy à haute voix.

En se penchant un peu, il vit — ou crut voir — une masse imprécise qui descendait vers la forêt. Il se frotta les yeux. Il était évident que même une chèvre ne s'aventurerait pas de ce côté!

« Vous vous rendez compte maintenant qu'on ne peut pas franchir le Skalmino, dit Pilesco. La chaîne de montagnes tombe à pic en encerclant la forêt. L'alpiniste le plus hardi ne tenterait pas cette descente. »

Les enfants avaient déjà escaladé des montagnes, en Afrique, mais jamais ils n'avaient rencontré de précipices aussi abrupts et aussi profonds!

« Je commence à avoir le vertige, dit Linette avec un sourire d'excuse. J'aimerais bien rentrer.

— C'est d'ailleurs l'heure de partir, reprit Ranni en consultant sa montre. Il faut même nous dépêcher, sinon nous serons, en retard.

— Je vais vous montrer un autre chemin pour revenir, proposa Boswalt. Ce sera plus court pour regagner le château. Suivez-moi! »

Toujours précédé du bouc, le jeune aveugle commença à redescendre la forte pente d'un pas précis. Derrière lui, les mulets se laissaient conduire avec résignation; ils étaient fatigués et n'aspiraient qu'à leur écurie.

Tandis que la descente se poursuivait, Nicole poussa tout à coup un cri qui fit sursauter ses compagnons :

« J'aperçois le château du Skalmino, là-bas! Nous y serons dans une heure. »

Quelques instants plus tard, après avoir contourné un gros rocher, ils se trouvèrent soudain devant une curieuse construction qui semblait faire corps avec la montagne. Ils s'arrêtèrent pour l'examiner. L'entrée voûtée, flanquée de deux colonnes grossièrement sculptées, avait un étrange aspect.

« Qu'est-ce que c'est? » demanda Paul avec curiosité.

Pilesco et Ranni étaient perplexes. Ils ne connaissaient pas le pays.

« On dirait une sorte de temple païen, remarqua Nicole en se souvenant de ses livres d'histoire.

— Boswalt, savez-vous ce que c'est? » reprit Paul, de plus en plus intrigué.

Le chevrier flatta la tête du mulet qui portait Paul.

« C'est vieux, très vieux, dit-il. C'est un endroit maudit... On raconte que jadis des hommes très méchants vivaient ici et que leurs péchés étaient si abominables qu'ils ont été transformés en pierre. Ils sont encore là; je les ai sentis avec les doigts.

— Que voulez-vous dire! s'exclama Linette, effarée. Des hommes changés en pierre... C'est de l'invention!

— Allons voir! » décida Jean, pratique.

Les garçons sautèrent de leur monture et s'engagèrent hardiment sous la voûte délabrée, accompagnés de Ranni et de Pilesco. Après un instant d'hésitation, Nicole et Linette les suivirent. Mais Boswalt ne voulut pas entrer.

A l'intérieur du temple mystérieux, il faisait très sombre.

« Voyons un peu ces hommes de pierre! plaisanta Jean. Guy, as-tu ta lampe de poche? »

Son ami était toujours pourvu d'un couteau de scout, d'une torche, de ficelle et de toutes choses utiles au cours d'une exploration. Il alluma sa lampe.

Les enfants eurent un sursaut de frayeur. Ranni et Pilesco eux-mêmes furent impressionnés. Au fond de la caverne, assise sur un rocher plat, se dressait une forme humaine colossale.

« Oooh! ne put s'empêcher de crier Paul en saisissant la main de Ranni.

— C'est une statue antique, constata Jean, revenu de sa frayeur. Regardez par terre... il y en a d'autres! Elles sont brisées... et très anciennes. Comme c'est étrange! Comment sont-elles arrivées jusqu'ici?

— Il y a très longtemps, expliqua Pilesco, les Varaniens adoraient des divinités païennes. Voilà probablement leur représentation. Ce temple semble extrêmement ancien. Il est sûrement oublié de tous, sauf de Boswalt à qui rien n'échappe dans cette montagne.

— La statue assise est la seule intacte, remarqua Jean. Non, pas tout à fait; elle a une grande fêlure de haut en bas... regardez. Je suppose qu'un jour ou l'autre elle se fendra en deux.

— La figure est terrifiante, dit Nicole. Quel ricanement affreux!

- Ces statues sont très primitives. » Pilesco faisait courir ses doigts sur la pierre travaillée.

« J'en ai déjà vu de semblables en Varanie, toujours dans des temples de montagne », reprit-il.

Ils sortirent bientôt du temple. De nouveau à cheval, ils reprirent rêveusement la route du château du Skalmino qu'on voyait maintenant avec netteté.

Boswalt jugea que ses services étaient devenus inutiles; il salua ses nouveaux amis et disparut dans les buissons avec le bouc qui ne l'avait pas quitté. Les enfants l'entendirent qui hélait son troupeau.

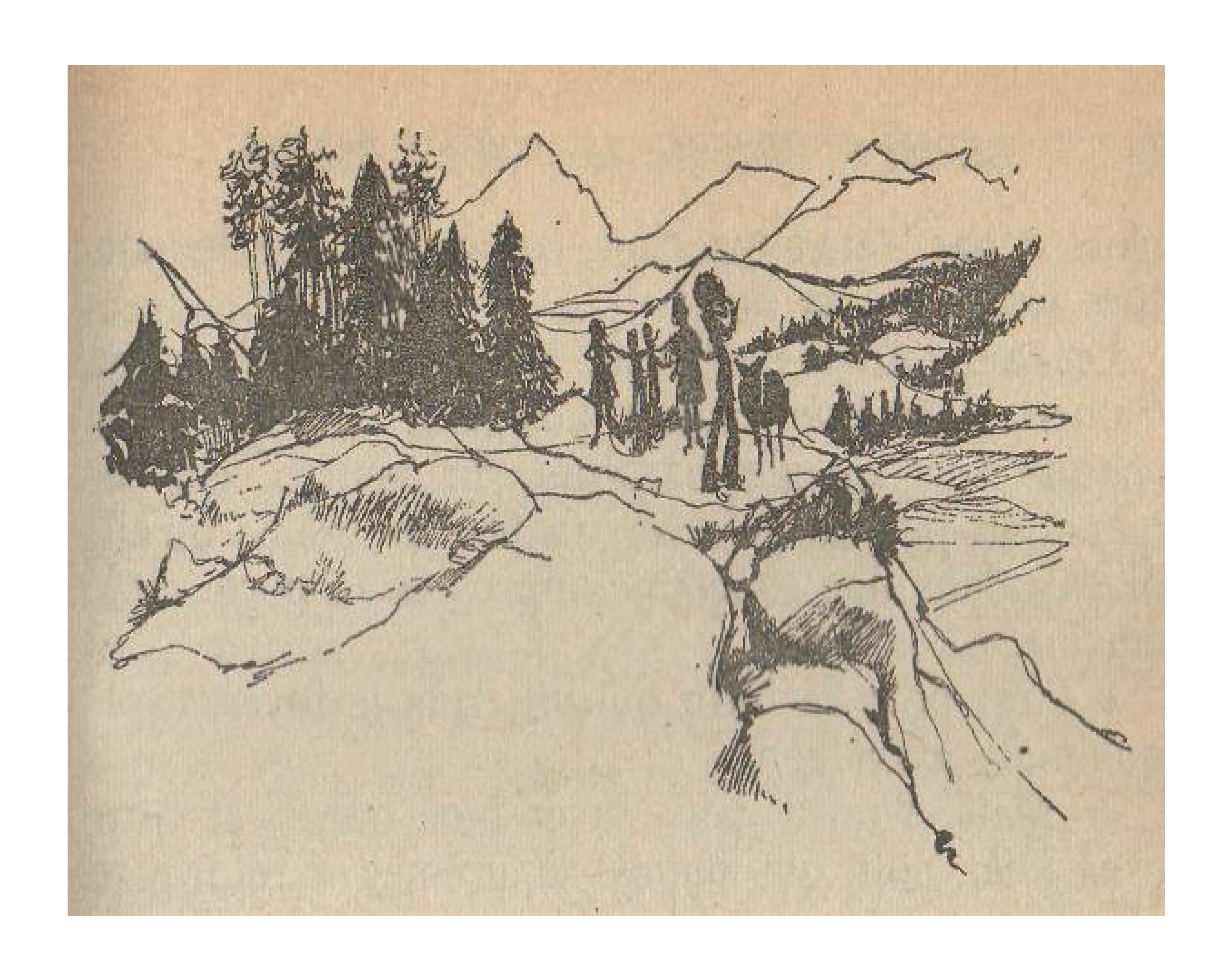
« J'aime beaucoup Boswalt, déclara Nicole avec chaleur. Quel dommage qu'il soit aveugle! »

La petite troupe arriva enfin au sentier qui descendait vers les marches du château. Tandis que Ranni prenait soin des mulets, Pilesco emmenait les enfants, qui bientôt se trouvèrent attablés devant un goûter plus que substantiel. Une fois tartines beurrées, fromage blanc et gâteaux secs disparus, des bâillements mal étouffés se firent entendre; à tel point que Pilesco leur conseilla fermement d'aller se coucher. , « A cette heure-ci? fit Paul indigné. Et le dîner?

-— Considérez le goûter comme votre dîner, répondit le Varanien en riant. Vous dormez tous debout; l'air est si vif en montagne qu'il donne sommeil, même aux adultes. Allez au lit maintenant; demain matin, vous vous réveillerez frais et dispos! »

Les amis se rendirent d'assez mauvaise grâce à ses raisons.

« Comme je suis content d'avoir revu la forêt Bleue! » s'écria Jean en se glissant dans ses draps.



CHAPITRE IX

Les brigands

QUELQUES jours se passèrent en joyeuses randonnées dans la montagne. L'écho renvoyait les cris de surprise des enfants quand ils découvraient des framboises sauvages ou qu'ils surprenaient quelque belette, filant rapide comme l'éclair. Ils se poursuivaient en courses folles à travers les bois de sapins, grimpaient aux arbres (Paul n'était pas le dernier à ce sport), se reposaient sur la mousse fraîche. Yamen et Touko leur racontaient les légendes captivantes de leur pays. Jean leur demanda s'ils connaissaient le temple et ses statues.

« C'est très, très vieux, déclara Touko. Les gens

n'osent pas s'en approcher, car on dit que les statues s'animent la nuit. »

Les amis se regardèrent, sceptiques. Cependant, Yamen elle-même croyait aux fées et aux lutins; chaque fois qu'elle barattait du beurre, elle né manquait pas de prélever un peu de crème qu'elle plaçait dans une soucoupe auprès de la porte de la cuisine.

« C'est pour le lutin qui vit dans le foyer, expliquait-elle gravement.

— Mais, Yamen, vous savez bien que c'est votre gros chat noir qui mange la crème! » rétorquait Nicole.

Yamen se contentait de hocher sa tête aux cheveux gris et restait convaincue de l'existence de son lutin.

Une fois par semaine, la paysanne se rendait avec son âne au village situé au pied de la montagne pour y effectuer les achats de provisions nécessaires au château. Son mari l'accompagnait souvent dans ces expéditions, monté lui aussi sur un âne; il tenait par la bride un troisième animal qui devait porter, au retour, les paniers remplis de ravitaillement.

Un matin, ils partirent tous deux dans cet équipage après avoir promis d'être de retour pour le goûter; les enfants, venus leur souhaiter un bon voyage, les virent disparaître, au loin, au détour du chemin.

Mais, à cinq heures de l'après-midi, ni Yamen, ni Touko n'étaient revenus. Du seuil du château, Ranni et Pilesco, étonnés, inspectaient le sentier visible sur une distance assez grande; personne n'était en vue. Une heure, deux heures s'écoulèrent. Dans la

chambre de Paul, nos amis, quelque peu inquiets, n'avaient pas le cœur à s'amuser et jetaient de fréquents coups d'œil en direction de la vallée.

« Regardez! » s'écria soudain Ranni.

Tous se précipitèrent à la fenêtre. Sur le chemin, on distinguait une personne chevauchant un âne, suivie de quelqu'un qui semblait marcher avec difficulté. Ranni courut chercher son mulet et se lança à bride abattue à la rencontre des gardiens.

Paul, Jean, Guy, Nicole et Linette s'étaient beaucoup attachés à Yamen et à son mari. Ils n'osaient imaginer ce qui avait bien pu leur arriver. Ils descendirent l'escalier en trombe.

« Que s'est-il passé, Yamen? Où sont les autres ânes? Touko, qu'avez-vous au bras? »

Les questions fusaient toutes ensemble.

« Aïe, aïe! émit Yamen d'une voix plaintive. Les bandits nous ont attaqués! Ils nous ont volé nos ânes et tout ce que nous avions acheté! Quand Touko a voulu nous défendre, ils se sont jetés sur lui; ils lui ont cassé un bras! Ah! Quel malheur! Nous ne retrouverons plus nos deux ânes... et toutes nos provisions ont disparu.

— Ils avaient emmené les trois animaux, précisa Touko. Mais celui-ci a réussi à s'échapper... la brave bête! Comme nous nous hâtions de rentrer à pied, nous l'avons tout à coup entendu qui trottait derrière nous!

— Quelle allure ont les voleurs? demanda Jean avec curiosité.

— Ils sont plutôt bizarres, assura Yamen. Ils portent des pantalons en peau de loup et certains ont accroché à leur ceinture des queues de loup

teintes en rouge! Ils sont petits, très minces, nerveux... et féroces! »

Elle frissonna à cette évocation.

« On nous a parlé d'eux au village, ajouta son mari en s'adressant à Pilesco et à Ranni. De nombreux voyageurs ont été détroussés; ces brigands volent les marchandises; l'argent ne les intéresse pas... Ils descendent de la montagne pour leurs mauvais coups, puis repartent, nul ne sait où!

— Les gens du village n'ont-ils pas cherché leur repaire? questionna Ranni. Ont-ils fouillé toutes les cachettes possibles de la montagne?

— Toutes, répondit Yamen. Pas une caverne, pas un endroit n'a été oublié; mais on n'a trouvé trace de ces brigands nulle part!

— Pauvre Yamen! » murmura Nicole en s'asseyant auprès d'elle.

La paysanne, effondrée sur une chaise, se tamponnait les yeux. Pilesco donna les soins nécessaires à Touko qui, heureusement, n'avait pas le bras cassé mais foulé.



Quand la reine apprit l'accident, elle fut bouleversée :

« Comment un tel état de choses peut-il exister en Varanie? s'écria-t-elle avec indignation. Je vais écrire au roi; il nous enverra des soldats immédiatement pour battre la montagne à la recherche de ces voleurs!

— Les gens du pays l'ont déjà fait, répondit Ranni. Je ne crois pas que les soldats puissent réussir là où les montagnards n'ont rien trouvé!... Le lieu où se cachent les brigands reste un mystère.

— Peut-être viennent-ils de la forêt Bleue? » avança Jean.

Ses amis le considérèrent d'un air narquois.

« Réfléchis, voyons! Comment peut-on venir d'une forêt où il n'est pas possible d'entrer? demanda Guy.

— En tout cas, les enfants, ne bougez pas du château sans que Ranni ou Pilesco vous accompagne! prononça la mère de Paul d'une voix ferme.

— Ils nous l'ont déjà promis, assura Ranni. Que Votre Majesté ne s'inquiète pas : nous veillerons sur eux. Nous avons pris -nos revolvers pour plus de sécurité.

— Il aurait mieux valu ne pas venir ici, reprit la reine, soucieuse. Peut-être devrions-nous plier bagages... Mais, d'un autre côté, je sais qu'il fait de plus en plus chaud au palais! »

Les enfants, quant à eux, n'éprouvaient pas la moindre envie de quitter le château de Skalmino!

« Nous ne risquons rien ici, maman, plaida le petit prince. Jamais les bandits n'oseront s'approcher du château!

— Tu te trompes, repartit sa mère. Maintenant

qu'ils savent que nous y sommes installés, ils seront sur le qui-vive pour surprendre nos allées et venues! Ils surveilleront le chemin qui mène à la route, ainsi que celui qui descend au prochain village... Il nous faut un personnel beaucoup plus nombreux; nous ne circulerons plus désormais qu'en petits groupes pour pouvoir nous défendre. »

Les garçons et les filles formaient mille hypothèses sur les voleurs. En vérité, le sujet était passionnant! De temps à autre, Guy vérifiait que son couteau de scout se trouvait bien à sa place, fixé à sa ceinture. Jean, pour sa part, envisageait deux ou trois plans d'action qui lui permettraient d'abord de situer le repaire et, ensuite, de faire prisonniers ses occupants. Lorsque Paul assura gravement à Linette et à Nicole qu'elles ne craindraient rien en sa compagnie, elles se déclarèrent rassurées, sans éprouver néanmoins ce sentiment! Elles posèrent même quelques questions d'ordre pratique :

« Que feriez-vous contre une troupe de brigands? demanda Nicole.

— Ce ne serait pas notre première aventure! répliqua fièrement Guy.

— Non, c'est vrai! admit Linette. Mais je ne tiens pas tellement à être poursuivie et enlevée par les voleurs, même si vous arrivez finalement à me délivrer!

— Ce sont peut-être les hommes de pierre du temple qui ressuscitent pour voler les gens, lança Paul avec un sourire malicieux.

— J'aimerais bien revoir ces statues, dit Jean. Ranni, pourrions-nous y aller demain? Ce n'est qu'à une heure de marche.

— Je ne veux pas que nous nous éloignions trop

du château, répondit le Varanien. Enfin, si vous y tenez vraiment, nous irons jusqu'à ce temple... Je me demande pourquoi vous désirez voir encore de vieilles statues brisées, alors que vous avez déjà eu le loisir de les examiner! »

Le lendemain après-midi, ils se mirent en route. Comme le but de leur excursion n'était pas très éloigné, Ranni avait décidé que l'on irait à pied. Sur son conseil, les enfants grimpaient la pente rocailleuse du pas allongé et régulier des montagnards; le soleil était exceptionnellement chaud. Ils soupirèrent de soulagement quand ils aperçurent devant eux la voûte d'entrée délabrée, taillée dans le roc.

Quand ils pénétrèrent dans le temple, les jeunes explorateurs allumèrent les lampes de poche qu'ils avaient pris soin d'emporter.

« Cet endroit *est* vraiment étonnant, fit remarquer Jean. En fait, c'est une caverne naturelle transformée en temple! »

Ils se penchèrent à nouveau sur les statues qui, selon Boswalt, représentaient des hommes tellement méchants qu'ils avaient été changés en pierre! Les amis s'égayèrent à cette idée.

La statue immense, assise au fond de la caverne sur son socle de roc, fixait ses yeux vides devant elle. C'était la seule qui fût encore en bon état. Les autres avaient perdu soit le nez, soit une jambe ou un bras, soit même la tête. Tout en observant le décor insolite qui l'entourait, Jean promenait de tous côtés la lueur de sa torche. Soudain, un cri de stupéfaction lui échappa :

« Regardez! »

Ses compagnons accoururent. Dans la tache de ' lumière projetée, une empreinte de pied nu se détachait nettement

sur le sol. En balançant sa torche, Guy fit apparaître de surcroît d'autres traces de pieds nus assez petits; les orteils se dessinaient avec netteté.

« Quelqu'un vient souvent dans cette caverne, constata Jean.

— Plusieurs personnes ont marché ici! » précisa Guy.

A genoux, il comparait attentivement les traces marquées sur la terre.

« Les empreintes sont différentes, reprit-il. Elles n'ont pas été faites par le même pied. Regardez ces traces-là : tous les orteils sont droits; mais ici, le pouce est tordu. Et là, le pied est un peu plus grand que les autres!

— Ce ne pourrait pas être Boswalt qui aurait laissé ces traces? demanda Nicole qui se rappelait que le chevrier ne portait pas de chaussures.

— Non. J'ai remarqué qu'il avait de grands pieds, répondit Guy. Ils ne correspondent pas à ces empreintes!

— Mais alors!... s'exclama soudain Linette. Ce sont peut-être les voleurs qui viennent dans le temple!

— C'est possible, dit Jean. Pourtant, ce ne doit pas être leur cachette; s'ils habitaient dans cette caverne, les gens du pays les auraient facilement trouvés. Boswalt l'aurait su... »

Ranni appela nos amis de l'extérieur :

« Venez vite! Il faut nous dépêcher maintenant; le brouillard ne va pas tarder à tomber! »

Les enfants clignèrent un peu des yeux en se retrouvant au soleil. Tout excités, ils se hâtèrent de

raconter à Ranni et à Pilesco, avec force exclamations, la découverte qu'ils venaient de faire. Mais les deux hommes restèrent sceptiques :

« Les traces que vous avez vues sont sans doute celles des bergers; on leur a demandé de fouiller tous les coins et recoins de la montagne à la recherche des brigands », expliqua Pilesco.

Garçons et filles s'étaient vite fait à l'idée qu'ils avaient relevé la preuve du passage des voleurs! Leur enthousiasme fut quelque peu tiédi par la remarque de Pilesco. Tout à coup, Guy désigna du doigt un point de la montagne :

« Regardez! Les nuages, plus bas. On dirait qu'ils vont nous rejoindre!

— En effet, dit Pilesco. Il ne faut plus flâner! Il est dangereux en montagne d'être pris dans le brouillard. »

Jean, qui s'était attardé derrière la petite troupe, n'entendit pas ces paroles. Il venait d'apercevoir, un peu à l'écart du sentier, quelques mûres toutes noires, bien tentantes! Il s'élança vers le buisson de ronces qui portait ces fruits en se promettant d'en rapporter une grande poignée à ses compagnons. Quelques minutes plus tard, il releva la tête et se rendit compte avec effarement qu'un brouillard épais l'entourait; il ne voyait plus à deux mètres!

« Sapristi! Je ne vois plus personne! s'écria Jean en revenant sur ses pas. Heureusement que je connais le chemin... Je ne suis pas perdu! »

Les mains en cornet devant la bouche, il appela; il n'entendit aucune réponse. D'habitude, un cri dans la montagne se répétait d'écho en écho et on pouvait l'entendre de très loin; mais le brouillard était aujourd'hui si dense qu'il étouffait les sons.

« Je vais bien finir par les rattraper », pensa Jean sans perdre courage.

Après avoir parcouru une dizaine de mètres, il n'eut plus la moindre notion de la direction à prendre. Le brouillard devenait de plus en plus dense! Le jeune garçon eut froid; il releva son col de fourrure en se demandant ce qu'il convenait de faire.

Il lui sembla reconnaître les vagues contours qui se dressaient devant, lui :

« Mais oui... C'est bien cela! s'exclama-t-il, tout étonné. Je suis revenu sur mes pas et nie voilà de nouveau à la caverne! Je vais y rester tant que le brouillard ne sera pas levé; c'est ce que j'ai de mieux à faire... J'espère que ce ne sera pas trop long! »

Tandis qu'il monologuait de la sorte, il rentra dans le vieux temple où il retrouva les statues déjà familières.

Assis dans un renfoncement, le dos appuyé au roc, il se disposa à attendre. Il espérait que Ranni et Pilesco ne seraient pas trop fâchés contre lui! Il ferma les yeux...

Brusquement réveillé par un bruit de voix, il redressa gaiement la tête, croyant que ses amis étaient revenus le chercher. Mais, bien vite, il se tapit contre le mur, les yeux écarquillés : la surprise était de taille! La caverne résonnait de voix gutturales. On parlait le varanien, mais un curieux accent transformait cette langue en un patois incompréhensible à Jean. Comme il faisait très sombre, le jeune garçon ne pouvait voir les hommes qui s'exprimaient de cette façon. Il n'osa pas allumer sa lampe... et bien lui en prit!

Un homme s'était avancé vers l'entrée du temple et se détachait dans la lumière. Petit et mince, il était vêtu d'une chemise délavée et d'un pantalon de peau. Une queue de loup rouge se balançait à sa taille! Jean, effrayé, se recroquevilla dans son coin.

Au-dehors, le brouillard s'était peu à peu dissipé. Les brigands — car c'étaient eux — se pressèrent bientôt sous la voûte d'entrée, puis ils sortirent.

Comme ils étaient nombreux! D'où avaient-ils bien pu venir? Lorsque Jean s'était assoupi, ils n'étaient certainement pas dans la caverne et, à leur arrivée, il n'aurait pas manqué de se réveiller aussitôt; il les aurait vus passer par la porte! Comment avaient-ils pu entrer? Un passage secret devait exister menant au temple... Mais où?





CHAPITRE X

Une statue extraordinaire

LA CAVERNE était vide maintenant. Jean se, leva prudemment et se glissa vers la lumière du jour. Aucun signe ne révélait le passage des brigands.

« Ils ont dû partir pour tenter encore quelque mauvais coup! pensa le garçon. Pendant que je suis là, je vais examiner soigneusement les lieux; peut-être existe-t-il une entrée secrète qui conduirait à une autre caverne, plus grande, dont les voleurs auraient fait leur repaire! C'est passionnant! »

Mais il n'eut pas le loisir de mettre son projet à exécution. Avant même d'avoir allumé sa lampe de poche, il entendit des appels provenant de l'extérieur.

« Jean! Jean! Où êtes-vous? »

C'était la voix de Ranni. Jean se précipita au dehors. Il aperçut le Varanien qui montait le sentier. Le jeune garçon cria à pleine voix :

« Ranni! Je suis ici! Tout va bien! Je m'étais perdu dans le brouillard!

— Venez vite! Le brouillard va encore tomber!

— Ranni, attendez! J'ai fait une découverte!

— Venez immédiatement! répondit sévèrement Ranni. Regardez, le brouillard ne tardera pas! Hâtez-vous, Jean! »

A ces injonctions, Jean n'eut plus qu'à obéir. Dès qu'il eut rejoint le garde, il commença de lui raconter les faits étonnant dont il avait été témoin. Ranni, qui guettait le retour imminent du brouillard avec inquiétude, ne prêta aucune attention à son récit. Il entraîna Jean rapidement vers le château. Tous deux marchaient si vite, courant presque, que le jeune garçon, essoufflé, ne pouvait plus parler! D'ailleurs, il se rendait bien compte que Ranni était fâché contre lui.

A peine furent-ils arrivés qu'un épais brouillard blanc enveloppa le paysage. Le petit prince, Guy et ses sœurs étaient déjà au château, sains et saufs.

« Pouvez-vous me dire, interrogea Ranni d'une voix tremblante de colère contenue, pourquoi vous ne nous avez pas suivis? J'aurais pu courir à votre recherche dans la montagne pendant des heures! Je ne suis pas du tout content de vous, Jean!

— Excusez-moi, murmura Jean. Je voulais cueillir des mûres..., Ranni, j'ai vu... »

Ranni l'interrompit.

« Je ne désire pas vous parler. Je vous répète que je suis mécontent! »

II se dirigea vers la porte, laissant Jean à ses remords. Le garçon alla retrouver ses amis.

« Jean! Que t'est-il arrivé? s'écria Nicole. Nous t'avons cru perdu!

— J'ai vu quelque chose... quelque chose d'étonnant!

— Quoi? demandèrent Paul, Guy et Linette en chœur.

— Quand j'ai été pris dans le brouillard, j'ai un peu marché au hasard, raconta Jean, les yeux brillants. Et, tout à coup, je me suis trouvé à côté du vieux temple. J'y suis entré pour attendre que le temps s'éclaircisse. Je me suis endormi un instant. C'est en entendant des hommes qui parlaient que je me suis réveillé! J'avais l'impression qu'ils arrivaient, de plus en plus nombreux. Quand l'un d'eux s'est dirigé vers la voûte pour regarder au-dehors, j'ai vu que c'était... un brigand!

— Jean, ce n'est pas vrai! s'exclama Linette.

— Si, c'est vrai! assura Jean. Puis, le brouillard a disparu et les voleurs sont tous partis. Ils portaient des queues de loup teintes en rouge!

— Ils seraient donc venus dans la caverne pour s'abriter? demanda Guy.

— Non, c'est beaucoup plus extraordinaire! Je suis à peu près sûr qu'ils sont entrés dans le temple par un passage secret qui se trouve peut-être au fond de la caverne. Il est possible qu'ils habitent dans une grotte plus grande, située derrière celle que nous connaissons...

— Ainsi, les empreintes que nous avons vues leur appartiennent! constata Paul. Jean! Ton histoire est

passionnante! Qu'a dit Ranni quand tu lui as raconté ce que tu as vu?

— Il n'a même pas voulu m'écouter, répliqua Jean. Il était furieux contre moi.

— Il oubliera vite sa mauvaise humeur, prédit l'enfant avec optimisme. Ses colères ne durent pas longtemps. Je le sais. »

Paul ne s'était pas trompé. Quand le Varanien pénétra dans la pièce un bon sourire s'épanouissait sur ses lèvres.

« Ranni! Nous savons où se cachent les voleurs!

— Ranni! Ecoutez-nous, s'il vous plaît. Jean a vu les voleurs. »

Cette fois, Ranni écouta attentivement. Ce qu'il entendit lui parut si intéressant qu'il appela Pilesco. Les deux hommes firent répéter à Jean son récit et n'en perdirent pas un mot.

« II semble que nous puissions couper rapidement la retraite à ces bandits, s'écria Pilesco, tout joyeux. Vous avez certainement raison, Jean. Il doit exister une grande caverne qui communique avec le temple par un passage secret!

— Pilesco, nous irons inspecter les lieux ce soir, décida Ranni. Nous emporterons des lampes électriques puissantes et nous examinerons chaque centimètre carré de la caverne!

— Me permettez-vous de venir également? supplia Jean.

— Et moi aussi! » s'exclamèrent ensemble Guy et Paul.

Pilesco hocha la tête.

« Non, c'est trop dangereux! Vous devez rester au château. »

Les deux hommes se retirèrent en discutant. Jean,

très déçu, les suivit d'un regard plein de reproches; il fit effort pour retenir ses larmes.

« Comme c'est injuste! Alors que j'ai trouvé la piste, je n'ai pas le droit de participer aux recherches! »

Paul, Guy, Nicole et Linette l'entourèrent pour tenter de le consoler.

« Tant pis! J'irai quand même, confia-t-il à ses amis à voix basse. Je ne veux pas manquer cette expédition!

— Mais tu as promis de ne pas sortir seul! » lui fit remarquer Guy.

Les enfants prenaient leurs promesses très au sérieux; ils n'y manquaient jamais.

« Je ne serai pas seul! affirma Jean. Je serai avec Ranni et Pilesco... sans qu'ils le sachent! »

II souriait, content d'avoir trouvé le moyen d'être de l'aventure. Car, sans aucun doute, une aventure se préparait! Ses amis éclatèrent de rire; *c'était* exact : Jean serait en compagnie des deux gardes!

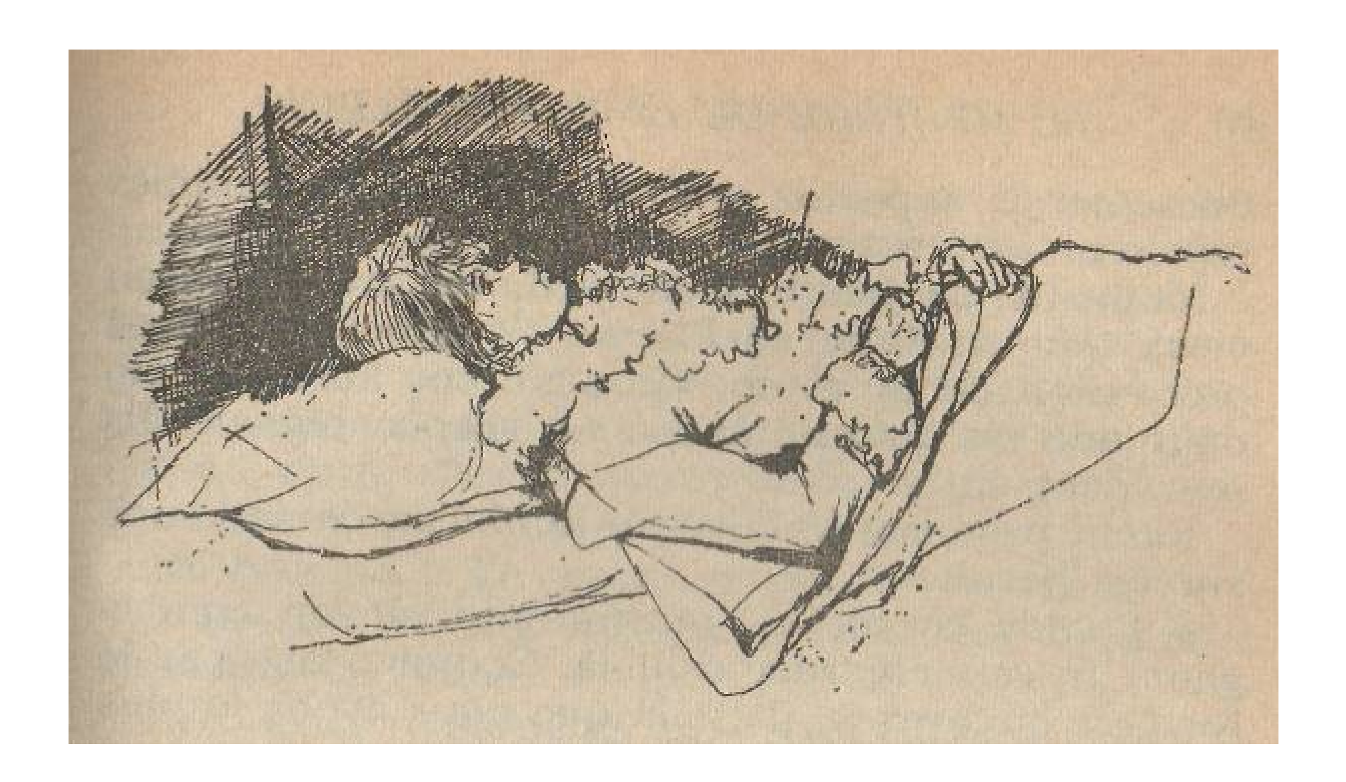
Le soir, allongé tout habillé sur son lit, Jean écoutait attentivement tous les bruits pour déceler le départ des deux hommes. Dans le ciel, la pleine lune éclairait la montagne qu'avait désertée toute trace de brouillard. Le jeune garçon entendit soudain des voix étouffées dans le couloir. Puis la grande porte d'entrée grinça faiblement. Il sauta sur ses pieds. Guy et Paul chuchotèrent :

« Bonne chance!

— Ne te fais pas voir, ou garé à la correction!

— Fais attention, Jean! »

A son tour, Jean ouvrit et referma doucement la porte. D'un pas léger et silencieux, il se glissa dehors



en prenant soin de marcher autant que possible à l'ombre. Il faisait clair comme en plein jour!

Ranni et Pilesco gravissaient le sentier qui montait derrière le château. Ils s'efforçaient de ne faire aucun bruit qui pût alerter les brigands. Non loin de là, quelques paysans de retour du marché avaient été attaqués dans l'après-midi. Mieux valait se montrer prudent!

« Si nous arrivons à trouver leur repaire, dit Ranni à voix basse, nous demanderons l'aide des soldats pour encercler toute la bande. Quand les brigands sortiront, il ne restera plus qu'à les attraper un par un! »

Pilesco approuva. Un son frappa ses oreilles; il s'arrêta.

« Qu'y a-t-il? chuchota Ranni.

— Rien, répondit son compagnon après un instant. J'avais cru entendre du bruit. »

En effet! Jean venait de faire rouler un caillou! Il suivait les gardes d'aussi près qu'il l'osait. Le cœur battant, il s'arrêta en même temps que

Pilesco; il repartit quand les deux hommes reprirent leur marche.

Moins d'une heure plus tard, ils arrivaient au vieux temple. Ranni et Pilesco s'approchèrent avec précaution de la voûte; ils tendirent l'oreille pendant une ou deux minutes. Le silence régnait. Ils pouvaient entrer.

Ranni promena le faisceau lumineux de sa lampe sur les parois.

« Prends ce côté-ci, murmura-t-il à son compagnon. Je vais regarder celui-là. Commençons par le fond de la caverne. C'est là que nous avons le plus de chances de trouver le passage. »

Jean profita de l'attitude des hommes, qui lui tournaient le dos, pour se faufiler à l'intérieur. Il pensait pouvoir se cacher assez facilement derrière les statues. Accroupi derrière l'une d'elles, près de l'entrée, il observait les gardes qui essayaient de percer le mystère de l'issue secrète. Ils examinaient attentivement la moindre fissure, passaient leurs doigts sur la pierre pour tenter de déclencher quelque ressort qui ferait basculer une porte,

« Je ne trouve rien », dit Pilesco tout bas.

Jean souhaitait de tout cœur les voir réussir! Comme il aurait voulu les aider! Mais se montrer, c'était encourir une colère terrible.

Il fixa les yeux sur l'immense statue, vaguement éclairée, assise en sa pose hiératique, à peine dégagée du roc. Tandis qu'il la regardait, un événement bizarre se produisit! Il crut rêver...

La tête de la statue s'élargissait! Elle se fendait littéralement en deux! Le jeune garçon fut terrifié. Que se passait-il? L'homme de pierre était-il en train de ressusciter? Alors, la légende disait vrai?

II vit ensuite le corps de la statue se diviser, sans bruit. Les deux moitiés se séparèrent! Cette opération s'était déroulée dans un tel silence que ni Ranni, ni Pilesco n'avaient rien remarqué. Jean, stupéfait, avait perdu l'usage de la parole. Les deux parties de la statue avaient glissé chacune d'un côté, laissant entre elles un espace vide... où apparut soudain, à ras du sol, une tête hirsute.

Un brigand...! Le garçon poussa un cri d'alarme :

« Ranni! Pilesco! Attention! Voilà les brigands! Regardez la statue! »

Les deux Varaniens se retournèrent, surpris autant de la présence de Jean que de ses paroles. Leur étonnement se changea en stupéfaction quand ils aperçurent la tête et les épaules d'un homme émergeant de la terre. Le voleur acheva de se hisser dans la grotte avec un hurlement à l'adresse de ses camarades.

« Venez vite! Nous sommes découverts! »

En trente secondes, la caverne fut remplie de brigands. Quelques-uns brandissaient des torches. Pilesco et Ranni se battirent avec bravoure et acharnement mais, hélas! le nombre l'emporta. Les mains liées derrière le dos, ils étaient prisonniers.

Caché derrière une statue, Jean avait assisté à la scène en réfrénant l'impulsion qui le poussait à combattre auprès des gardes. Il savait bien que c'aurait été inutile!

Pilesco, pensant que le garçon devait se dissimuler tout près, lui ordonna dans notre langue :

« Ne vous montrez surtout pas, Jean! Allez prévenir nos amis! »

Naturellement, Jean se garda bien de répondre.

Les hommes aux queues de loup poussèrent les captifs dans l'ouverture. L'un après l'autre, ils s'y engagèrent à leur suite. Quand le dernier voleur eut disparu, la statue s'ébranla aussi silencieusement que tout à l'heure. Les deux moitiés se rejoignirent.

« Ce n'est pas étonnant qu'il y ait une telle fêlure dans la statue, pensa le jeune garçon, resté seul. Je me demande si je peux partir, maintenant. »

II attendit quelques instants, l'oreille aux aguets, puis il se décida à sortir de la caverne. Il s'élança sur le chemin rocailleux, n'ayant qu'une hâte, celle de retrouver ses amis. Plusieurs fois, il tourna la tête en arrière dans la crainte de voir des voleurs à sa poursuite! Enfin, sa course s'acheva sans autre incident.

Au château, les enfants ne dormaient pas. Tous se réunirent dans la chambre de Jean qui raconta, haletant, la capture de Ranni et de Pilesco. Paul, atterré, imaginait ce que devaient souffrir les prisonniers. Il fallait faire quelque chose...

« Je vais les sauver! » décida-t-il.

Il courut s'habiller dans sa chambre. Ses amis le suivirent.

« Sois raisonnable, Paul! s'écria Guy. Tu ne peux pas t'attaquer seul aux brigands!

— Si, je peux! répliqua fièrement Paul, les yeux étincelants. Je suis prince de Varanie; je ne laisserai pas mes amis dans le danger! »

Quand Paul avait pris une décision, il était inutile de chercher à l'en faire démordre! Jean se tourna vers les filles.

« Nous accompagnons Paul pour l'empêcher de faire des sottises. Allez avertir Touko et Yamen.

Racontez-leur ce qui s'est passé. Ne réveillez pas la reine; ce n'est pas la peine de l'effrayer. »

Paul dévalait déjà l'escalier de pierre qui se découpait sous la lune. Pilesco et Ranni étaient en danger! Il se devait de les secourir! Guy et Jean se précipitèrent derrière lui. Une aventure palpitante commençait...





CHAPITRE XI

L'aventure commence!

LE PETIT PRINCE gravissait le sentier abrupt, de toute la vitesse de ses jambes. Il ne savait pas encore de façon précise ce qu'il allait faire. Son esprit n'était animé ^ que d'une idée : retrouver Pilesco et Ranni et les délivrer des mains des bandits. Guy et Jean le rattrapèrent bientôt.

« Tu ne prends pas la bonne direction! s'écria Jean en arrivant au côté de Paul. Quel étourdi tu fais! Si nous ne t'avions pas suivi, tu te serais perdu en montagne! Regarde, c'est par là qu'il faut aller! »

Paul fut tout content d'avoir ses amis auprès de

lui. Il boutonna sa pelisse, car le froid devenait mordant. Jean et Guy l'imitèrent. D'un pas régulier, ils escaladaient la pente éclairée par la lune.

Guy songeait que, si des nuages venaient cacher cette source de lumière, il leur serait impossible de poursuivre leur route dans l'obscurité. Il se souvint de Boswalt, le chevrier aveugle; lui ne craignait pas la nuit sur le Skalmino! Qu'il fît clair ou non lui était indifférent.

Les trois enfants grimpèrent sans mot dire. Paul ne paraissait pas du tout fatigué. Quant à Jean, il sentait ses mollets devenir raides! C'est qu'il parcourait ce trajet pour la troisième fois en l'espace de quelques heures!

Arrivés à proximité du vieux temple, ils marchèrent prudemment à l'ombre, en silence, dans la crainte de voir surgir les voleurs.

Soudain, une silhouette se dressa derrière un rocher! Vif comme l'éclair, Jean poussa ses compagnons derrière un gros sapin et s'aplatit à côté d'eux, le cœur battant à coups redoublés. Avait-il vu l'un des brigands, posté en sentinelle? Leur présence était-elle décelée? Un petit nuage glissa devant la lune, plongeant la montagne dans l'obscurité. L'oreille aux aguets, l'œil tentant de percer le noir, Jean se demandait avec anxiété si l'inconnu les avait aperçus.

Des notes plaintives s'élevèrent alors, semblables à celles que tirait de son pipeau Boswalt l'aveugle! C'était donc le chevrier qui faisait l'une de ses promenades nocturnes. Quel soulagement!

« Boswalt! appela doucement Jean. Où êtes-vous? »

La lune, en émergeant du nuage, permit aux

enfants de voir le chevrier assis sur un rocher tout proche, le visage tourné vers eux.

« Je suis là! répondit-il. Dès que j'ai entendu vos pas, je vous ai reconnus. Que venez-vous faire ici en pleine nuit? »

Les trois garçons allèrent s'asseoir près de lui. Ils lui racontèrent les événements surprenants qui venaient de se produire.

« Voilà pourquoi je croyais que les hommes de pierre ressuscitaient la nuit! s'écria le chevrier stupéfait. Ainsi, c'étaient les voleurs que j'entendais... Ils doivent en effet sortir d'une autre grotte qui se trouverait sous le vieux temple. Je vous accompagne pour essayer de la découvrir. »

Sur ces mots, il s'élança vers la caverne. Quand un gros nuage assombrit à nouveau le paysage, les jeunes garçons se félicitèrent d'avoir Boswalt comme guide. Sans lui, ils n'auraient jamais pu trouver leur chemin!

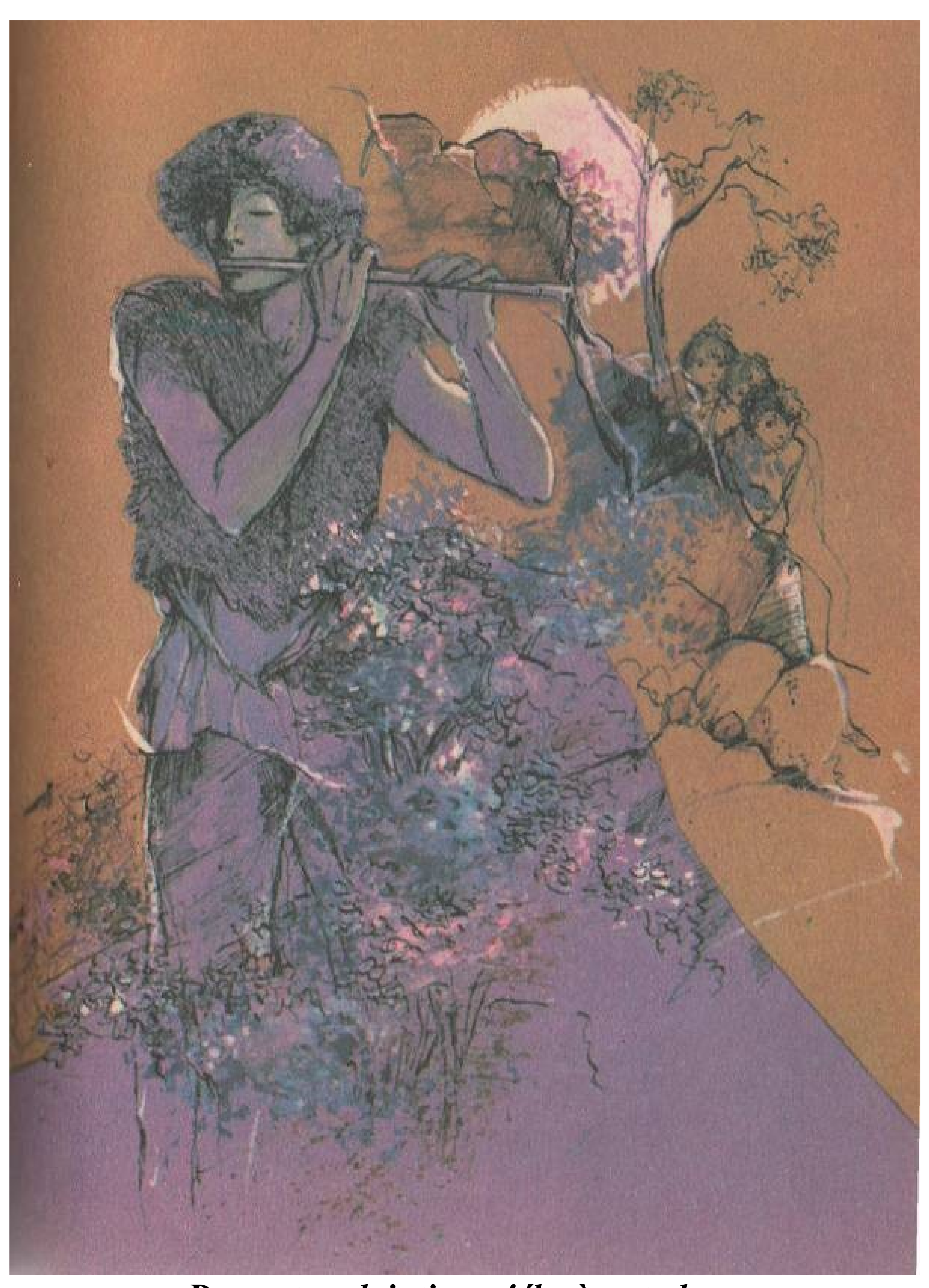
Ils s'arrêtèrent devant la voûte d'entrée; le seul bruit perceptible était celui de leur souffle rapide.

« Nous devrions profiter de l'obscurité pour entrer, chuchota Jean. Paul, demande à Boswalt s'il pense que les brigands se trouvent à l'intérieur. Il a l'oreille si fine qu'il les entendrait certainement! »

Le jeune garçon traduisit la question en varanien. Boswalt fit un signe de dénégation.

« II n'y a personne », assura-t-il, après un moment de silence.

Les garçons se glissèrent sans bruit dans le vieux temple. Guy se risqua à allumer sa lampe; la statue énorme semblait regarder les arrivants d'un air narquois. Sous les yeux de ses amis impatients, Jean



Des notes plaintives s'élevèrent alors.

fit courir ses doigts le long de la fente qu'il avait vue s'ouvrir de façon si fantastique. Comment pourrait-il découvrir le mécanisme qui provoquait le glissement de la pierre? Comment faire?... Il fallait absolument trouver la retraite où Ranni et Pilesco étaient gardés prisonniers!

Cependant, il avait beau pousser, tirer, la fente refusait de s'ouvrir. Tour à tour, Paul et Guy .s'essayèrent à cette recherche, sans autre résultat. Ils se regardèrent, désespérés.

« Laissez-moi faire, chuchota Boswalt. Mes doigts me servent d'antennes. »

C'était vrai! Dans bien des cas, le regard le plus aigu n'aurait pu déceler ce que les mains si sensibles du jeune aveugle lui apprenaient. Paul, Guy et Jean l'observaient, surexcités. Les doigts volaient autour des yeux de la statue, autour de sa tête, de son cou, sur la fêlure, se posant de-ci, de-là, tâtant la pierre, la palpant, la pressant.

Tout à coup, le chevrier s'immobilisa.

« Qu'y a-t-il, Boswalt? demanda Paul d'une voix étranglée.

— La statue sonne creux à cet endroit! Partout ailleurs, la pierre est massive... Mais ici derrière l'oreille droite, il y a un vide!

— J'aimerais m'en rendre compte », dit Jean.

Le chevrier écarta sa main. L'exploration tactile autour de l'oreille ne laissa rien deviner à Jean, non plus qu'à ses deux amis. Pour eux, aucune différence dans l'épaisseur de la pierre n'était perceptible. Comment Boswalt pouvait-il sentir qu'ici la pierre était pleine et que là elle ne l'était pas? Cela tenait du prodige!

Le jeune aveugle replaça ses doigts sur l'endroit



suspect. Il les y appuya fortement. Rien ne se produisit. Quand Jean éclaira l'oreille avec sa lampe, il s'aperçut qu'elle était plus claire que les autres parties de la statue! Il en déduisit qu'un ressort pouvait être logé dans l'oreille même!

En la comparant à l'oreille gauche, il constata que celle-ci formait un bloc, alors que la première était percée d'un orifice. Boswalt y introduisit le doigt; à l'intérieur, il sentit une pièce métallique. Il poussa... et déclencha la mise en mouvement des deux parties de la statue qui se séparèrent en un glissement silencieux! Seule, la base du socle n'avait pas bougé.

En réalité, le mécanisme était fort simple, mais les jeunes explorateurs ne le savaient pas encore.

Les yeux ronds d'effarement, ils avaient suivi le déroulement de l'opération. Boswalt ne put réprimer un mouvement de frayeur en devinant que la statue se déplaçait; il fit un bond en arrière.

« Regardez! Dans le milieu du socle, il y a une ouverture! » indiqua Jean en se penchant.

A la lueur de sa lampe, il remarquait qu'une corde de cuir tressé, fixée par un crampon, descendait dans le trou assez large pour qu'un homme puisse y passer.

« Voilà enfin l'entrée du repaire des voleurs! dit Jean à voix basse, avec satisfaction. C'est tout à fait certain! Je parie que leur caverne se trouve en dessous de celle-ci, à l'intérieur même de la montagne!

— Je descends voir! » décida Paul qui, en quelques heures, semblait avoir vieilli de plusieurs années.

Il était prince de Varanie, un jour il serait roi, il lui fallait prendre la direction de l'expédition! Quand il se prépara à descendre, Jean le retint de justesse.

« Attends! C'est peut-être un piège. Ne fais pas de sottises! Si nous ne réfléchissons pas, nous ne serons d'aucun secours à Ranni et Pilesco!

— Je vais chercher des paysans pour vous venir en aide! proposa Boswalt. J'aimerais bien vous accompagner mais, dans un endroit qui m'est inconnu, je me sens perdu. Je ne suis à l'aise que dans ma montagne.

— Nous allons descendre dans la trappe, annonça Jean qui avait pesé le pour et le contre. Les prisonniers sont peut-être là. En tout cas, nous trouverons bien une piste! Quand les gens du pays seront là, qu'ils vous rejoignent le plus vite possible! Touko et Yamen doivent déjà être en chemin avec quelques-uns des serviteurs. Il faudra maintenant avertir la reine; elle fera venir des soldats! »

Boswalt ne comprit pas le petit discours du garçon. Le varanien de celui-ci était trop approximatif; il avait préféré s'exprimer dans notre langue. Paul traduisit rapidement ses paroles. Le chevrier approuva.

« Ne vous faites pas surprendre par les voleurs, dit-il. A mon avis, vous pourriez attendre l'arrivée des renforts!

— Je dois aller au secours de mes amis! rétorqua Paul en relevant fièrement la tête. Je ne les abandonnerai pas! Il ne faut plus perdre de temps!

— Agissez comme vous l'entendez, soupira le chevrier. Bonne chance! » ajouta-t-il en sortant de la caverne.

Jean se tourna vers ses amis.

« Je descends le premier, décida-t-il d'un ton sans réplique. Guy m'éclairera. Toi, Paul, tu surveilleras les environs et tu nous avertiras en cas de danger. Nous essaierons de nous cacher dans un coin, là où nous nous trouverons, si les voleurs arrivent. »

Puis il se glissa dans la trappe en saisissant la corde. Tandis qu'il descendait, suspendu par les mains et les pieds rebondissant contre la paroi, Guy éclairait son chemin. Le trou était profond; les bras crispés par l'effort, Jean se demandait s'il tiendrait jusqu'au bout quand ses pieds rencontrèrent des encoches taillées dans le roc. La descente en devenait plus facile!

Enfin, il toucha le fond. En levant la tête, il aperçut la petite lueur projetée par la lampe de son ami. Trop faible pour atteindre Jean, elle ne lui donnait aucune indication sur l'endroit où il était arrivé. Il lâcha la corde et étendit les bras en tâtonnant autour de lui. Il n'en fut pas mieux renseigné!

Le silence était total. Jean se décida à allumer sa lampe de poche.

Ainsi qu'il l'avait d'abord imaginé, il était parvenu dans une grotte souterraine.

« Est-ce le repaire des voleurs? » s'interrogeait-il en examinant la caverne.

Mais elle était vide, vide de tout objet qui aurait pu faire soupçonner qu'elle servait d'habitation. A ce moment, Guy apparut en se balançant le long de la corde, puis il sauta. Paul arriva à 'sa suite.

Tous trois inspectèrent du regard le lieu étrange où ils étaient tombés.

« Je ne crois pas que des hommes vivent ici, fit remarquer Guy. Je ne vois pas de couvertures pour dormir, ni d'ustensiles pour faire la cuisine; aucune trace d'existence! Je ne pense pas que ce soit le repaire!

— Alors, qu'est-ce que c'est? demanda vivement Jean. Je les ai pourtant bien vus passer par ce chemin! Et Ranni et Pilesco qui sont descendus par la corde, les mains liées... Où peuvent-ils se trouver, maintenant?

— En tout cas, ils ne s'ont pas ici! s'écria Paul en dirigeant le faisceau de sa lampe dans tous les coins. C'est bizarre... Que sont-ils devenus? »

C'était le mystère le plus complet. Jean tournait dans la grotte en regardant les parois de haut en bas, méthodiquement. Ses pas résonnaient dans le silence. Il poussa une exclamation:

« J'ai trouvé une ouverture! Regardez! On la voit très bien. Nous aurions dû la découvrir tout de suite! »

A mi-hauteur dune paroi, apparaissait un passage étroit. Les amis, s'aidant des aspérités du roc, se

hissèrent jusqu'à l'ouverture. Leur regard y plongea. De toute évidence, elle traversait la montagne. Mais où les conduirait-elle? Qu'importe! Ils avaient trouvé une piste; ils exultaient!

« Allons-y! décida Paul. C'est certainement le chemin pris par les voleurs!

— Je passe le premier! » s'écria Jean.

Il s'engagea aussitôt dans le tunnel noir, plein d'anfractuosités; les ronds de lumière de sa lampe dansaient devant lui, laissant deviner les contours du passage sinueux qui descendait en pente douce.

Paul, Jean et Guy étaient partis pour une bien étrange expédition!





CHAPITRE XII

Le torrent souterrain

PAUL, Jean et Guy cheminaient dans le couloir rocheux quand, soudain, ils entendirent un bruit lointain. Ils s'arrêtèrent, l'oreille tendue.

« Qu'est-ce que c'est? » demanda Guy, un peu effrayé.

Un grondement inégal s'élevait, tantôt étouffé, tantôt plus net. Les garçons écoutèrent pendant quelques minutes.

« Je ne sais pas, dit enfin Paul. Continuons notre route. Nous verrons bien! »

Après avoir marché durant un certain temps, ils

découvrirent l'origine des bruits qui les avaient inquiétés. En débouchant dans une caverne assez spacieuse, ils aperçurent, sur le mur qui leur faisait face, une chute d'eau! Jamais ils n'auraient imaginé rencontrer une cascade à l'intérieur de la montagne! Les enfants frissonnèrent : la grotte était humide et froide.

« Je suppose que la neige, en fondant sur la crête de la montagne, a fini par se creuser un chemin dans le rocher, dit Jean d'un ton pensif... Je suis déjà tout éclaboussé! »

Les flots se précipitaient en grondant de l'orifice ouvert dans le plafond de la caverne. De fines gouttelettes jaillissaient de tous côtés.

« Regardez, l'eau s'écoule dans ce souterrain, fit remarquer Paul. C'est un véritable torrent qui passe à travers la montagne! C'est étrange... Je me demande si les voleurs n'auraient pas choisi d'établir ici leur repaire?

— On ne le dirait pas, répondit Jean en regardant de tous côtés. Ils y auraient laissé leurs affaires »

En effet, le sol était nu, ainsi que les parois qui n'auraient pu receler aucune cachette. Il s'agissait maintenant de partir de la « grotte de la cascade », comme l'avaient nommée les garçons, par une issue autre que celle qui les avait conduits jusqu'ici. Cela paraissait difficile, sinon impossible! Les flots avaient accaparé le seul passage; ils l'avaient eux-mêmes façonné au cours des siècles!

Les jeunes explorateurs inspectèrent la caverne de tous côtés, mais sans succès. Ils se retrouvèrent devant la cascade. Les eaux fuyaient dans le tunnel qu'elles avaient creusé et se perdaient dans l'obscurité.

« Les voleurs ont-ils pu prendre ce chemin? interrogea soudain Paul. Il existe peut-être un passage le long de la rivière. »

Tous examinèrent la paroi à demi dissimulée sous le jaillissement des gouttelettes. Jean poussa un cri de joie.

« Oui, tu as raison! Il y a une corniche. Je crois que nous pourrons l'atteindre. Mais, surtout, faites attention de ne pas tomber dans ces eaux tourbillonnantes! Le courant est tellement fort que nous ne pourrions plus en sortir! »

Le garçon se courba en ramenant son manteau sur sa tête, franchit le rideau de pluie en courant et sauta sur la corniche mouillée qui longeait le torrent. Il glissa sur le sol, faillit tomber et reprit de justesse son équilibre!

« Je l'ai échappé belle! » pensa-t-il en allumant sa lampe électrique.

Le flot impétueux courait en bonds désordonnés sous la voûte basse et sombre, furieux, semblait-il, de sa captivité sous terre; son mugissement avait quelque chose d'effrayant.

Paul et Guy arrivèrent à leur tour sur le support étroit.

«Allons voir où conduit la corniche! cria Jean à l'oreille de ses amis pour couvrir le vacarme. Je pense que les voleurs ont emmené Ranni et Pilesco par ici. Marchez aussi près du mur que possible, et prenez garde de ne pas glisser! »

Tous trois longeaient la paroi humide, posant le pied avec précaution; leur jambes étaient trempées. Tout près, le torrent roulait, faisait exploser des gerbes d'eau, emplissait le souterrain de son grondement.

Ils progressèrent ainsi, lentement, prudemment, pendant au moins une heure.

« Le tunnel s'élargit! s'écria tout à coup Jean en tournant la tête vers ses compagnons. J'arrive sur une plate-forme! »

Effectivement, les enfants aboutirent à une sorte de terrasse. Là où ils se tenaient, tout contre la paroi, ils étaient à l'abri de l'eau. Ils s'assirent pour reprendre leur souffle. Paul sentait maintenant la fatigue! Il regarda sa montre : elle indiquait quatre heures du matin; dehors, le soleil se levait sur la montagne, alors que la nuit régnait toujours ici...

« Comme j'ai sommeil, soupira Paul en s'appuyant sur l'épaule de Guy. Si nous pouvions dormir un peu! »

Jean se leva; il fallait reconnaître les lieux. Peut-être trouverait-il un endroit plus confortable pour s'étendre? Soudain, il poussa une exclamation qui fit accourir ses amis.

« Regardez! s'écria-t-il en désignant un renfoncement au fond de la terrasse. C'est trop petit pour être le repaire des brigands mais ils doivent sûrement faire halte ici. »

A cet endroit, qui avait un peu la forme d'un grand banc de pierre, Paul et Guy virent avec grand plaisir des peaux de bêtes. Les enfants, tout réjouis, s'y enroulèrent, serrés l'un contre l'autre pour avoir chaud. Ils furent vite endormis; l'expédition les avait épuisés.

Ils reposaient depuis quelques heures lorsque Jean s'éveilla en sursaut. Dès qu'il ouvrit les yeux, il se rappela qu'il se trouvait sous la montagne. Il s'étira, s'assit, puis remarqua avec stupéfaction que le souterrain était éclairé... Toute la plate-forme

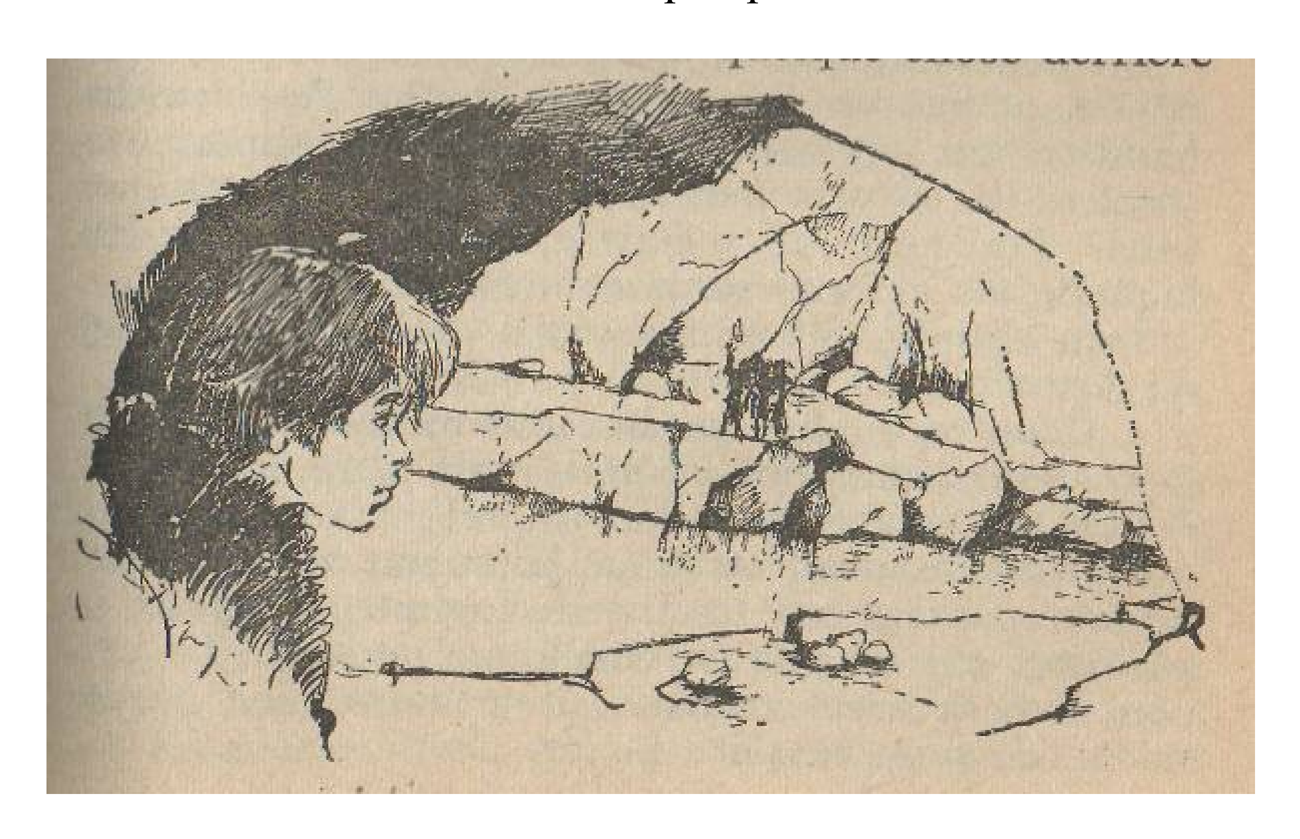
était en pleine lumière, mais le renfoncement demeurait dans l'ombre. Des voix d'hommes se faisaient entendre... Le garçon vit une torche, tendue à bout de bras, qui flamboyait. Qu'était-il arrivé?

Paul et Guy n'avaient pas bougé. Ils étaient encore bien trop harassés pour entendre quoi que ce soit! Jean se débarrassa en silence des peaux qui le couvraient et dressa le cou. Il voulait savoir qui tenait la torche. Quelle ne fut pas sa frayeur! Les brigands étaient là, à quelques mètres de lui!

Jean essaya de voir ce qu'ils faisaient. Ils étaient rassemblés au bord de la rivière, de l'autre côté de la terrasse qui commençait à nouveau de se rétrécir. Tandis qu'il observait, deux autres voleurs arrivèrent de la corniche; celle-ci semblait suivre le cours d'eau sur toute sa longueur.

« On peut donc continuer à marcher dans cette direction», pensa le jeune garçon.

Les deux hommes tiraient quelque chose derrière



eux, quelque chose qui flottait sur l'eau; Jean ne put voir ce que c'était. La flamme de la torche se tordait, vacillait, projetait des ombres immenses sur les parois, mais n'éclairait pas suffisamment loin.

Tout en s'interpellant, plusieurs voleurs se penchaient sur l'eau pour y effectuer quelque opération, puis ils se retournèrent et se mirent en marche, l'un derrière l'autre, dans le souterrain que venaient de parcourir les trois garçons. Ils se rendaient certainement dans le vieux temple. Jean respira! Pas un regard ne s'était tourné vers le renfoncement.

« Ils partent pour une de leurs expéditions! se dit Jean, tout à fait réveillé. Je suis sûr maintenant qu'ils ont emmené Pilesco et Ranni par le chemin de la rivière! Sapristi! Il faut que nous trouvions rapidement la cachette où nos amis sont prisonniers. Puisque les voleurs sont partis, il nous sera facile de les délivrer. »

En consultant sa montre, il s'aperçut qu'il était déjà neuf heures dix; c'était le matin! Peut-être les bandits, en arrivant dans la grotte supérieure, seraient-ils surpris par Touko, Boswalt et les paysans? Pourtant, ce n'était qu'une hypothèse sur laquelle les enfants ne pouvaient pas compter.

Jean réveilla ses compagnons et leur raconta ce qu'il avait vu.

« II ne faut plus perdre une minute, conclut-il. Les voleurs nous ont laissé la voie libre. »

Paul et Guy furent debout à l'instant, pendant que Jean s'assurait qu'ils ne laissaient aucune trace de leur passage sur les lits de fortune. Ses yeux se posèrent sur un paquet enveloppé de tissu. Le garçon l'ouvrit avec curiosité. Il y trouva une grosse-miche de pain rassis!

« Nous pourrons le manger quand nous l'aurons ramolli dans l'eau, s'écria-t-il joyeusement. Je ne sais pas si vous en voulez, mais moi, je m'en contenterai. J'ai faim! »

Après avoir rompu le pain, il s'aperçut que la mie était presque fraîche. Il était inutile de la tremper dans l'eau! Paul ajouta au menu une plaque de délicieux chocolat qu'il avait gardée dans sa poche. Les garçons, affamés, se régalèrent de ce repas improvisé. Pour étancher leur soif, ils n'avaient qu'à se pencher et à recueillir, dans leurs doigts réunis en forme de coupe, l'eau pure de la rivière. En se préparant à boire pour la troisième fois, Jean fut intrigué par une niasse sombre qui se balançait un peu plus loin, sur le torrent. Il se redressa d'un bond.

« Regardez, là-bas! »

A la lueur de sa lampe, il découvrit avec étonnement une sorte de canoë, attaché par une lanière de cuir à une aspérité du roc. C'était un simple tronc d'arbre évidé, dont les bords étaient renforcés par de nombreuses bandes de cuir superposées, solidement maintenues. Les garçons le contemplèrent avec étonnement.

« C'est un canoë! s'exclama Guy. Je n'ai rien vu qui lui ressemble. Qu'il est drôle! A quoi sert-il?

— Mais à descendre la rivière, voyons! répondit Jean, tout joyeux. Nous voyagerons plus vite!

— Comment les voleurs l'ont-ils amené jusqu'à cet endroit? demanda Guy en regardant autour de lui. Ils n'ont pas pu lui faire remonter le courant, il est beaucoup trop fort!

— Ils l'ont certainement traîné sur la corniche, reprit Jean; on dirait qu'elle suit le torrent sur toute sa longueur. Ainsi, quand ils reviennent de leurs

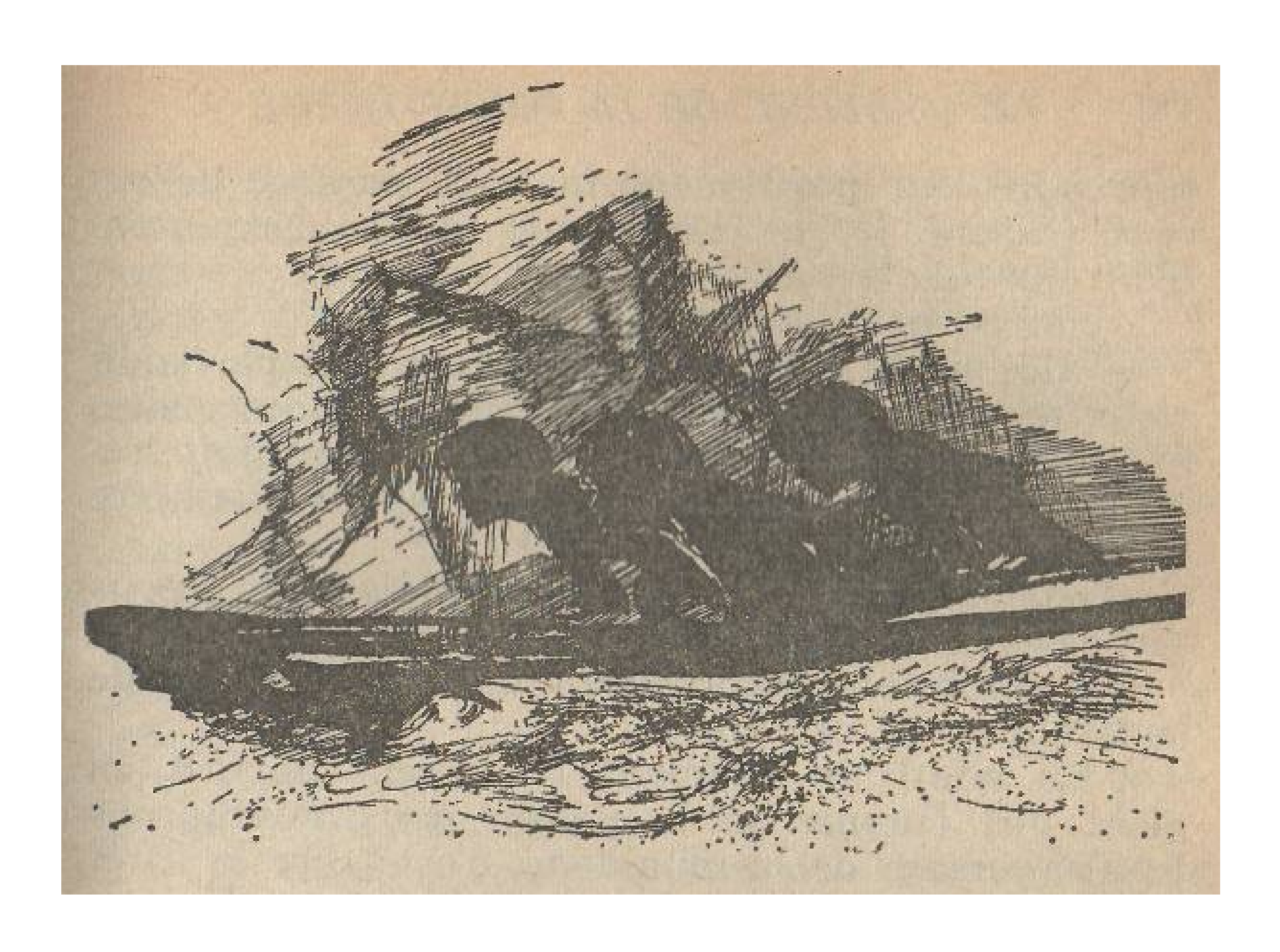
sorties, ils n'ont plus qu'à monter dans le canoë qui les mène rapidement à leur repaire... C'est vraiment passionnant! Cette fois, quand les brigands seront de retour ici — s'ils n'ont pas été pris par les paysans — ils ne trouveront plus leur bateau : nous allons nous en emparer! Il leur faudra alors marcher au bord de l'eau, ce qui les retardera et nous donnera donc une avance très appréciable! Allons, sautons dans le canoë!

— Je ne serais pas surpris qu'il nous conduise tout droit vers Ranni et Pilesco! s'écria Paul en enjambant le bord de l'embarcation. Guy, veux-tu détacher la corde, près de toi? »

Les enfants comprirent vite l'utilité des bandes enroulées sur les rebords; elles servaient tout simplement de pare-chocs! Lancés sur les flots agités du torrent, Paul, Guy et Jean s'agrippaient de toutes leurs forces pour ne pas être projetés par-dessus bord. Fort heureusement, le canoë paraissait être insubmersible; il roulait, tanguait, heurtant parfois les parois du tunnel.

« Quelle aventure! s'écria Jean dans un moment d'accalmie. Nous filons! Pourvu que nous ne rencontrions pas une cascade! »

L'embarcation dévalait la rivière souterraine en dansant si vite qu'elle semblait équipée d'un moteur puissant. Vers quel but conduisait-elle les trois amis?



CHAPITRE XIII

Dans la forêt Bleue

LE CANOË continuait sa course folle dans l'obscurité presque complète. Paul seul gardait sa lampe électrique allumée afin de ménager les autres piles. Par endroit, l'eau coulait, relativement paisible, mais c'était rare; sur la plus grande partie du trajet, les jeunes garçons filaient à un train vertigineux.

Subitement, le tunnel devint tellement bas que, s'ils n'avaient pas baissé précipitamment la tête, ils auraient reçu un terrible choc. Quand ils purent

reprendre leur position normale, le passage dangereux franchi, ils se regardèrent, un sourire tremblant sur les lèvres.

« J'ai eu peur, avoua Guy.

- Moi aussi... Depuis que nous sommes partis du vieux temple, nous n'avons pas cessé de descendre, fit remarquer Jean. A mon avis, la rivière doit traverser toute la montagne. Nous allons peut-être nous retrouver de l'autre côté!

— De l'autre côté! s'écria Paul. Mais alors... nous serons dans la forêt Bleue! »

Jean approuva. Son regard étincelait à la lueur de la lampe.

« En effet! Si vraiment le torrent aboutit en plein air, comme je le pense, nous atteindrons l'autre versant de la montagne, c'est-à-dire la forêt Bleue elle-même. Il est donc possible d'y arriver; et les voleurs en ont trouvé le chemin! Finalement, je n'ai pas dû me tromper, l'autre jour, quand j'ai cru voir de la fumée! »

Assis au milieu du canoë, les enfants étaient transportés de joie à l'idée de pénétrer dans la mystérieuse forêt Bleue. Leur rêve prendrait donc corps, et de la façon la plus imprévue! Jamais ils n'avaient vécu aventure aussi passionnante!

La rivière souterraine semblait ne vouloir jamais s'arrêter. Combien de temps encore l'embarcation se balancerait-elle au gré de son cours impétueux?

Jean, Paul et Guy naviguaient ainsi depuis deux heures quand, soudain, leurs yeux furent attirés par un point lumineux et doré qui brillait loin devant eux.

« Regardez! s'écria Paul. Qu'est-ce que c'est? » Le point étrange s'agrandissait, devenait une large

tache; les garçons s'en approchaient à vive allure; ils purent bientôt l'identifier. C'était la lumière du jour, le rayonnement du soleil! Ils allaient enfin quitter l'intérieur de la montagne! Au risque de faire chavirer le bateau, Paul dans sa joie, esquissa une cabriole, vite arrêtée par le prudent Guy.

« Nous allons pouvoir nous dégourdir les jambes! s'écria ce dernier. Je commence à avoir des crampes. »

Mais ce n'était pas encore le moment d'abandonner l'esquif. Il passa sans transition à l'air libre; éblouis par le jour éclatant, les amis clignèrent des yeux. Quand ils purent les rouvrir, ils s'aperçurent avec enthousiasme qu'ils avaient traversé le Skalmino! Ils descendaient l'autre versant!

« En tout cas, nous ne sommes pas tombés sur une cascade, constata Jean avec satisfaction.

— Crois-tu que la rivière pénètre dans la forêt Bleue? » demanda Guy en se penchant pour essayer de découvrir, devant lui, la direction prise par le cours d'eau.

Au loin, des scintillements d'argent jouaient près des arbres.

« C'est possible, répondit Jean, tandis que le canoë continuait de courir sur l'eau. Nous approchons! »

Quelques minutes plus tard, la forêt apparut, touffue et sombre. Ce n'était plus l'étendue uniforme qu'ils avaient contemplée de la cime du Skalmino; les cèdres et les sapins bleus se dessinaient, mêlant très haut dans le ciel leurs branches chargées d'aiguilles.

L'orée du bois dépassée, l'embarcation pénétra

dans le clair-obscur qui succédait à la lumière éblouissante du soleil.

« Comme les fourrés sont épais et sauvages!

observa Jean, impressionné. La rivière a l'air de traverser la forêt.

— Je me demande où se termine le torrent, dit

Guy. En général, toutes les rivières se jettent dans un fleuve ou dans la mer; celle-ci aboutit dans ce cirque. Toute cette eau qui descend de la montagne devrait former au moins un grand lac! »

Pendant que le radeau les emmenait toujours plus loin dans le sous-bois, Jean, Guy et Paul réfléchissaient à cette question embarrassante.

Ils atteignirent soudain un grand étang que les mélèzes entouraient de toutes parts. La rivière s'en échappait à l'extrémité opposée et se perdait dans la forêt. Quand l'embarcation s'échoua au bord d'une étroite langue de sable, les enfants bondirent à terre et étirèrent leurs membres avec délices. Ils étaient restés immobiles si longtemps!

Tout à coup, Jean fit signe à ses compagnons de ne pas faire de bruit. Par une trouée, il venait d'apercevoir des huttes basses, rondes, faites de troncs d'arbres et de boue séchée. De la fumée s'élevait et stagnait au-dessus des toits, immobile, sans que le moindre souffle de vent vînt la disperser. Le jeune garçon exultait; ce n'était pas un nuage qui avait attiré son attention lorsque l'avion survolait le Skalmino!

« C'est ici que vivent les voleurs! indiqua-t-il à mi-voix. Regardez ces maisons; qu'elles sont drôles! »

Les jeunes explorateurs se glissèrent sous le couvert d'épais branchages pour observer les alentours.

Aucun bruit ne montait des habitations étranges; personne n'était en vue. Rien ne révélait une présence.

Une faim féroce commençait de tenailler les estomacs. Mais il n'était évidemment pas question d'aller frapper à l'une de ces portes pour y demander, quelque morceau de pain! En chuchotant, les garçons discutaient de ce qu'il convenait de faire. Fallait-il poursuivre la descente de la rivière qui s'enfonçait dans la forêt Bleue? Ne recueilleraient-ils pas plus de renseignements en se tenant cachés près du hameau pour surveiller les allées et venues des voleurs? Il était même possible que Pilesco et Ranni fussent enfermés dans l'une des huttes!

« Crois-tu que tous les brigands soient montés vers le vieux temple? » murmura Guy.

Jean hocha la tête.

« Non. Je n'en ai vu que cinq ou six. Ils sont sûrement des dizaines qui vivent ici. Chut! Regardez, des enfants! »

En effet, quatre petits garçons sortaient du bois et se dirigeaient vers les habitations. Ils étaient vêtus de chemises et de *Culottes* de peau déchirées. Leurs longs cheveux emmêlés paraissaient n'avoir jamais connu ni le savon, ni le peigne. Cependant, ils portaient, piquées à leur ceinture, de magnifiques plumes d'oiseaux.

Ils crièrent quelques mots à une femme qui venait de surgir-au seuil de sa demeure.

« Avez-vous compris ce qu'ils ont dit? chuchota Paul d'un air triomphant. Ils ont raconté qu'ils étaient allés voir les grands prisonniers! Ranni et Pilesco ne sont donc pas loin! Venez, nous allons prendre le sentier par où les enfants sont arrivés!

— Nous nous égarerons dans la forêt Bleue et nous n'en serons pas plus avancés, objecta Guy, assez effrayé, que la longue descente avait fatigué.

— Il faut suivre le sentier; c'est la bonne piste! s'écria Paul avec autorité, redevenant soudain le prince de Varanie. Tant pis si vous ne voulez pas venir avec moi. Je pars à la recherche de Ranni et de Pilesco.

— Paul a raison, décida Jean. Nous connaissons le chemin de la cachette. Profitons-en! »

Guy, un peu honteux de sa faiblesse, contourna avec ses amis le petit lac. Ils trouvèrent vite le passage étroit, foulé quelques instants auparavant par les petits enfants. Tous les vingt pas environ, les trois garçons remarquèrent que les arbres portaient, à hauteur d'homme, des encoches taillées à coups de hache.

Paul s'arrêta auprès d'un cèdre ainsi marqué.

« Les bandits se servent sans doute de ces repères pour retrouver leur chemin, dit-il.

— Oui, comme de panneaux sur une route, répondit Jean qui avait eu la même idée. En tout cas, je ne me sentirai pas perdu tant que je les verrai! »

Ils poursuivirent hardiment leur marche. Ils zigzaguaient entre les gros troncs selon les caprices du sentier qui s'étirait, interminable. Dans cette forêt dont ils suspectaient le calme apparent, ils retrouvaient avec plaisir les encoches déjà familières. Pas un chant d'oiseau n'égayait l'atmosphère hostile. Aucune brise ne venait courber les branches. Un peu oppressés par la grandeur inhumaine du site, les garçons avaient hâte de découvrir enfin la retraite des deux gardes.

Jean perçut soudain des voix claires.

« Quelqu'un vient, souffla-t-il. Grimpons sur un arbre, vite! »

Tous trois s'élancèrent sur des sapins qui offraient des prises faciles. Ils furent rapidement dissimulés au milieu des branchages. Apeuré, un écureuil fila au-dessus de la tête de Guy. Assis à califourchon, celui-ci se pencha et vit des petits garçons et des petites filles.

Ils couraient l'un après l'autre en poussant de grands cris et disparurent bientôt. Fort heureusement, ils allaient en direction des maisons. Ils ne se doutaient certes pas que trois paires d'yeux les avaient observés anxieusement du haut des arbres!

Après avoir attendu quelques instants pour s'assurer que la voie était libre, Jean, Paul et Guy descendirent sur le sentier et se remirent en route.

« J'espère qu'ils n'ont pas caché Pilesco et Ranni à l'autre bout de la forêt, grommela Jean. Je ne sens plus mes jambes mais, en revanche, mon estomac ne se fait pas oublier!

— J'aimerais bien me reposer aussi », renchérit Guy.

Paul ne se plaignit pas. Ses traits tirés témoignaient de sa fatigue, mais il ne voulait pas y penser. Il avait l'intention de retrouver les deux hommes et rien ne l'arrêterait. Jean admira la vaillance de son ami; plus jeune et moins robuste que ses compagnons, Paul les encourageait pourtant par sa ténacité.

De nouveau, Jean s'immobilisa, un doigt sur les lèvres. Sans bouger, silencieux, ils entendirent à nouveau des bruits de voix. Comme tout à l'heure, ils se précipitèrent chacun le long d'un arbre mais, cette fois, les hommes qui parlaient n'approchaient



pas, ne s'éloignaient pas. De longues minutes s'écoulèrent. Les enfants seraient-ils bloqués longtemps ici, sans pouvoir avancer, de peur d'être découverts?

Soudain, Paul devint rouge d'émotion. Il se pencha vers Jean qui était perché sur une branche toute proche.

« Jean! Je crois reconnaître la voix de Pilesco. Ecoute! »

Ils retinrent leur souffle. Mais oui! C'était la voix basse et profonde de Pilesco qui résonnait dans la forêt Bleue. Les amis se laissèrent glisser en bas, sans souci des égratignures laissées par l'écorce rugueuse, et bondirent sur le sentier.

Ils débouchèrent en courant dans une clairière, puis s'arrêtèrent. Au centre, s'ouvrait ce qui leur parut être, de l'endroit où ils se trouvaient, un grand trou recouvert de gros tronçons de bois. C'est de cette fosse que montaient les voix. Jean jeta un coup d'œil circulaire; l'endroit était désert. Il

s'élança vers la prison insolite avec Guy. Paul les précédait déjà.

« Ranni! Pilesco! » s'écria Jean, tandis que Paul s'efforçait de déplacer les lourdes bûches.

Les garçons remarquèrent que celles-ci étaient espacées de quelques centimètres; les prisonniers n'avaient donc pas manqué d'air.

« Ranni, où êtes-vous? Je ne vous vois pas. Pilesco, vous n'êtes pas blessé? » demanda Paul d'une voix étranglée.

Il y eut un silence, puis les deux gardes s'exclamèrent du même ton abasourdi :

« Paul, mon petit prince! Que faites-vous ici?

— Je suis venu avec Jean et Guy pour vous délivrer, répondit Paul fièrement.

— Comment êtes-vous parvenus jusqu'ici? demanda Ranni, stupéfait. Avez-vous suivi le torrent à travers la montagne?

— Mais oui, dit Guy. Je vous assure que le voyage a été assez mouvementé!

— Vous n'avez pas de mal? s'enquit Pilesco, inquiet.

— Tout va bien, mais nous avons une faim de loup! repartit Jean en riant.

— Aidez-nous à enlever ces arbres, proposa Ranni, et vous pourrez vous restaurer. Nous avons des provisions. Les voleurs nous ont apporté du pain et de l'eau; il nous en reste en quantité suffisante. Dieu sait ce que les bandits avaient l'intention de faire de nous! Comme nous avions découvert le secret de leur passage, ils nous ont capturés; ils voulaient nous empêcher de communiquer ce renseignement ! »

Tout en parlant, il aidait Pilesco et les enfants qui essayaient de repousser les énormes barreaux. Les troncs ne se laissaient manœuvrer qu'avec la plus grande difficulté; il fallait les forces conjuguées des deux hommes et des garçons pour arriver à gagner quelques centimètres. Les dents serrées dans l'effort obstiné, hors d'haleine, ils emportèrent enfin la partie! L'espace dégagé était assez large pour permettre à Ranni et à Pilesco de se hisser sur le sol.

Sauveteurs et prisonniers s'assirent, haletants mais heureux.

« Notre prison n'était guère confortable! » plaisanta Ranni en voyant des larmes dans les yeux de

Paul.

Après l'anxiété qui étreignait le petit prince depuis qu'il avait appris l'enlèvement des deux Varaniens, sa joie et son soulagement étaient si grands qu'il devait se maîtriser pour ne pas éclater en sanglots.

« Quel drôle de garçon, murmura Guy à l'adresse de Jean. Tantôt brave comme un lion, le voilà maintenant qui pleure comme un bébé!

— Nous ferions bien de partir rapidement et de nous cacher, déclara Ranni. Nos geôliers peuvent revenir d'un moment à l'autre et, s'ils nous trouvent ici, ils auront non pas deux prisonniers, mais cinq! Aidez-moi à replacer les tronçons de bois à leur place primitive. Quand les brigands s'apercevront que nous nous sommes échappés sans que rien n'ait bougé en apparence, ils en resteront bouche bée!

— Je voudrais voir l'expression de leur visage à ce moment-là! » s'écria gaiement Paul, de nouveau souriant.



CHAPITRE XIV

Retour à l'étang

MAINTENANT que Ranni et Pilesco étaient sortis de la fosse, il leur fut facile de disposer les tronçons de bois comme l'avaient fait les brigands. Ce travail mené à bonne fin, tous allèrent se réfugier dans les buissons touffus au bord de la clairière pour mettre au point un plan qui leur permettrait de s'échapper de la forêt Bleue.

Ils pouvaient voir le Sentier de leur poste, tout en étant parfaitement dissimulés à la vue. Les enfants racontèrent aux deux hommes stupéfaits, les détails

de leur expédition. Cependant, il fallait penser au retour.

« Reviendrons-nous par le souterrain? demanda Guy. Ce serait peut-être le mieux.

— Je n'en suis pas certain, répondit Ranni. Une fois notre évasion découverte, les voleurs vont chercher à nous rattraper; leur premier objectif consistera à surveiller la rivière et, si nous la suivons, ils n'auront pas de mal à s'emparer de nous!

— Alors, que faut-il faire? demanda Paul avec impatience.

— Nous devons y réfléchir sérieusement, mon petit prince, conseilla Pilesco. Il faudrait trouver un autre moyen de franchir le Skalmino. »

Un silence tomba. C'était désespérant! Même s'ils arrivaient à traverser la forêt Bleue sans le secours de la piste connue, comment parviendraient-ils à gravir les pentes abruptes, inaccessibles qui entouraient le cirque?

« Ranni, ce torrent doit bien aboutir quelque part! s'écria Jean. Qu'en pensez-vous? S'il restait enfermé au milieu des montagnes, l'eau se déverserait dans un lac immense; et nous savons que ce n'est pas le cas puisque nous n'avons pas aperçu de lac quand nous avons survolé la région. »

Ranni parut intéressé.

« En effet, approuva-t-il. Le cours d'eau redevient peut-être souterrain, comme dans le passage emprunté par les bandits. Il se peut qu'il ait creusé un deuxième tunnel sous l'un des monts, sur un versant opposé. Vous croyez donc, Jean, que ce serait une bonne idée de l'utiliser pour notre fuite?

— Nous pourrions tenter l'expérience, dit Jean,

indécis. Ce soir, quand il fera nuit, il faudrait retourner à la mare, près des huttes, pour voir si le canoë s'y trouve encore. Nous le prendrions pour descendre la rivière puisque, de toute façon, il n'est pas possible de remonter le courant.

— Je suppose que c'est la meilleure solution, décida Pilesco d'un ton peu convaincu. Si nous mangions maintenant? Vous m'avez dit que vous étiez affamés! »

Les Varaniens n'avaient pas oublié d'emporter le pain et l'eau fournis par les voleurs. Tout en se partageant la nourriture, les amis rêvaient à l'aventure qui les attendait. Les deux hommes observaient les enfants qui paraissaient épuisés.

« Nous allons chercher une cachette sûre pour bien nous reposer, proposa Pilesco. Cette nuit, vous *aurez* besoin de toutes vos forces. Allons, partons! Je vais porter Paul, il dort debout. »

Mais, avant d'avoir pu esquisser un mouvement, ils entendirent des bruits suspects. Quelques femmes s'avançaient sur le sentier, portant un pot d'eau et du pain. De toute évidence, elles venaient ravitailler les prisonniers! Les évadés et les garçons s'immobilisèrent sans bruit sous les feuilles.

Arrivées à la fosse, les visiteuses déposèrent leur fardeau. Puis, curieuses, elles se penchèrent pour essayer de distinguer, à travers les rainures séparant les lourdes bûches, les étranges hommes à barbe rousse. Elles ne virent personne. Poussant d'une voix aiguë des exclamations de surprise, elles se mirent à genoux. Leur regard fouilla l'obscurité du trou. Il y faisait sombre, certes, mais leurs enfants n'avaient-ils pas raconté, le matin même, qu'ils avaient vu les captifs, qu'ils avaient entendu

leurs cris d'indignation? Par quel prodige leur étaient-ils invisibles?

L'évidence s'imposa : la prison était vide! Mais comment les deux gardes avaient-ils réussi à s'échapper? Les tronçons de bois étaient à leur place et nul n'aurait pu les remuer du fond de la trappe, sans une aide extérieure! Dans leur esprit, le mystère était total. Elles s'éloignèrent en bavardant, avec de grands gestes qui traduisaient leur stupéfaction. Les provisions, oubliées dans leur excitation, étaient restées près de la fosse-Dés qu'elles furent parties, Ranni s'élança dans la clairière et s'empara du pain et de l'eau qui leur seraient précieux.

Revenu aux côtés de ses amis, le visage satisfait, il entoura d'une ficelle la grosse miche ronde et plate qu'il fixa à sa ceinture.

« Nous sommes certains au moins de ne pas mourir de faim tout de suite! plaisanta-t-il. Et maintenant, partons à la recherche d'une bonne cachette où nous pourrons nous reposer en sécurité. »

Suivi de Jean, de Guy et de Pilesco qui portait le petit prince dans ses bras, il s'enfonça dans la forêt. Il s'arrêta bientôt, examinant un gros rocher qui faisait saillie entre les troncs de sapins. Abritée par ce bloc de pierre, une niche spacieuse était à demi recouverte de lierre. C'était la cachette rêvée.

Les deux hommes ôtèrent leur manteau doublé de fourrure, et ces vêtements, étalés sur le sol, formaient, somme toute, des lits assez confortables pour les enfants.

« Comment retrouverons-nous le sentier? » demanda Paul d'une voix endormie pendant que Pilesco arrangeait sa couche de fortune.

Le Varanien sourit :

« Nous saurons le rejoindre. Ne vous inquiétez pas; dormez. Cette nuit, il vous faudra un esprit clair et des jambes alertes! »

Les garçons avaient pris si peu de repos durant les dernières vingt-quatre heures qui, de plus, avaient été particulièrement animées, que leurs yeux se fermèrent immédiatement. Quant à Ranni et à Pilesco, ils se tinrent aux aguets. C'était à eux maintenant de veiller sur les jeunes garçons qui n'avaient pas hésité à venir hardiment à leur secours.

Le soleil commença de décliner à l'horizon; le jour finissait. Tandis que Pilesco assurait le guet, Ranni sommeillait. Plus tard, lorsque celui-ci eut relevé son ami de son poste, il entendit soudain, à la tombée de la nuit, des cris de rage et de surprise; après leurs femmes, les voleurs constataient eux-mêmes que les prisonniers avaient disparu!



Puis revint le calme. La forêt Bleue était le domaine du silence. Un silence tel que Ranni se demandait si le vent soufflait jamais dans les sapins bleus et les cèdres, si les oiseaux étaient muets. Un mulot, détalant à ses pieds, le fit sursauter.

Le crépuscule avait envahi le bois à l'heure où, au-delà du Skalmino, le soleil éclairait encore les villes et les champs. Un coup d'œil à sa montre indiqua à Ranni qu'il n'était que sept heures et demie. Les enfants dormaient profondément. Le garde décida de les laisser reposer encore un bon moment; dès leur réveil, les fugitifs se glisseraient entre les arbres, vers le petit lac, où ils espéraient prendre le canoë.

Jean ouvrit les yeux le premier. Il faisait complètement noir. Le jeune garçon fut surpris de ne pas reconnaître sa chambre! Il reprit vite ses esprits en entendant les deux Varaniens, près de lui, qui discutaient à voix basse; bien sûr, il se trouvait dans la forêt Bleue, caché sous le gros rocher!

« Quelle heure est-il? Est-ce que tout va bien?

— Tout va bien, répondit Ranni. Il faut partir chercher le canoë, maintenant. Réveillons Paul et Guy. Nous allons manger un peu... Debout, les

enfants! »

Le pain sec fut apprécié et chacun but quelques gorgées d'eau à la gourde que Ranni avait pris soin de remplir à la cruche des femmes. Tous furent bientôt prêts à reprendre leur expédition.

A la lueur d'une torche électrique, celle de Jean, Ranni se fraya un chemin pour revenir à la clairière. Lorsqu'il estima en être à proximité, il éteignit prudemment. Tous écoutèrent. Nul bruit ne troublait

le silence. La lumière découvrit la fosse béante et, à côté, les bûches repoussées par les voleurs furieux. Les amis se regardèrent, un sourire amusé aux lèvres.

« Reprenons le sentier, il est là-bas, indiqua Ranni en pointant la lampe. Donnons-nous la main et marchons en file indienne. Il ne faut pas nous lâcher! Je vais en tête, Paul me suit, puis Guy et Jean, et enfin Pilesco. En route! »

Ils cheminaient l'un derrière l'autre, sur la piste mal dessinée. Surexcités et ravis par cette randonnée nocturne, les garçons se sentaient en sécurité puisque les deux hommes étaient avec eux.

Tout à coup, le guide s'arrêta; il promena sa lampe de tous côtés. Il s'était écarté du chemin!

« Nous n'en sommes pas très loin, dit-il afin de rassurer ses compagnons. Il y a quelques minutes, j'ai vu un arbre marqué de l'encoche; il faut le retrouver. »

Consternés, les voyageurs se mirent avec angoisse en quête des poteaux indicateurs primitifs qui leur permettraient de se diriger dans la bonne voie. Guy, le cœur serré, se figurait déjà les mésaventures qui pouvaient arriver aux voyageurs égarés dans cette forêt immense et inconnue. Il crut voir, dans l'obscurité, deux yeux brillants qui se fixaient sur lui! Il étouffa un cri de terreur :

« Un loup! » chuchota-t-il.

Son imagination lui avait joué un mauvais tour! Ce n'étaient que deux feuilles innocentes prises dans le faisceau de la torche électrique.

« Enfin! murmura joyeusement Pilesco. Voilà la piste! Regardez les marques sur le sapin. Nous pouvons nous remettre en chemin. A présent, que

chacun fasse bien attention à ces encoches; ce sont nos seuls repères. »

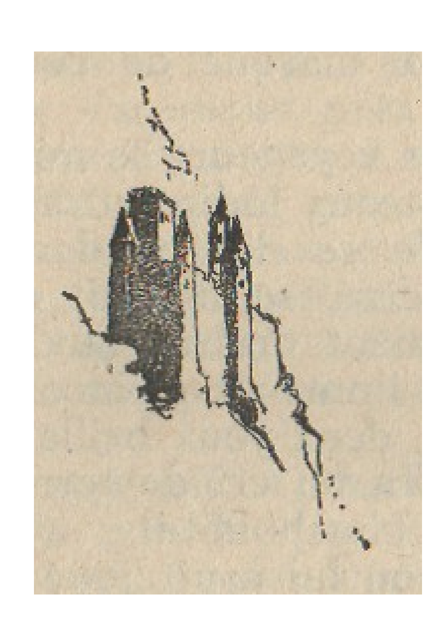
Jean, Guy et Paul ne manquèrent pas d'observer la consigne judicieuse. Comme les arbres étaient entaillés à intervalles réguliers, la petite troupe ne risquait plus de s'éloigner beaucoup du sentier.

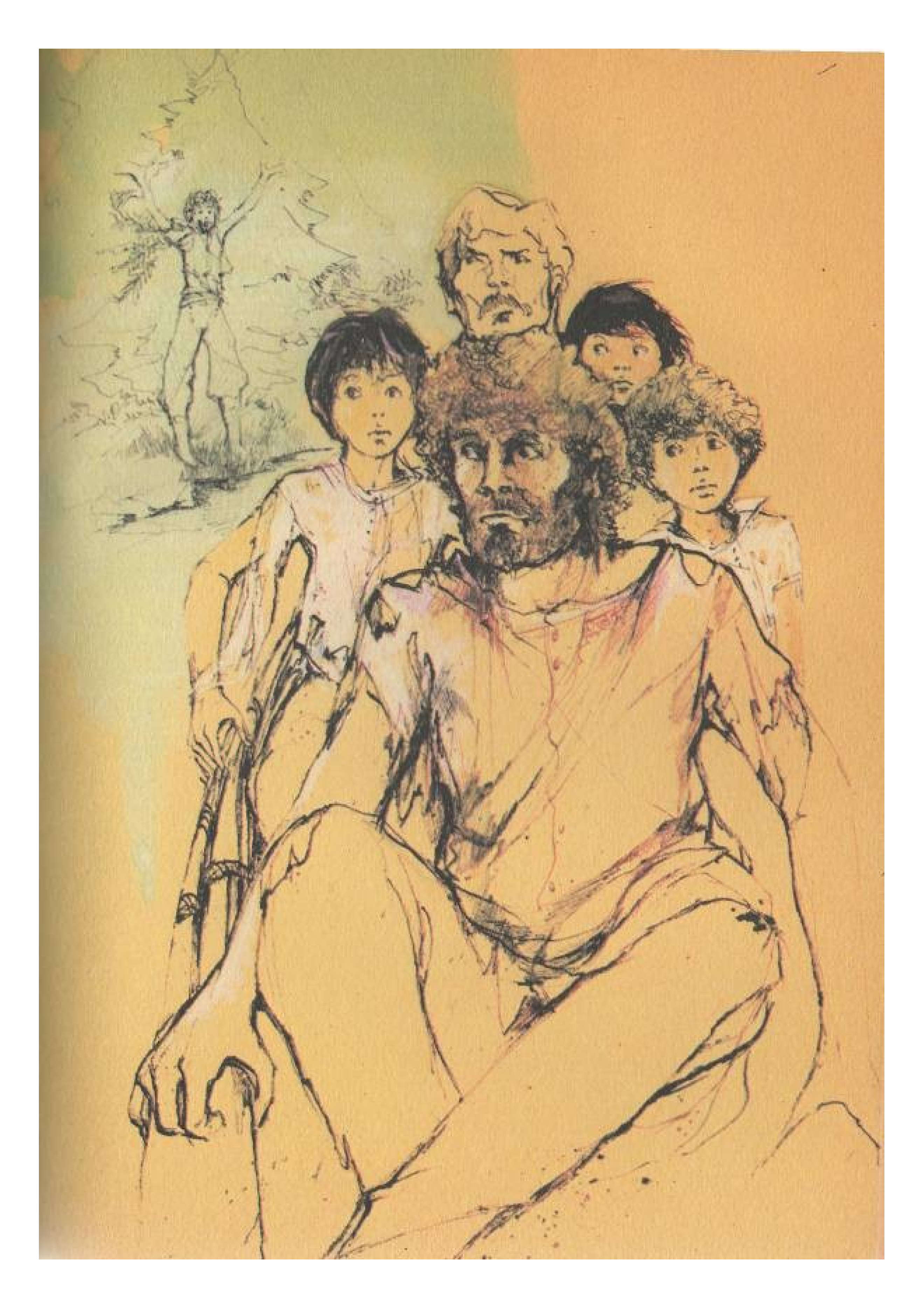
Les fugitifs marchaient depuis un certain temps quand Ranni se retourna :

« Nous sommes tout près du village, annonça-t-il à voix basse. Entendez-vous le clapotement de l'eau? Je crois que nous arrivons au petit lac. »

Un instant après, en effet, les deux hommes et les garçons se faufilèrent rapidement le long des huttes; la lampe fit miroiter la surface de l'étang.

Pourvu que les brigands ne les voient pas!





Un brigand apparut entre les deux sapins.



CHAPITRE XV

Le canoë perdu

TOUT était calme. Dans la nature endormie, on n'entendait que le murmure des eaux,

Les enfants écoutaient, immobiles, l'oreille tendue, lorsqu'un bruit singulier s'éleva dans les ténèbres, les faisant tressaillir.

« Tout va bien, chuchota Ranni avec un rire contenu. Ce n'est qu'un brigand qui ronfle dans la cabane la plus proche! »

Le son s'enfla, disparut, revint encore et mourut. Ranni se décida à rallumer sa torche électrique pour trouver le canoë qui avait déjà transporté les garçons.

L'embarcation fut vite découverte; attachée à un arbre à une quinzaine de mètres, elle se balançait sur place.

« Avez-vous descendu la rivière sur un canoë de ce genre? demanda Paul à Ranni d'une voix basse.

— Nous l'avons pris jusqu'à la sortie du souterrain, répondit le garde sur le même ton. A ce moment-là, les voleurs nous ont fait aborder et nous avons tous sauté sur la berge. Nous avons parcouru à pied le reste du chemin pour arriver dans la forêt Bleue. Je pense que, chaque fois que les brigands se rendent au vieux temple, ils marchent sur la corniche qui longe le torrent tout en tirant derrière eux, en prévision de leur retour, le canoë ballotté sur le flot. Ce ne doit pas être facile!

— Voilà pourquoi je n'ai pas vu d'autres canoës sur l'étang! murmura Jean que l'absence d'embarcations avait intrigué. Les bandits ne les utilisent qu'à l'intérieur de la montagne pour descendre le tunnel très rapidement!

— Chut! fit Pilesco, inquiet. On pourrait nous entendre! Il vaut mieux ne pas parler du tout... Lève un peu ta lampe, Ranni, pour que je puisse détacher le canoë. »

Le bateau libéré, Ranni ramassa une branche qui gisait sur le sol; elle lui servirait de pagaie et de gouvernail. Ce morceau de bois allait permettre aux navigateurs de n'être pas entièrement à la merci du torrent; ils pourraient se diriger et même, en cas de besoin, revenir à terre.

« Tout le monde à bord! » chuchota Ranni en souriant.

Tous se glissèrent dans le canoë. L'espace y était plutôt restreint! Ranni mit le cap sur le milieu du lac.

A cet endroit, un courant faible se saisit de l'embarcation et la poussa doucement à la rivière, vers les profondeurs de la forêt Bleue.

Cette expédition nocturne, cette glissade éperdue au milieu des sapins centenaires invisibles mais devinés, était mystérieuse et fantastique. Quelquefois, des rameaux bas griffaient au passage le visage des voyageurs; il n'était pas possible de les éviter. Ranni avait bien essayé d'éclairer la rivière, mais celle-ci était trop rapide et la lampe trop faible pour que les passagers fussent avertis à temps.

Serrés l'un contre l'autre, mal à l'aise, ils ne pouvaient faire aucun mouvement. Lorsqu'une grosse branche heurta Paul au front de plein fouet et faillit le précipiter par-dessus bord, les deux hommes se résignèrent à accoster pour attendre le jour. Ils espéraient que les voleurs n'étaient pas à leurs trousses, puisque l'étang n'était même pas surveillé.

Après avoir attaché le canoë à un tronc, les fugitifs grignotèrent un peu de pain tout en s'entretenant à voix basse. Ranni s'endormit bientôt. Les garçons n'avaient plus -sommeil et, avec Pilesco, ils se tinrent aux aguets afin de ne pas être surpris au cas où les bandits auraient découvert leur piste. La nuit leur parut longue, très longue. Ils ne s'aperçurent de l'arrivée de l'aurore qu'en voyant se dessiner, peu à peu, les branchages chargés d'aiguilles.

Ranni venait de se réveiller.

« Nous pouvons nous remettre en route maintenant », décida-t-il.

De nouveau, le courant puissant s'empara du bateau. Quand une branche menaçait de les fouetter, Ranni donnait un coup de barre, maintenant

les occupants de l'embarcation à l'abri de ces ennemis inattendus.

Le torrent serpentait, tournait et, brusquement, il s'enroula autour d'un massif de cèdres; il reprenait presque la direction d'où il était venu!

« Pourvu que la rivière n'aille pas loin comme cela! s'écria Pilesco d'un ton contenu. Il ne faudrait pas que nous nous retrouvions aux alentours du village des voleurs! »

Le cours d'eau fit des détours capricieux pendant plusieurs heures. Les navigateurs ne surent jamais que, à un moment, ils se trouvaient à environ deux kilomètres des huttes redoutables! La rivière se comportait de façon vraiment incompréhensible dans la forêt Bleue! D'après la position du soleil, Pilesco craignit de voir le bateau revenir vers le lieu fui la nuit précédente... Mais personne ne devina jusqu'à quel point il avait raison!

Eblouis par le soleil, ils traversaient à présent un bois moins épais. Le torrent s'élança plus rapidement encore, comme ragaillardi par les gais rayons.

« Nous sortons de la forêt! lança Jean joyeusement en clignant des yeux. Les arbres s'espacent de plus en plus. Je me demande où se termine la rivière... Comme je voudrais qu'elle nous emmène au-dessous d'une montagne, jusqu'à l'autre côté! Nous n'aurions plus qu'à descendre vers le château du Skalmino!

— Rien n'est moins sûr », remarqua Pilesco.

Un cri leur fit tourner la tête. A la terreur des enfants, un brigand apparut entre deux sapins! Il poussa encore un cri, puis s'enfuit pour porter à ses camarades l'incroyable information.

Ceux-ci — ils étaient bien six ou sept — accoururent quelques minutes après et regardèrent le canoë s'éloigner.

L'un d'eux mit ses mains en porte-voix et proféra quelques mots.

« Que dit-il? » demanda Jean avec curiosité.

Ranni parut interloqué.

« II parle une sorte de patois, répondit-il lentement. Si j'ai bien compris, il a dit : « Vous serez « bientôt dans le ventre de la terre! » Qu'entendait-il par là? »

Ces paroles étaient obscures. Chacun essaya de les interpréter.

« Cela signifie peut-être que la rivière redevient souterraine? proposa Guy. Alors, c'est ce que nous souhaitons!

— A condition que nous puissions y naviguer, précisa Ranni. Restons bien sur nos gardes. »



Le canoë continuait de voguer sur les flots démontés. Autour d'eux, les voyageurs admiraient les hauts sommets du Skalmino; face à eux, un peu sur la gauche, se dressait le mont qu'ils connaissaient bien, celui qui supportait le château sur sa pente opposée. De ce côté, son aspect était très différent, mais la cime gardait sa forme familière.

Tout à coup, un grondement formidable s'éleva, paraissant venir au-devant des amis. D'un mouvement vif comme l'éclair, Ranni manœuvra son gouvernail primitif afin de faire dévier le bateau; celui-ci, pris par le puissant courant, refusa d'obéir.

Le garde Varanien s'efforçait en vain de retourner vers la rive. Son expression tendue n'échappa pas à Jean.

« Que se passe-t-il? demanda-t-il avec nervosité.

— Vous entendez ce bruit? Nous arrivons sur une cascade, sans doute une énorme chute d'eau... Il faut absolument nous en écarter. Et je n'arrive pas à faire virer le canoë! » acheva Ranni avec angoisse.

A ces mots, Pilesco se glissa dans l'eau et, saisissant le canoë d'une main, il essaya de l'entraîner vers la berge. Il n'y réussit pas. Le torrent était trop rapide.

« Sautez! Ordonna-t-il. Sautez et nagez! C'est notre seule chance... Nous sommes tout près de la chute! »

Ses compagnons plongèrent. Ranni, sachant que Paul était le plus faible, lui cria de s'agripper à ses hanches. Pilesco encourageait les deux autres garçons, aidant tantôt Jean, tantôt Guy.

La lutte avec les flots tumultueux fut dure, serrée, épuisante. Avalant des gorgées d'eau, presque

aveuglés par les remous, tous se débattaient avec l'énergie du désespoir.

Enfin, pantelants, ils parvinrent à se hisser à (erre. A bout de souffle, exténués ils se jetèrent sur le sol. Ils n'auraient même plus la force de se défendre si les voleurs apparaissaient...

Après quelques instants, leur respiration devint plus régulière. Une vapeur montait de leurs vêtements que le soleil ardent se chargeait de sécher.

« J'aimerais bien savoir ce qu'est devenu le canoë, dit Jean pensivement.

— Nous allons voir, rétorqua Ranni. Le grondement est si fort que la chute ne doit pas être loin. Je crois qu'elle se trouve là-bas! Regardez la brume qui reste suspendue dans l'air, comme de la fumée. »

Les rescapés se levèrent, encore lourds de fatigue, et longèrent la rivière. Le bruit s'enflait à mesure qu'ils avançaient. Après avoir contourné un rocher, ils s'arrêtèrent devant la masse de brouillard. Ils découvrirent alors le sort du torrent. Happé par un gouffre profond, il disparaissait tout entier au plus profond de la terre...

Ranni se porta en avant avec prudence. Il cria en tournant la tête vers ses amis :

« Nous avons bien fait de quitter le bateau! La rivière se précipite dans une crevasse! »

Pilesco, Jean, Guy et Paul rejoignirent Ranni. Tandis qu'ils contemplaient les eaux qui se perdaient à leurs pieds, des milliers de fines gouttelettes les aspergeaient.

Quel spectacle grandiose! Avec un fracas assourdissant, les flots se vidaient dans un abîme qui paraissait sans fond.

« Voilà pourquoi le voleur criait que nous serions

bientôt dans le ventre de la terre, dit Jean avec un frisson rétrospectif. Toutes ces eaux doivent descendre dans des crevasses creusées dans le roc! Elles passent peut-être sous les montagnes pour ressortir, quelque part, sous forme de rivière... C'est fascinant!

— C'est une chance que nous ayons sauté dans l'eau! s'exclama Guy en songeant au canoë englouti dans le gouffre. Ma parole! L'histoire de ce torrent est extraordinaire! Il traverse le Skalmino de haut en bas, puis il pénètre dans la forêt Bleue *et* enfin il s'en échappe pour plonger dans la terre... De toute façon, nous n'avons pas encore trouvé le moyen de sortir du cirque! »

Laissant derrière eux cet endroit stupéfiant, les voyageurs allèrent s'asseoir près d'un bloc de pierre exposé au soleil où leurs habits pourraient sécher.

« Les bandits pensent certainement que nous sommes tombés dans le gouffre, fit remarquer Pilesco. C'est un point acquis. Au moins, nous pouvons espérer qu'ils ne sont plus à notre recherche!

— Qu'allons-nous faire? s'enquit Paul.

— Il n'y a qu'une chose à faire, mon petit prince, répondit Pilesco. Nous retournerons par le souterrain.

— Comment? s'écria Paul. Remonter le long du torrent, dans la montagne, jusqu'au vieux temple? Je ne pourrai pas, je suis trop fatigué...

— Il le faut, insista Ranni. C'est la seule issue... Je vais grimper sur un grand arbre pour tenter d'apercevoir le lieu exact où la rivière émerge. »

Perché très haut dans un sapin, il scruta longuement la pente lointaine, une main au-dessus des yeux pour les protéger des rayons éblouissants.

« Je n'arrive pas à situer la sortie du cours d'eau, annonça-t-il en descendant. C'est trop loin... Mais j'ai repéré l'endroit où il entre dans la forêt. Il faut marcher vers l'est. Nous ne risquons pas de manquer la rivière puisqu'elle coupera notre chemin.

— Je voudrais d'abord manger un peu, demanda Paul. Où est le pain? Il doit en rester encore beaucoup? »

La miche était bien entamée, mais elle suffit à apaiser les estomacs affamés.

« En route! s'écria Ranni en se levant, le léger repas terminé. Nous allons contourner la forêt Bleue jusqu'à ce que nous rencontrions le torrent. Ensuite, nous n'aurons plus qu'à le suivre! »





CHAPITRE XVI

Un orage effrayant

PENDANT ce temps, Nicole et Linette n'étaient pas restées inactives. Sitôt après le départ des garçons, elles avaient couru réveiller Touko et Yamen qui, assis sur leur lit, étaient stupéfaits de ce qu'ils apprenaient : la statue qui se fendait en deux! Ranni et Pilesco prisonniers des voleurs! Le petit prince, Jean et Guy partis les délivrer!...

Touko et sa femme se demandaient si cette histoire n'était pas un affreux cauchemar.

« Nous ne pouvons rien faire cette nuit! remarqua l'homme tristement en massant son bras foulé.

Les serviteurs ne nous seront d'aucune utilité pour aller au secours des garçons; ils auront trop peur! Mais demain, à l'aube, nous rassemblerons les gens du pays. »

Nicole pensa aux heures précieuses perdues; pourtant, il n'y avait rien d'autre à faire. Tête basse, les fillettes retournèrent se coucher. Le sommeil les fuyait. Elles étaient blotties l'une contre l'autre sous leurs couvertures, et ne cessaient de discuter, très inquiètes du sort de leurs amis. Enfin peu avant le lever du soleil, elles s'assoupirent. Yamen les appela bientôt pour le petit déjeuner.

Tous les habitants du château furent vite au courant des événements de la nuit. Les serviteurs accomplissaient leurs tâches quotidiennes, l'esprit visiblement préoccupé. Les visages étaient soucieux. La mère de Paul demanda plusieurs fois aux deux sœurs de répéter leur récit et, les larmes aux yeux, elle approuvait la brave conduite du petit prince qui n'avait pas hésité à voler au secours des gardes.

« C'est un vrai Varanien, s'écria-t-elle avec fierté. Comme je suis contente que Guy et Jean soient partis avec lui!... Ah! Que n'ont-ils attendu que nous envoyions des soldats et des paysans armés pour retrouver Ranni et Pilesco! »

Avertie par des envoyés du château et par Boswalt, le chevrier, une troupe de paysans grimpait le sentier sur des mulets de montagne. Eux aussi avaient été abasourdis et atterrés par la nouvelle; néanmoins, ils avaient repris courage et ils étaient maintenant déterminés à venir en aide à leur petit prince. Nicole et Linette les rejoignirent.

Boswalt l'aveugle marchait en tête. Il les conduisit au vieux temple. A la vue des étranges figures de

pierre, les paysans, superstitieux, frissonnèrent de crainte. La statue représentant un homme assis, au fond de la caverne, formait de nouveau un seul bloc : en effet, les brigands aperçus par Jean, alors que les enfants se reposaient dans la niche après la première partie de leur expédition, avaient déclenché le mécanisme de fermeture et, craignant que leur passage secret ne fût découvert, ils étaient redescendus dans le souterrain.

Le jeune aveugle plaça un doigt dans l'oreille droite de l'impressionnante statue. Quand la pierre sculptée se divisa en deux en se mettant lentement en branle, l'assistance poussa une exclamation d'effroi. Boswalt désigna la trappe si bien dissimulée.

« Voilà le chemin », indiqua-t-il.

Les hommes s'approchèrent du trou et y plongèrent le regard. Ils frémirent. Ils ne se décidaient pas à pénétrer dans ce qui leur paraissait être un univers surnaturel, voué aux esprits malins.

Enfin, un grand chevrier, l'air résolu, se suspendit à la corde et se laissa glisser sous terre en invitant ses compagnons à le suivre en termes énergiques. L'un derrière l'autre, les paysans s'enfoncèrent dans la trappe. Nicole et Linette s'apprêtaient à les imiter lorsque Touko les arrêta d'un geste ferme.

« C'est une affaire d'hommes, expliqua-t-il. Vous ne feriez que les gêner. »

Les sœurs n'avaient plus qu'à retourner au château où la reine, le visage pâli, cachait mal son angoisse et sa nervosité. Nicole et Linette essayèrent de la distraire; elles lui racontèrent les nombreuses péripéties qu'elles avaient déjà vécues en compagnie des garçons, et comment les enfants avaient

finalement triomphé des obstacles. La mère de Paul leur sourit avec amitié et soupira :

« Comme vous êtes aventureux! Il suffit que vous soyez quelque part pour que des événements insolites surviennent... Je souhaite que cet épisode-ci se termine bien lui aussi, et le plus vite possible! »

Ce jour-là, aucune nouvelle ne parvint au château. Les paysans n'étaient pas revenus. Boswalt se rendit de nouveau au vieux temple; à son retour, il rapporta qu'il n'avait entendu aucun bruit monter de la grotte inférieure. Pour la première fois, il regrettait amèrement sa cécité qui l'empêchait de participer aux recherches.

Dans l'après-midi, vers quatre heures et demie, le temps s'assombrit. Yamen et les fillettes se penchèrent à la fenêtre.

« Nous allons avoir de l'orage, prédit la paysanne en indiquant l'ouest. Un gros orage... Il ne faut pas être effrayées, petites filles. Quelquefois, quand il a fait trop chaud comme aujourd'hui, d'énormes nuages crèvent, des éclairs jaillissent, pendant que le tonnerre gronde.

— Nous n'avons pas peur de l'orage, Yamen, répondit Nicole avec calme. Une tempête sur le Skalmino, ce doit être un spectacle magnifique! »

Le ciel s'obscurcit tant que Nicole et Linette, qui essayaient de s'intéresser à un livre, durent l'abandonner : les lettres se brouillaient. Des nuages volumineux roulèrent sur la montagne et, bientôt, le château fut enveloppé d'épais tourbillons de brume. Au loin le tonnerre éclata et l'écho amplifiait ses grondements. Les tout-petits, dans leur chambre, se mirent à pleurer.

« Regarde l'éclair! s'exclama Linette, tandis

qu'une flèche lumineuse révélait le paysage. Ce tonnerre... Je n'en, ai jamais entendu d'aussi fort. »

L'orage semblait vouloir prendre d'assaut le Skalmino. Des craquements effroyables retentissaient. Eblouissantes, des zébrures déchiraient la voûte céleste et la laissaient noire comme en pleine nuit lorsqu'elles s'évanouissaient.

Nicole et Linette ne craignaient pas l'orage, d'habitude; celui-ci, pourtant, les faisait frémir par sa violence inouïe.

Puis vint la pluie. Etait-ce bien de la pluie, cette eau furieuse qui se déversait en cascade sur la grande demeure, qui cinglait les fenêtres, qui formait des ruisseaux sur les pentes de la montagne et les dévalait à une vitesse vertigineuse? Jamais encore elles n'avaient vu un tel déluge.

« Heureusement que les garçons ne sont pas dehors! » s'écria Linette en pensant qu'ils étaient à l'abri dans une grotte.

Cependant, Paul, Jean, Guy et les deux gardes ne se trouvaient pas le moins du monde dans une caverne.

Peu avant le déchaînement des éléments, les fugitifs se dirigeaient vers le point où la rivière rejoignait la forêt Bleue. Presque arrivés à cette étape, ils apercevaient déjà les reflets des flots et se réjouissaient d'être en bonne voie. Il ne leur restait plus qu'à suivre le torrent vers l'amont, c'est-à-dire à escalader la montagne jusqu'au souterrain, puis à s'enfoncer dans le tunnel.

Quand de sombres nuages s'amoncelèrent au-dessus de leur tête, Pilesco et Ranni examinèrent le ciel avec inquiétude. C'est qu'ils connaissaient les tempêtes varaniennes!

L'orage éclata alors que la petite troupe avait atteint le cours d'eau et commençait à s'attaquer à la forte pente. Un grondement puissant emplit l'espace; un éclair flamboya.

« Abritons-nous! » décida Ranni.

Il ne fallait pas rester sous les arbres qui pouvaient attirer la foudre. Pilesco désigna un bouquet de buissons épais dont les grandes feuilles protégeraient les voyageurs. La pluie semblait glisser sur les rameaux comme sur un parapluie.

« Voilà notre affaire! s'écria le garde. Installons-nous là et couvrons-nous avec les manteaux. L'eau ne traversera certainement pas la fourrure! »

II fut vite détrompé! L'averse féroce, torrentielle, s'ouvrit un passage entre les feuilles, transperça les vêtements et, une fois de plus, les amis furent trempés jusqu'aux os! Les larges gouttes les cinglaient, les fouettaient sans répit.

« Quel déluge! gémit Paul. Je ne me rappelle pas en avoir vu de pareil en Varanie! Je n'aime pas cela, Pilesco... »

Celui-ci attira le petit prince et l'entoura de ses bras.

« Je suis là, ne craignez rien, murmura-t-il d'un ton apaisant. Maintenant, l'orage le plus terrible ne vous ferait aucun mal. »

La pluie tomba, pendant deux heures. Jean était stupéfait à la pensée que les nuages contenaient de telles masses d'eau!

Enfin, une éclaircie se produisit et un coin de ciel bleu se montra timidement. Les coups de tonnerre s'espacèrent; les éclairs disparurent, les nuages aussi. Il ne pleuvait plus. Les garçons poussèrent un soupir d'aise. Pourtant, tout mouillés, ils

avaient froid et faim. Quand Ranni fouilla dans ses poches pour en sortir du chocolat, ils se sentirent revivre!

« Continuons notre route! lança Ranni. Si le soleil tape assez fort avant la tombée de la nuit, nous serons bientôt secs. Il faudra grimper encore un bon moment pour arriver au souterrain... Voulez-vous que je vous porte un peu, mon petit Prince?

— Sûrement pas! répondit Paul. Je peux marcher comme Jean et Guy! »

Mais après trois heures d'efforts sur la piste abrupte, Paul était tellement épuisé qu'il se résigna à se hisser sur les larges épaules de Pilesco. Les amis grimpaient toujours, lentement, régulièrement, et ils entendaient près d'eux la course mugissante du torrent. Parce qu'ils craignaient de rencontrer les voleurs, ils se tenaient sur leurs gardes et épiaient les environs.

A la fin de la journée, ils reconnurent avec plaisir, devant eux, l'entrée du boyau. Exténués, tous s'assirent sur la berge pour souffler et reprendre des forces.

« Nous allons pénétrer dans le tunnel, à présent, dit Ranni, une vingtaine de minutes plus tard. Nous ne serons pas à la caverne supérieure avant plusieurs heures. La montée sera difficile et très dangereuse. Les enfants, nous allons tous nous encorder car, si nous n'étions pas attachés et si l'un de vous tombait dans la rivière, il serait impossible de le sauver; en une seconde, les flots l'auraient emporté!

— C'est entendu! » répondirent les garçons. Les fugitifs furent bientôt liés l'un à l'autre; de cette façon, celui qui viendrait à glisser pourrait

être retenu. Ils s'engagèrent dans le souterrain qui traversait de haut en bas la montagne du Skalmino.

Comme Ranni l'avait prévu, la corniche était humide et glissante; elle devenait parfois si étroite qu'il semblait impossible d'y poser le pied! Par bonheur, les alpinistes pouvaient s'agripper à la paroi inégale et s'aider ainsi dans leur lente progression le long du torrent impétueux.

Soudain, Paul fit un faux pas et bascula au-dessus des remous puissants. Ranni faillit être déséquilibré à son tour, mais il s'arc-bouta et saisit la corde d'une main ferme. Le petit prince fut ramené sur la berge. Ses jambes étaient trempées; à genoux sur le sol, il grelottait de froid et de crainte. Le garde le frictionna avec énergie.

« Vous êtes sauf, petit prince. N'ayez pas peur! cria-t-il pour couvrir le bruit.

- Je n'ai pas peur! » rétorqua Paul en se levant d'un bond.

Il avait été terrifié, mais il ne voulait pas le montrer; il reprit bravement la marche pleine d'embûches.

A la lueur des torches électriques tenues par Pilesco et Ranni, les amis avançaient péniblement sans dire un mot car, pour se faire entendre dans le grondement du courant, l'effort eût été trop grand. Il leur semblait grimper dans le tunnel interminable depuis des heures et des heures quand ils aperçurent quelque chose qui les laissa bouche bée.

La lampe de Ranni éclairait une forme qui dévalait le cours d'eau! Dans sa surprise, le Varanien laissait la lumière pointée dans cette direction. C'était un canoë occupé par quatre ou cinq brigands qui filait vers la forêt Bleue!

En reconnaissant leurs ennemis, les voleurs s'exclamèrent de stupéfaction. En l'espace de trente secondes, ils disparurent hors de vue, dans l'obscurité du souterrain, entraînés par les flots rapides.

« Croyez-vous qu'ils vont se lancer à notre poursuite? » demanda Jean.

Tous s'arrêtèrent pour discuter du problème. Ils convinrent qu'il était fort probable que les bandits fissent demi-tour pour essayer de les rattraper. Les hommes à la queue de loup parviendraient facilement à ramener le bateau vers la rive et à le tirer derrière eux, puisqu'ils répétaient cette opération chaque fois qu'ils remontaient vers le vieux temple.

« Les voleurs doivent déjà être derrière nous, conclut Ranni d'un air sombre. Il faut nous dépêcher. En route! Nous n'avons pas de temps à perdre... »

Le voyage continua, harassant. Sans cesse, les fugitifs étaient éclaboussés par le torrent qui, de plus, inondait la corniche en maints endroits. Comme le tunnel s'abaissait souvent, ils avançaient courbés, dans une position fort incommode; ils durent même, à un moment, se laisser choir sur les mains et ramper, la tête touchant presque au plafond!

« Arriverons-nous bientôt? murmura Paul. Ranni, sommes-nous encore loin? »



CHAPITRE XVII

L'ascension souterraine

LES VOYAGEURS grimpaient depuis longtemps, très longtemps. Ranni éclaira sa montre : il était minuit! Il n'y avait rien d'étonnant à ce que Paul voulût s'arrêter! Les deux hommes eux-mêmes étaient fatigués.

« Ranni, il existe quelque part une sorte de plateforme! » s'écria Jean en se souvenant du renfoncement où les enfants avaient dormi au cours de leur descente.

Les Varaniens se rappelaient en effet que les garçons leur avaient raconté comment ils s'étaient allongés dans une grande niche, sur des peaux laissées

par les voleurs. Ils espéraient atteindre rapidement cet endroit; tous pourraient alors se reposer, pendant que l'un d'eux monterait la garde pour ne pas se laisser surprendre par les brigands.

Ils montaient, trébuchant sur la corniche qui longeait le torrent. Tout à coup, Guy glissa, essaya de se rattraper à quelque aspérité, mais en vain. Il tomba dans l'eau! Jean, qui n'avait pas pu résister à la violence et à la soudaineté du choc, le suivit dans les flots en se débattant désespérément! Paul poussa un cri d'effroi en s'accrochant à Ranni.

Heureusement, Pilesco avait tenu bon! Il agrippa d'une poigne solide la corde, la tira et aida les rescapés à se hisser sur le rebord, grelottant et claquant des dents. Ce plongeon inattendu dans la rivière glacée était plutôt désagréable... Quelle bonne idée avait eue Ranni d'encorder les fugitifs!

Jean souhaitait seulement de ne voir ni Pilesco, ni Ranni subir un tel accident car jamais les garçons n'auraient la force de résister au poids qui les entraînerait! Mais les deux hommes avaient le pied sûr; dès leur enfance, ils avaient sillonné les sentiers escarpés de leur pays.

Le petit prince était maintenant exténué; il lui semblait que ses jambes ne lui obéissaient plus, qu'elles se portaient devant lui automatiquement, sans qu'il y fût pour rien. Il était impossible à Ranni de le porter dans ce tunnel si bas qu'il en touchait la voûte de la tête; le cœur gros, il entendait le souffle court de Paul qui peinait derrière lui.

Enfin, le groupe déboucha sur la terrasse. Ranni, d'abord, ne se rendit même pas compte que la corniche s'élargissait; il suivait la paroi, cherchant

de la main les encoches qui l'aideraient dans sa progression. C'est Guy qui s'exclama joyeusement :

« Je crois que nous sommes sur la plate-forme! Ouf... »

Les gardes promenèrent autour d'eux la lumière de leur torche pour constater, avec quel soulagement! que Guy ne s'était pas trompé.

« Voici la niche où nous avons dormi, regardez! » indiqua Guy.

Les couvertures de fourrure s'étalaient dans le renfoncement et, de plus, les amis aperçurent, posée sur une étagère taillée dans la pierre, une grosse miche de pain laissée par les voleurs entrevus au début de la nuit sur leur esquif!

« Ça va mieux! » lança Ranni d'un ton optimiste.

Il rompit le pain en plusieurs morceaux et tous, affamés, se mirent à dévorer cette nourriture bienvenue. Tous, sauf Paul; il était tellement harassé qu'il ne pouvait rien avaler. Il se jeta par terre et s'endormit d'une pièce, sa tête posée sur les jambes de Ranni.

« Jean, voulez-vous me donner une de ces peaux de loup pour couvrir Paul, demanda celui-ci. Et maintenant, allez vous reposer, ainsi que Guy. Pilesco fera le guet pour nous avertir au cas où les voleurs reviendraient. »

Les garçons ne se le firent pas dire deux fois; ils s'installèrent sur les lits insolites en s'emmitouflant dans les couvertures. En moins d'une minute, ils avaient rejoint le pays des rêves. Ranni ne résista pas non plus au sommeil.

Seul, Pilesco conserva l'œil grand ouvert malgré sa fatigue. Par prudence, il avait éteint sa torche électrique et, dans l'obscurité, il dut livrer une lutte

sérieuse pour rester éveillé! Son front s'inclina, dodelina... Il sursauta et se leva précipitamment, sachant bien que, s'il restait assis, il lui serait impossible de ne pas succomber au besoin de dormir. Il commença d'arpenter la plate-forme de long en large, comme un ours en cage. C'était l'unique moyen de déjouer la tentation.

Il poursuivait son va-et-vient depuis deux heures quand, soudain, il se raidit. Des voix se faisaient entendre, montant du tunnel! C'étaient certainement les bandits à la recherche des fugitifs!

Le bruit des voix grossissait. Pilesco réveilla son compagnon pour lui faire part du danger. Celui-ci porta doucement Paul endormi dans le fond de la niche, près de Jean et de Guy.

« Couvrons-nous de nos manteaux de la tête aux pieds, chuchota-t-il en revenant vers Pilesco. Adossons-nous au mur chacun d'un côté du renfoncement. Nous avons une chance sur dix pour que les bandits ne nous voient pas et ne devinent pas que nous sommes là. Ils pensent peut-être que nous sommes allés de l'avant aussi vite que nous le pouvions! »

Aucun son ne s'élevait plus, maintenant, qui indiquât l'avance des voleurs. Ranni et Pilesco supposèrent qu'ils étaient très proches. Ceux-ci ne s'éclairaient pas une torche; ils se déplaçaient, dans la nuit complète, sur la corniche qu'ils connaissaient si bien!

Malgré le vacarme à peine assourdi du torrent, un souffle rapide n'échappa pas à l'ouïe fine de Ranni. Un brigand s'était arrêté sur la terrasse! Les deux Varaniens gardaient une immobilité de pierre; ils avaient entièrement caché les enfants

mais, si l'un d'eux faisait un mouvement brusque, les fugitifs étaient perdus!

Quelques paroles brèves furent prononcées. Les hommes à la queue de loup étaient rassemblés à quelques pas de Ranni et de Pilesco! Ces derniers, sur le qui-vive, tendaient l'oreille : leurs ennemis auraient-ils l'idée d'inspecter la grande niche?

Cependant, après quelques instants, rien ne révélait plus leur présence; les gardes n'entendaient plus ni respiration, ni chuchotement. Comme transformés en statues, n'osant presque pas respirer, ils essayaient de percevoir le moindre bruit autre que celui de la rivière.

Ils restèrent aux aguets pendant dix minutes, sans remarquer de bruit suspect. Ranni se leva alors, silencieux; saisissant la lampe, il pressa soudain le bouton. La lumière envahit la plate-forme... qui était vide!

« Ils sont partis! chuchota Ranni. Je le pensais bien puisque je n'ai rien entendu depuis un bon moment. Nous avons eu de la chance : ils n'ont pas eu la curiosité de fouiller le renfoncement! Ils espèrent sans doute nous rattraper dans la grotte où tombe la cascade.

— C'est assez ennuyeux, constata Pilesco en éteignant sa lampe électrique. S'ils nous surprennent là-haut, nous aurons du mal à nous défendre... D'après ce que disait Jean, Boswalt devait aller chercher les paysans pour nous venir en aide; s'ils arrivent à la caverne inférieure, ils pourront se battre à nos côtés. Mais en fait, nous ne pouvons compter que sur nous!

— Laissons les garçons dormir encore un peu, proposa Ranni. Comme les voleurs sont devant nous



et non plus derrière, nous n'avons pas besoin de nous dépêcher! A mon tour de prendre la garde, Pilesco, pendant que tu vas dormir. »

Quel bonheur de fermer les yeux! Pilesco appuya sa tête massive contre le mur du fond et sombra immédiatement dans un profond sommeil.

Après avoir dégagé le visage des garçons, Ranni se prépara à sa veille. Tous ses sens en alerte, il guettait dans le noir les indices qui lui apprendraient le retour des voleurs.

Cependant, ils ne revinrent pas. Le grondement régulier de la rivière souterraine emplissait seul l'espace. Pilesco et les enfants dormaient toujours.

Un peu engourdi, Ranni se leva et fit quelques enjambées de long en large. Il alluma sa torche un court instant. Il avait regardé sa montre : déjà six heures du matin! Sur la montagne, le soleil faisait son apparition. Le monde était inondé de sa clarté! Ici, l'obscurité régnait comme à minuit...

Le guetteur se réjouit de porter son manteau, car le souterrain était aussi froid qu'humide.

Pilesco s'éveilla bientôt.

« As-tu entendu quelque chose, Ranni? demanda-t-il aussitôt.

— Non. Il est presque sept heures, Pilesco. Je crois que nous devrions nous en aller. Même si les brigands nous attendent plus haut, il faut continuer notre route!

— En effet, approuva son ami en réprimant un bâillement. Je nie sens vraiment mieux; je pense que je pourrais bien tenir en respect quatre ou cinq bandits à la fois!... Réveillons les garçons! »

Jean, Guy et Paul n'avaient pas du tout envie d'ouvrir les yeux! Grâce aux objurgations répétées des hommes, ils reprirent enfin conscience du lieu où ils se trouvaient! Les voyageurs se restaurèrent du pain trouvé la nuit même, tandis que Ranni racontait à ses amis comment les bandits étaient passés sans les découvrir!

« C'est bien déplaisant de savoir que les voleurs se tiennent devant nous, prêts à nous attaquer si nous les rencontrons! Ils sont probablement dans une grotte... Il faudra faire attention!

— Nous ferons attention! lança crânement Jean qui, de même que Pilesco, se voyait déjà réaliser des prouesses. Ces bandits à queue de loup ne m'intimident pas! »

Laissant la plate-forme derrière eux, les compagnons s'engagèrent sur l'étroit rebord, le long du torrent. Comme précédemment, Ranni marchait en tête et tous étaient solidement encordés.

« Si j'ai bonne mémoire, remarqua Jean, nous

ne sommes plus très loin de la grotte à la cascade. Nous l'atteindrons dans deux heures environ. »

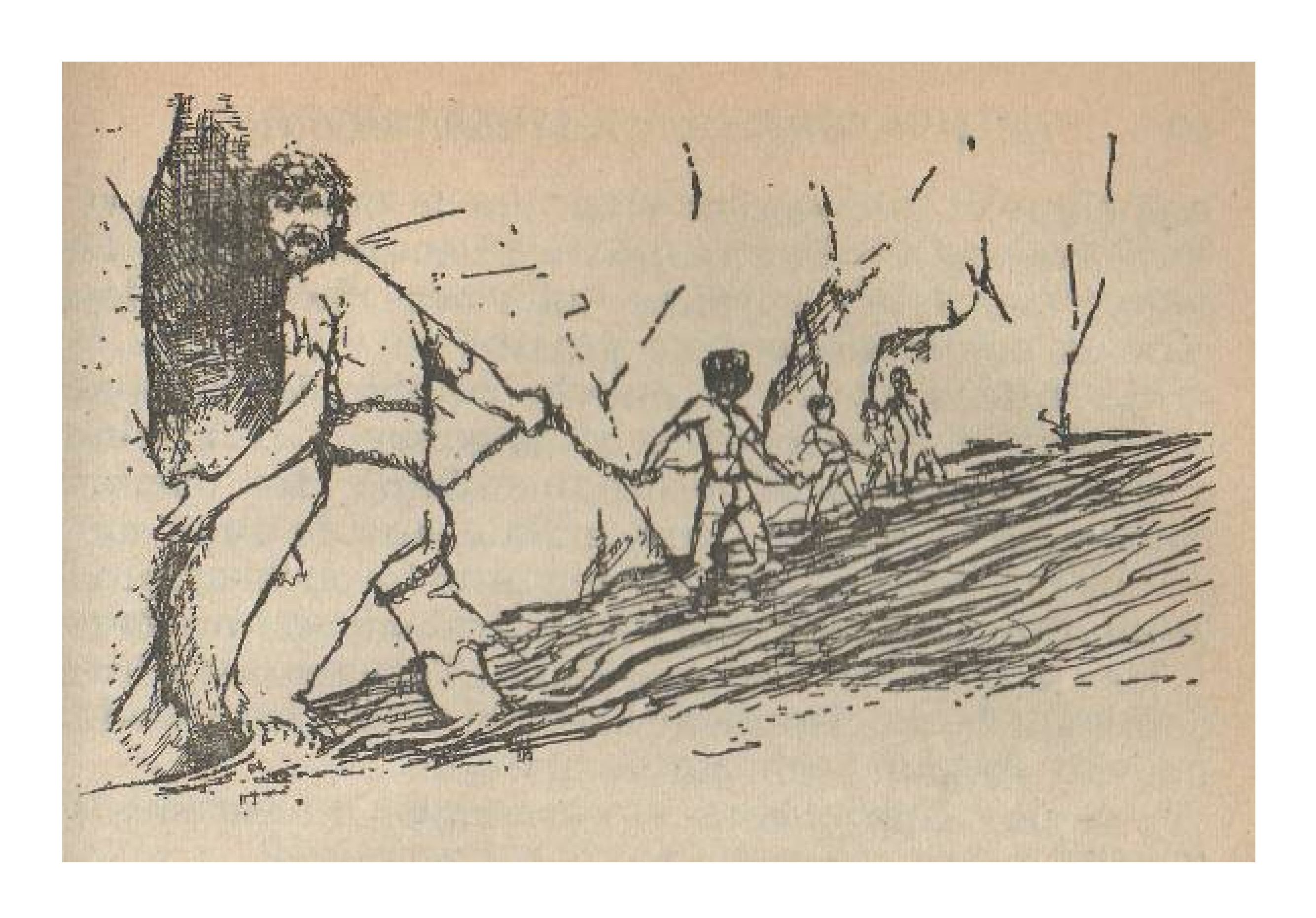
A la surprise des garçons, ils enfonçaient dans une nappe liquide jusqu'à la cheville!

« La rivière n'arrivait pas à ce niveau, avant-hier! s'écria Guy d'un ton étonné. Ranni, quand les voleurs vous ont entraîné avec Pilesco, l'eau était-elle aussi haute?

— Non, répondit Ranni, intrigué. La corniche était seulement mouillée... Regardez comme le torrent est profond ici! Il inonde le rebord sur une hauteur d'au moins trente centimètres! L'eau va nous monter aux genoux! »

En effet!... Ce changement ne laissait pas d'être bizarre et inquiétant. Pourquoi le cours d'eau s'était-il gonflé de la sorte?





CHAPITRE XVIII

Dans la grotte à la cascade

A MESURE QUE grimpaient les fugitifs, l'eau qui recouvrait la corniche devenait de plus en plus profonde. Le grondement du torrent s'était encore amplifié! Comme Ranni s'interrogeait avec perplexité sur ce gonflement subit des flots, il en comprit soudain la raison :

« C'est l'orage terrible d'hier qui a provoqué la crue de la rivière! cria-t-il en se retournant. Une partie de la pluie s'est frayé un chemin dans la montagne et s'est déversée dans le cours d'eau. Pourvu que le niveau ne s'élève pas davantage! Nous ne pourrions plus avancer... »

A cette hypothèse effrayante, les garçons

frissonnèrent et allongèrent vivement le pas. Quel sort leur serait réservé si, réduits à l'immobilité dans le souterrain, ils s'y voyaient enfermés, alors que les remous continueraient de grossir?

Après deux heures de marche pénible, les compagnons se demandaient avec angoisse s'ils atteindraient bientôt leur prochaine étape. Ils cheminaient difficilement, ayant maintenant de l'eau au-dessus des genoux, menant une lutte farouche contre le courant puissant qui les entraînait en arrière.

Tout à coup, un vacarme emplit l'espace restreint, dominant le mugissement habituel. Seule la cascade pouvait produire un pareil tumulte!

« Nous approchons! s'exclama joyeusement Ranni.

— Attention aux voleurs! » lança Jean sur le même ton.

Ils franchirent les quelques mètres qui les séparaient de la grotte, aperçurent, à la lueur de la torche de Ranni, la chute impressionnante, mais si réconfortante en cet instant, et sautèrent sur le sol. Enfin, ils étaient arrivés dans la caverne! Tous poussèrent un soupir de soulagement.

Les bandits ne paraissaient pas se trouver là. En se déplaçant avec précaution, les fugitifs examinèrent l'endroit. Ils constatèrent que, depuis leur premier passage, le volume de la chute qui se précipitait du gros orifice creusé dans le plafond semblait s'être accru.

« La cascade est beaucoup plus importante, dit lentement Pilesco. C'est certainement la tempête d'hier qui en est la cause...

— Que se passerait-il si toute l'eau ne pouvait pas s'écouler? s'enquit Guy avec curiosité.

— Je ne sais pas, répondit Ranni. Il faut décider de ce que nous allons faire à présent. Les brigands ont-ils deviné que nous étions restés derrière eux et sont-ils postés quelque part à nous attendre? Ils se cachent peut-être dans la caverne inférieure, niais il est également possible qu'ils soient partis sur le versant afin de détrousser un honnête paysan!

— Nous n'avons qu'à continuer notre route pour être renseignés, observa Pilesco. Vous, les enfants, vous resterez ici, pendant que Ranni et moi nous remonterons au vieux temple en éclaireurs.

— Laissez-nous venir avec vous! supplia Paul.

— Ce ne serait pas raisonnable! répliqua Pilesco. Il n'est pas nécessaire de nous exposer tous au danger! Reposez-vous ici et attendez notre retour; à ce moment-là, nous saurons si nous pouvons enfin sortir sur les pentes du Skalmino pour rentrer au château. »

Les enfants regardèrent avec regret les deux hommes disparaître dans le souterrain étroit à l'extrémité de la grotte, en face de la cascade. A contrecœur, ils se résignèrent à une patiente inaction. Ils contemplèrent - les flots impétueux en échangeant des réflexions :

« La chute gronde comme si elle était en colère, remarqua Jean. Je ne crois pas que l'orifice soit assez grand pour permettre à toute cette eau de s'écouler. Elle va agrandir le passage, c'est certain!

— Le roc est solide, fit Guy, pensif. Il faudrait qu'elle le fasse éclater! »

A peine avait-il prononcé ces mots qu'un événement terrible survint. Le débit s'enfla brusquement dans un tumulte redoublé. En levant la tête, les garçons aperçurent un bloc de pierre, détaché du

plafond qui roulait vers le sol! Ainsi que Jean l'avait prévu, l'ouverture n'était pas suffisante! Les flots déchaînés avaient forcé le barrage de rocs!

Ils se répandirent presque jusqu'aux enfants stupéfaits qui bondirent sur leurs pieds en surveillant l'élément hostile.

« Sapristi! J'espère que la paroi entière ne s'effondrera pas, murmura Jean entre ses dents. La poussée de l'eau doit être prodigieusement forte pour provoquer un éboulement pareil! »

Mais rien de tel ne se produisit.

« En tout cas, nous ne craignons rien! s'écria Guy d'un ton optimiste. Nous nous trouvons près du tunnel qui conduit à l'autre grotte, tandis que l'eau s'en va dans la direction opposée. Si nous risquions vraiment d'être inondés, nous n'aurions qu'à nous enfuir par le souterrain qui monte! »

Comme la situation n'empirait pas, Jean, Paul et Guy ne bougèrent pas. en souhaitant pourtant voir rapidement revenir les gardes. Cependant, vingt minutes plus tard, rien n'annonçait encore leur retour! Guy commençait à s'inquiéter.

« Je voudrais qu'ils soient là! Je ne peux plus rester immobile, sans rien faire!

— C'est bizarre que Ranni et Pilesco n'arrivent pas... Et s'ils avaient rencontré les voleurs!

— Tant pis! remontons le tunnel, décida le petit prince. Je veux en avoir le cœur net! N'importe comment, s'ils sont en danger, nous pourrons peut-être les aider.

— Et il n'est plus possible de demeurer dans cette caverne qui risque de se transformer en étang! » ajouta Guy.

Tous trois se glissèrent dans le passage sinueux. Soudain, ils entendirent des pas.

« Voilà Ranni et Pilesco! s'exclama gaiement Paul.

— Ranni! Pilesco! » appela Jean en élevant sa torche électrique.

Mais, un instant après, les trois amis s'arrêtèrent net dans leur élan, pétrifiés. C'étaient en effet les gardes qui apparurent au détour du souterrain; hélas! leurs mains étaient derrière le dos, liées! Pestant contre leur malchance, réduits à l'impuissance, ils étaient de nouveau prisonniers! Derrière eux, une bande de hors-la-loi les poussait, les bousculait et les tenait en respect en brandissant leurs poignards effilés.

« Ranni, que s'est-il produit? » demanda le petit prince qui n'en croyait pas ses yeux et ne voulait pas se rendre à l'évidence.

Prévenant toute explication, les voleurs, avec des exclamations gutturales de satisfaction, se saisirent des enfants. Guy essaya de dégager son couteau, mais en vain. Son arme lui fut même enlevée!

Bientôt, bras et jambes furent solidement attachés avec des liens de cuir. Les malheureux garçons avaient beau se débattre, se contorsionner, ils ne réussirent qu'à se meurtrir. Ils se retrouvèrent assis par terre, sans pouvoir remuer. Ranni et Pilesco toisaient leurs ennemis d'un regard imperturbable tandis que, subrepticement, ils tentaient avec désespoir de découvrir le défaut de leurs attaches. D'un croc-en-jambe, les brigands les firent tomber, et les pieds des deux Varaniens subirent le même sort que leurs mains!

Bien que de petite taille, les bandits de la forêt

Bleue étaient très robustes. Vifs et agiles, ils s'étaient abattus par surprise sur les géants roux qui, malgré leur défense acharnée, avaient eu le dessous.

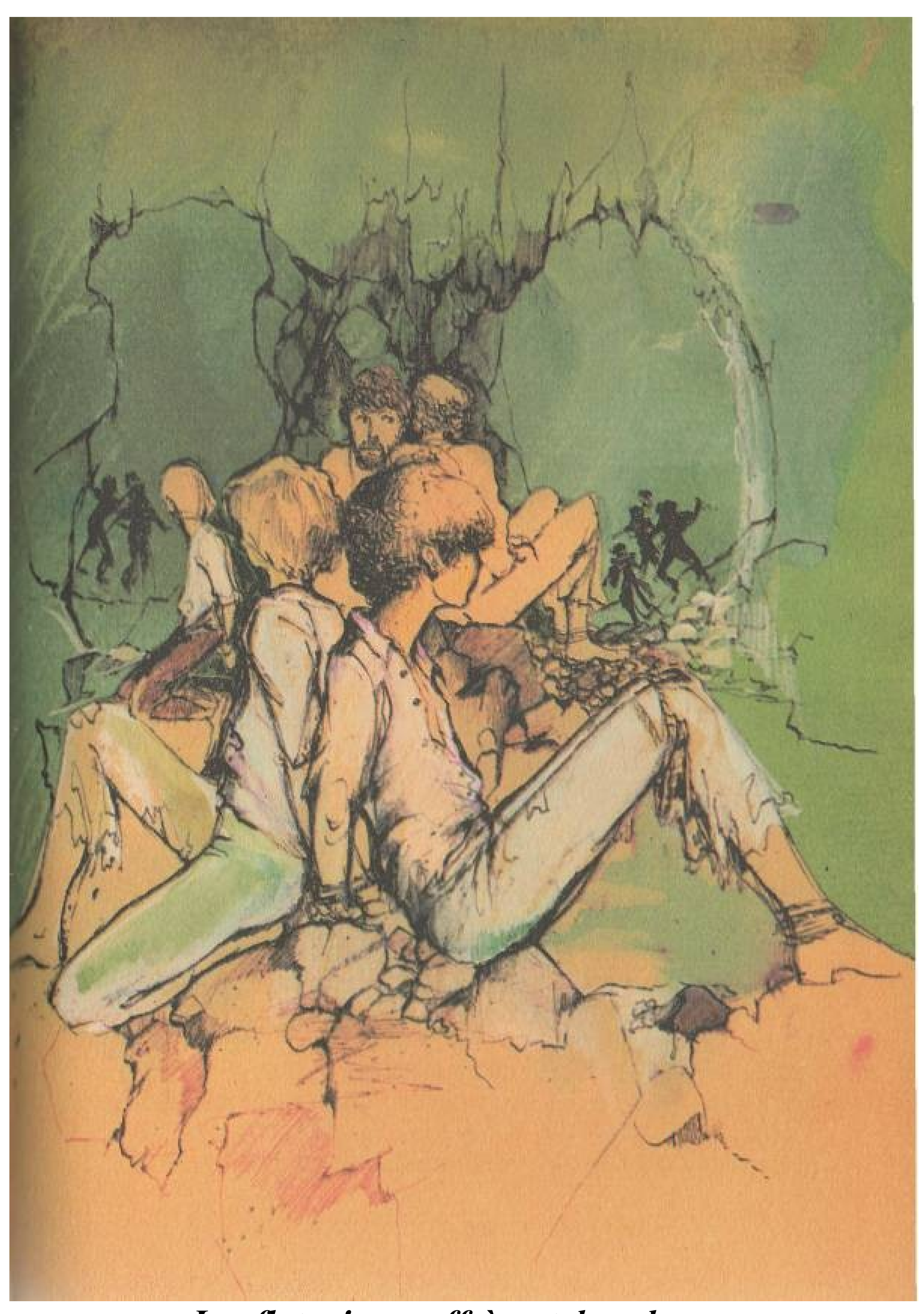
Les vainqueurs discutaient maintenant avec une fièvre joyeuse. C'étaient cinq captifs qu'ils ramèneraient à leur repaire! Tout à coup, l'un d'eux fit remarquer à ses compagnons qu'une partie de la caverne était inondée. Tous en restèrent stupéfaits. Il était évident que jamais, auparavant, ils n'avaient vu l'eau couler à cet endroit! Leur regard se porta ensuite vers la chute qui se précipitait de l'ouverture agrandie si brutalement. Devinant en un éclair ce qui avait eu lieu, pris de panique, ils s'élancèrent sur la corniche qui longeait le torrent.

L'eau leur arrivait aux cuisses! Le radeau, qui leur aurait été tellement utile, était amarré un peu en aval de la plate-forme. Tout près de la cascade, leurs hurlements d'effroi se perdaient dans le tumulte. Les voleurs, les yeux écarquillés de frayeur, revinrent en courant sur leurs pas.

Le grondement n'avait pas atteint son paroxysme; il s'enfla encore! Prisonniers et geôliers levèrent avec crainte les yeux sur le large orifice. Comme si elle n'attendait que ce signal, une énorme pierre tomba, poussée par les flots qui s'engouffrèrent dans la caverne avec un bruit de tonnerre!

Les brigands poussèrent des cris d'effroi. Ils savaient que, s'ils ne partaient pas immédiatement, ils ne pourraient plus rejoindre leur forêt car, bientôt le niveau de la rivière souterraine monterait au point qu'il ne serait plus possible de marcher, désormais, sur le rebord de roc!

Leur décision prise en hâte, ils disparurent derrière



Les flots s'engouffrèrent dans la caverne.

le nuage de gouttelettes. Les enfants les regardèrent s'éloigner, submergés jusqu'à la poitrine, formes vagues et indistinctes qui s'efforçaient de garder leur équilibre.

« Ils vont tous se noyer! s'écria Jean. Ils n'arriveront pas à résister à la force du courant! La rivière monte de plus en plus.

— Ne vous faites pas de souci pour eux, répondit Ranni en s'asseyant d'un mouvement brusque. Notre position elle-même n'a rien de réjouissant! »

En effet, l'eau commençait de lécher les pieds des captifs! Avec difficulté, ils parvinrent à se mettre debout. Mais leurs tentatives pour se libérer ne donnèrent aucun résultat, sauf celui de resserrer encore les liens! Les brigands possédaient une science incontestable dans l'art d'exécuter les nœuds...

« Voyons si nous pouvons pénétrer dans le tunnel », murmura Ranni, le visage tendu.

A pieds joints, il sauta vers l'issue mais, aussitôt, il trébucha et tomba, sans pouvoir se retenir. Sa tête cogna sur le roc dur. Il gisait, sans connaissance.

« Ce n'est rien, il reviendra à lui dans une minute », dit Pilesco pour rassurer les garçons.

En réalité, le Varanien partageait l'anxiété des enfants. A tout moment, une autre partie du toit pouvait céder à la pression gigantesque et les eaux inonderaient alors la grotte! Aucune illusion n'était permise : les voyageurs devaient à tout prix sortir rapidement de cette situation critique! Mais comment y parvenir seuls, avec leurs membres attachés si étroitement?

« Ranni, ouvrez les yeux! » supplia Paul.

Une torche oubliée par les hors-la-loi sur une



saillie éclairait le visage livide de l'homme évanoui sur le sol.

« Comment les brigands vous ont-ils attrapés, Pilesco? reprit le petit prince.

— Quand nous sommes arrivés dans la caverne inférieure, la statue était ouverte, ce qui nous a permis de monter dans le vieux temple. Il paraissait désert. Un coup d'œil jeté dehors ne nous a pas renseignés sur la présence de nos ennemis car un brouillard épais nous empêchait d'examiner les environs. C'est en rentrant dans la grotte que nous avons été assaillis par les bandits qui, postés à l'extérieur, nous avaient entendus malgré nos précautions!

— Oh, Pilesco! soupira Paul. Juste à l'instant où nous voyions le bout de nos peines! Qu'allons-nous faire maintenant?... Et Ranni ne se réveille pas! Il a reçu un tel choc... »

A ces mots, Ranni ouvrit les yeux en gémissant.

Sa tête, lui semblait-il, était sur le point d'éclater! Comme il essayait de se redresser, la mémoire lui revint d'un coup.

« Encore une parcelle de roc qui s'écroule! » s'exclama Jean, horrifié.

Dans un grondement terrible, une énorme pierre basculait, entraînant à sa suite une masse liquide dont les flots atteignaient les jambes des malheureux! Ceux-ci, le dos tourné à la paroi, s'agrippèrent désespérément de leurs doigts aux aspérités rocheuses pour ne pas tomber dans la mare glacée.

« L'eau ne cesse de monter! » s'exclama Guy en observant les remous.

La lueur blafarde de la torche révélait la surface moutonneuse, menaçante.

« Pilesco, qu'allons-nous devenir? interrogea Paul, tremblant autant de froid que de peur. Si nous ne faisons pas quelque chose, tout de suite, nous n'échapperons pas à la noyade!... Pourquoi ni les serviteurs, ni les gens du pays ne sont-ils venus à notre secours? Boswalt avait dit qu'il irait les chercher... »

Le chevrier, pourtant, n'avait pas manqué à sa parole. Malheureusement, les paysans, arrivés dans la grotte à la cascade, ne surent pas deviner qu'il existait, derrière la chute d'eau, une corniche longeant le torrent. Lorsqu'ils revinrent de leur petite expédition souterraine, ils accusèrent Boswalt de s'être trompé! Ils n'avaient aperçu personne sous terre, ils en conclurent que le repaire devait se trouver sur la montagne!

Ils sillonnèrent méthodiquement les pentes en criant et en appelant les prisonniers. Ils durent

cependant abandonner car un brouillard dense s'abattit sur le Skalmino; c'étaient de vrais montagnards mais, dans cette nappe blanchâtre qui bouchait la vue, ils se seraient perdus comme le plus inexpérimenté des enfants.

Seul, Boswalt avait poursuivi ses recherches. Pas plus que l'obscurité, le brouillard ne le gênait. Toute la nuit, il arpenta les sentiers les plus reculés en compagnie de son bouc fidèle.

Le soleil brillait haut dans le ciel quand le jeune aveugle décida de retourner au vieux temple. Avant d'entrer, il s'arrêta, l'oreille aux aguets. Il ne perçut pas un bruit. Il se dirigea alors droit sur la statue de pierre et constata que les moitiés en étaient écartées. Immobile, il se mit à réfléchir. Devait-il se glisser lui-même dans la trappe pour partir à la rescousse de ses amis? Les paysans avaient raconté qu'ils n'avaient pas rencontré âme qui vive dans les deux cavernes souterraines... Boswalt ne s'égarerait-il pas en des lieux inconnus? Néanmoins, penché sur l'orifice, un étrange pressentiment l'incita à chercher la lanière de cuir dont il avait entendu parler. Il la trouva et s'y suspendit.

Avec agilité, s'aidant des pieds, le chevrier laissa filer la corde dans ses mains serrées. Il descendit, descendit encore et, enfin, toucha le sol. Les bras tendus devant lui, il explora méticuleusement les murs de pierre de la grotte.

Il découvrit bientôt l'ouverture qui accédait au tunnel étroit. Sans hésitation, il s'y engagea en tâtonnant. Où le chemin sinueux le mènerait-il? Soudain, il déboucha, face à la cascade, et s'arrêta, assourdi par le vacarme. Il s'épouvanta de sentir les flots lui baigner les mollets. Les paysans avaient

bien mentionné la chute d'eau, mais ils n'avaient pas précisé que la caverne était inondée!

Un peu habitué au grondement, il entendit alors, avec quelle stupéfaction, son nom crié à pleine voix.

« Boswalt! Boswalt!

— Regardez, c'est Boswalt! Boswalt, au secours, vite! »

Le jeune aveugle, debout devant le passage, doutait de son succès.





CHAPITRE XIX

Boswalt, le sauveur

BOSWALT, vite! Libérez-nous! » cria Ranni.

Les flots déjà hauts continuaient encore de monter. Depuis quelques instants, la masse liquide avait beaucoup augmenté. Ranni craignait que le plafond entier ne s'effondrât, d'un moment à l'autre, sous le poids formidable de l'eau.

« Que se passe-t-il? Où êtes-vous? demanda le chevrier qui restait pétrifié dans cet univers de tumulte.

— Ecoutez-moi, Boswalt! ordonna Ranni d'une voix pressante. Ecoutez-moi bien! Vous vous tenez à l'entrée de la grotte où nous sommes prisonniers, les enfants, Pilesco et moi. Nos pieds et nos mains

sont liés, nous ne pouvons même pas marcher; il nous est impossible de nous détacher seuls. Nous nous noierons si vous n'agissez pas tout de suite... Descendez, Boswalt, dirigez-vous d'après ma voix! N'ayez pas peur!

— Je viens! » répondit le jeune aveugle.

Et il s'avança; mais effrayé, il s'arrêta aussitôt. Jamais il n'avait connu ce sentiment de malaise sur ses pentes de montagne dont le moindre rocher, les arbres, les fleurs lui étaient familiers. Ici, tout lui était inconnu, hostile.

« Dépêchez-vous, Boswalt, dépêchez-vous! s'exclama Ranni. Venez vers moi, vite! Prenez votre couteau pour couper mes liens. »

D'un pas mal assuré, Boswalt s'approcha du garde en le cherchant des mains. Il toucha la tête de Ranni et sentit la grosse bosse causée par la chute du captif sur le roc. En se demandant ce qui avait pu se passer, il suivit des doigts l'épaule, puis le bras et parvint aux mains fixées derrière le dos.

Saisissant son couteau, il trancha à l'aide de coups prudents les liens de cuir qui maintenaient si solidement les poignets de Ranni. Celui-ci frotta ses membres raides et enflés pour leur rendre un peu de vigueur. Après avoir pris la lame de Boswalt, il se libéra les chevilles et se leva. Mais ses jambes meurtries par les attaches trop serrées lui refusèrent tout service et il retomba. Serrant les dents, il se remit debout pour aller délivrer ses compagnons. Paul, débarrassé très vite de ses cordes, se retourna vers le tunnel en criant :

« Vite, vite, Ranni! Détachez nos amis! Nous risquons de nous noyer! »

Le Varanien termina rapidement sa tâche.

En chancelant dans les flots qui tourbillonnaient maintenant au-dessus de leurs genoux, les voyageurs se hâtèrent en direction du souterrain. L'eau montait à vue d'œil!

Avant de quitter cette prison redoutable, envahie par les vagues, Ranni s'empara de la torche qui flamboyait encore sur la saillie rocheuse. Elle permettrait aux fugitifs de distinguer les embûches de l'étroit passage conduisant à la caverne inférieure, loin de l'inondation! Boswalt marchait déjà en tête, plein de joie à la pensée d'avoir sauvé le prince et ses compagnons, heureux aussi de retrouver bientôt sa montagne. En vérité, les expéditions sous terre ne l'attiraient pas!

En se retournant pour jeter un dernier coup d'œil à la grotte, Ranni constata que ses pires craintes étaient sur le point de se réaliser! Le plafond entier craquait! La pression énorme de la masse liquide qui ne pouvait pas passer par l'orifice insuffisant avait enfin raison du roc! Ce dernier devait céder...

Dans un bruit épouvantable, il tomba, suivi de trombes d'eau.

Ranni, sans pouvoir réprimer un cri de terreur, se précipita dans le souterrain, à la suite de ses amis. Il avait peur de voir les flots déchaînés s'engouffrer dans le tunnel; dans ce cas, la petite troupe serait enfermée là, dans l'impossibilité de regagner le vieux temple!

« Dépêchez-vous, dépêchez-vous! cria le Varanien en haletant. Le plafond s'est écroulé, l'eau déferle! Elle va nous suivre avant de trouver son niveau et de revenir à la rivière. Hâtez-vous, Paul! Vite, Guy! »

Jean, Guy, Boswalt, Paul et Pilesco, effrayés par le ton de sa voix, s'élancèrent sur le chemin rocailleux aussi vite qu'ils

le purent. Le chevrier, en particulier, craignait de tomber, craignait l'inconnu, craignait le grondement qui roulait derrière lui!

Ranni, hélas, avait vu juste : les remous s'engouffraient dans le passage et le remontaient! Il avait l'impression de les entendre sur ses talons! Chacun courait à perdre haleine en trébuchant, dans le tunnel obscur et accidenté.

« Heureusement que nous grimpons sans arrêt, pensa Pilesco en attaquant une pente raide. A présent, nous voilà en sécurité! Le courant n'arrivera plus à nous atteindre : nous sommes trop haut... Personne ne pourra plus retourner avant longtemps à la grotte de la cascade, puisque le toit s'est effondré et laisse la voie libre à une chute immense.

Les rescapés parvinrent enfin à la caverne que surplombait l'ancien temple. Ils se jetèrent sur le sol, tremblant de tous leurs membres. Jamais ils n'avaient frôlé de si près la catastrophe!

« Si Boswalt ne s'était pas présenté au bon moment, nous serions noyés maintenant! observa Paul d'une voix étranglée. Ah, Boswalt! Que je vous remercie... Comment avez-vous fait pour vous trouver là, juste à cet instant? »

Un mugissement étouffé s'élevait encore, provenant du sous-sol.

« Les paysans, répondit le jeune aveugle, sont descendus ici et ont continué jusqu'à l'endroit où vous étiez prisonniers; comme ils ne vous ont pas vus, ils sont encore en train de vous chercher à l'extérieur, sur le Skalmino! Mais j'étais inquiet. Quand je suis revenu dans le vieux temple, quelque chose m'a poussé à poursuivre cette piste, malgré la

peur. C'est ainsi que j'ai atteint la grotte à la cascade!

— Quelles aventures nous avons vécues! s'écria Guy qui commençait à se sentir un héros. Nous connaissons la forêt Bleue, Boswalt!

— C'est extraordinaire! s'exclama le chevrier d'un ton admiratif. Vous êtes certainement les premiers à y avoir pénétré!

— Détrompez-vous, fit Paul en riant. C'est là qu'habitent les voleurs, Boswalt! Ils doivent vivre dans cette forêt depuis des années et des années... Ranni, croyez-vous qu'ils pourront revenir sur ce versant du Skalmino en escaladant la corniche de la rivière?

— Pas avant longtemps, en tout cas! » répondit gaiement Ranni.

Les garçons s'étaient un peu reposés; les battements de leur cœur s'espacèrent. En se levant, Guy s'aperçut qu'il était même tout à fait remis de ses émotions.

« J'aimerais rentrer au château, affirma-t-il. Quand mes sœurs apprendront ce qui nous est arrivé, elles vont être jalouses!

— Je mangerais bien quelque chose, avoua Paul. J'ai une faim de loup! Je suis sûr que Yamen garde en réserve un de ses bons petits plats; nous nous régalerons! »

A la pensée d'un vrai repas, les rescapés eurent hâte de reprendre leur chemin. A son tour, Ranni se dressa, puis tira Paul pour le remettre debout.

« Allons, en route! décida-t-il. Nous nous retrouverons bientôt chez nous! »

L'un après l'autre, ils grimpèrent à la corde fixée à la statue en prenant appui avec leurs pieds, sur les saillies rocheuses. Après quelques instants, la petite troupe était réunie dans la caverne supérieure.

Malheureusement, les amis se rendirent vite compte que l'entrée ne laissait filtrer qu'un jour diffus, très pâle. Guy, après avoir regardé à l'extérieur, revint avec une mine déconfite.

« Nous ne pouvons pas partir, annonça-t-il, déçu. Le brouillard recouvre le paysage! Si nous sortons par ce temps, nous ne verrons rien à un pas devant nous; nous serons tout de suite perdus!

— Tant pis! dit Pilesco. Restons ici jusqu'à ce que le brouillard se lève... Je crains que nous ne devions attendre pendant quelques heures. Lorsque la brume se met à être aussi épaisse en montagne, elle dure un bon moment.

— Pilesco! Comment patienter alors que nous arrivons presque au but? lança Paul en retenant des larmes de dépit. Quelle malchance! »

Jean observait le chevrier aveugle qui écoutait calmement cette conversation.

« Mais Boswalt pourrait nous guider, remarqua le jeune garçon. Vous ne vous égarez jamais, même en pleine nuit, Boswalt; nous n'avons qu'à vous suivre, alors, n'est-il pas vrai?»

Boswalt approuva :

« En effet. Si vous le désirez, je vous mènerai au château du Skalmino. Mes pieds connaissent le chemin! La brume est-elle très dense?

— Je n'ai jamais vu un brouillard pareil, grommela Pilesco en posant un pied dehors. Etes-vous sûr de ne pas vous fourvoyer?

— Ne vous inquiétez pas, répliqua fièrement le jeune aveugle. Avec moi, vous serez en sécurité. »

Portant son pipeau à ses lèvres, il en tira une

courte mélodie. A peine eût-il terminé qu'une grosse tête ornée de cornes apparut soudain à l'entrée, faisant sursauter les enfants.

« Mon cher bouc, tu es là! s'exclama Boswalt en entendant le claquement des sabots. Viens avec moi, compagnon, et, tous deux, nous conduirons nos amis sur le sentier!

— Tenez-vous par la main, ordonna Ranni. Ne vous lâchez surtout pas! S'il arrive que la chaîne soit rompue pour un motif quelconque, criez, criez sans arrêt pour ne pas perdre le contact. Pour aujourd'hui, nous avons eu notre part d'aventures! »

Les voyageurs suivirent ces instructions judicieuses. Le chevrier sortit du temple en jouant un air guilleret, la main gauche emprisonnée dans la poigne solide de Ranni. Puis venaient Paul, Guy et Jean; Pilesco fermait la marche.

« J'ai l'impression de danser une farandole, lança Jean en riant.

— En tout cas, ce n'est pas le moment de jouer à cache-cache! » plaisanta Guy.

Comme les garçons étaient heureux de rentrer au bercail! En suivant la musique tantôt plaintive, tantôt gaie du pipeau, ils descendaient sur la piste étroite. A deux ou trois reprises, l'un ou l'autre des enfants tomba. Avertie par les exclamations, la petite troupe s'arrêtait alors pour se regrouper.

Enveloppés de cette ouate opaque, les amis cheminaient lentement; à peine pouvaient-ils apercevoir la personne qui les précédait! Le chevrier seul se déplaçait avec aisance et sûreté.

« N'allez pas trop vite, Boswalt! demanda Ranni en sentant derrière lui le petit prince qui peinait.

Rappelez-vous que nous ne voyons absolument rien! »

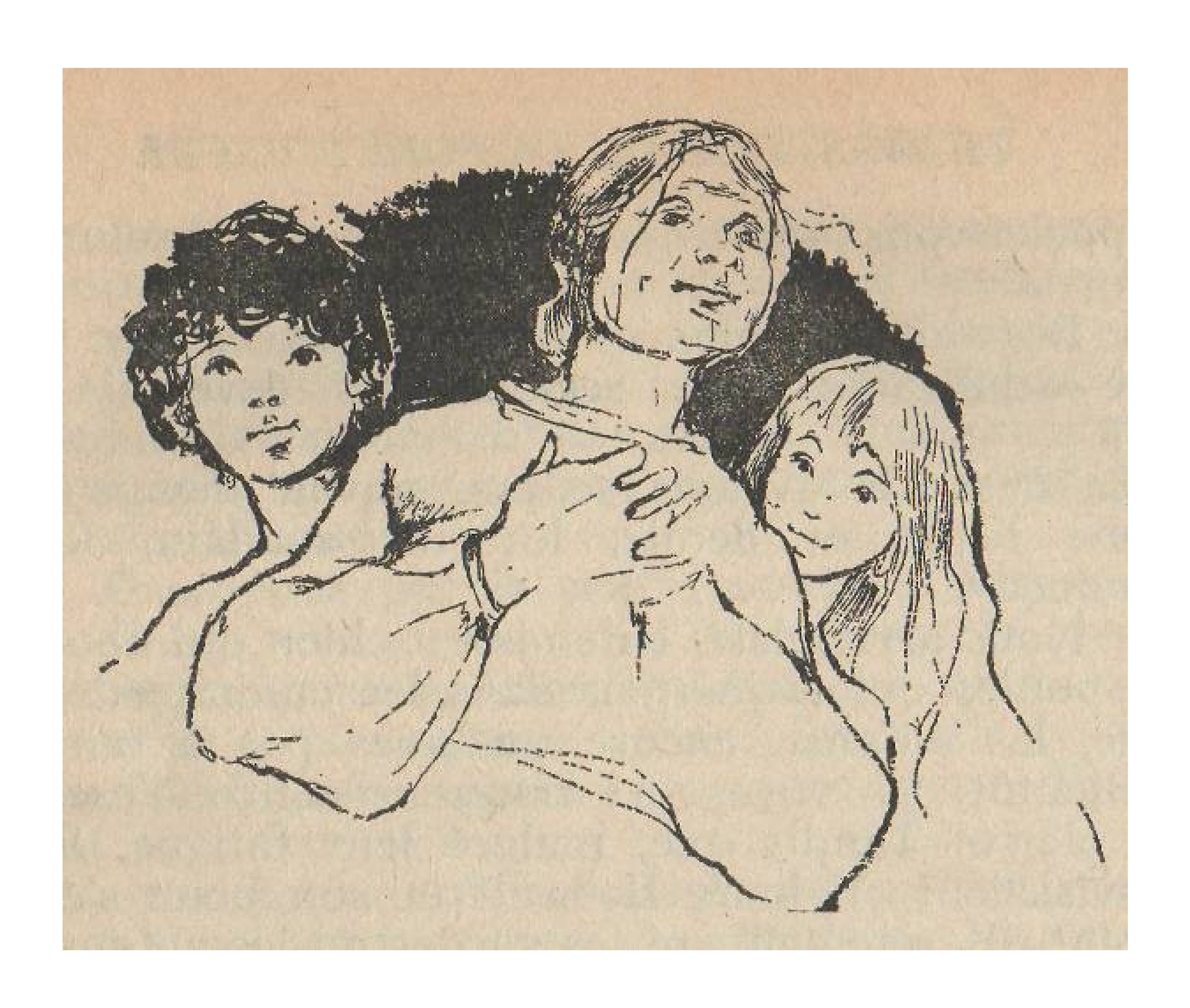
« Boswalt non plus ne voit pas, pensa Guy. Quel être admirable! Que serions-nous devenus sans lui? »

La descente aveugle se poursuivait depuis plus d'une heure et demie, lorsque, soudain, Ranni annonça :

« Nous arrivons! J'entends un chien qui aboie et les poules qui caquettent dans les communs! Courage, les enfants, encore quelques pas à faire! »

Bientôt, les voyageurs butèrent contre l'escalier de pierre! Tandis que, malgré leur fatigue, ils le gravissaient en hâte, Boswalt et son bouc s'éclipsèrent discrètement; ni les gardes, ni les enfants ne remarquèrent leur disparition. Paul, Jean et Guy ne se tenaient pas de joie et d'excitation; enfin, le château du Skalmino! La porte de fer forgé résonna furieusement sous les coups impatients du marteau.





CHAPITRE *XX*

Au revoir, l'aventure

UN BRUIT de verrou tiré, et Yamen apparut dans l'entrée, suivie de près par Nicole et Linette. Avec des exclamations ravies, les filles se jetèrent au cou de leurs amis. La paysanne rayonnait de joie; les héros étaient de retour! Ils furent entraînés dans la grande salle, tandis que Yamen se précipitait dans l'escalier en criant à tue-tête :

« Votre Majesté! Ils sont rentrés! Le petit prince est sain et sauf! »

Tous les habitants du château accoururent pour apprendre l'effarante histoire des rescapés. Les serviteurs se massèrent

près de la porte, pleins de curiosité et d'admiration. Pendus *aux* jupes de leurs gouvernantes, les petits bambins observaient avec de grands yeux étonnés leur frère aîné et ses invités, sales et échevelés. Touko, le bras en écharpe, monta précipitamment de la cuisine. L'excitation atteignait son comble!

« Nous connaissons la forêt Bleue! annonça Paul d'un ton triomphant.

— La forêt Bleue! » répéta Yamen, stupéfaite et effrayée.

Les domestiques se regardèrent en hochant la tête : en vérité, leur prince méritait son titre!

« Non, Paul, non; ce n'est pas possible! » s'écria la reine.

Du regard, elle interrogeait Ranni et Pilesco qui, en souriant, confirmèrent l'événement extraordinaire.

« C'est vrai, mère! reprit le petit prince, les joues en feu. Nous avons découvert que Ranni et Pilesco avaient été capturés et emmenés par les brigands sous l'ancien temple. Il existe une rivière souterraine. C'est le seul moyen d'accéder à la forêt Bleue! »

Peu à peu, coupé d'exclamations enthousiastes et de cris de surprise, le récit se poursuivait. Tout le monde écoutait passionnément.

Quand Paul en arriva à l'épisode dramatique de l'inondation de la grotte où les fugitifs avaient failli se noyer, sa mère, émue, le serra dans ses bras en versant des larmes. D'un ton protecteur, le jeune garçon la consola :

« Maman, ne pleurez pas, je vous en prie, puisque tout va bien maintenant!

— Mon petit prince, vous êtes un héros! s'exclama Yamen. Je cours préparer un repas digne du plus vaillant chevalier de Varanie! »

Et elle s'enfuit dans sa cuisine. En pétrissant la pâte qui deviendrait un superbe gâteau, elle s'émerveillait des exploits de Paul, de Jean et de Guy. Ils se souviendraient du menu royal que la cuisinière se proposait de leur servir!

« Où est Boswalt? demanda la reine après avoir appris, non sans angoisse, comment le chevrier s'était manifesté pour libérer les prisonniers au moment le plus tragique. Je désire le remercier et le récompenser!

— N'est-il pas monté avec nous? » s'étonna Jean. Mais non, Boswalt n'était pas là. Il se trouvait

loin, sur la montagne, caché dans la brume, perdu au milieu de ses rêves et de ses mélodies.

« Mère, je voudrais que Boswalt vienne vivre avec nous, demanda Paul. Je l'aime beaucoup; et il joue si bien du pipeau! Croyez-vous qu'il serait content?

— S'il y consent, c'est entendu, répondit sa mère, tout en doutant fort que le jeune aveugle acceptât de se séparer de ses chèvres. A présent, allez prendre une douche et changer de vêtements, en attendant que le dîner soit prêt... Quel bonheur de vous savoir tous hors de danger! »

Une demi-heure plus tard, propres, vêtus de chemises et de pantalons impeccables, les amis avaient, quelque peu changé d'aspect! Pourtant, Nicole et Linette observèrent que leurs traits étaient bien tirés.

Le repas promettait d'être un régal. Déjà, les cinq

rescapés humaient les odeurs exquises qui s'échappaient de la grande cuisine. Yamen apparut enfin, radieuse, portant une soupière pleine d'un potage onctueux.

Jamais encore Jean, Guy et Paul n'avaient tant mangé! Il faut préciser que l'appétit de Pilesco et de Ranni ne le cédait en rien à celui des garçons. Paul dut abandonner le premier. Dédaignant un minuscule morceau de moka, il reposa sa fourchette en soupirant.

« Je ne peux pas terminer », avoua-t-il.

Voyant les paupières de Paul s'abaisser, Pilesco le porta dans son lit. Le jeune prince, à moitié endormi, s'insurgea mollement.

« Pilesco, posez-moi à terre! Je ne veux pas que vous me portiez! Pourquoi me traitez-vous comme un bébé?

— Vous n'êtes pas un bébé, mon petit prince. Oubliez-vous que vous nous avez sauvés, Ranni et moi, des mains des voleurs? Vous êtes un lion! »

Ces paroles n'étaient pas du tout désagréables à entendre!

« Jean et Guy aussi sont des lions », précisa Paul, soucieux de justice.

Sa tête s'appuya sur la large épaule du garde qui, arrivé dans la chambre, le déshabilla et le coucha sans le réveiller.

Les deux sœurs harcelaient Guy et Jean de questions. Elles ne se lassaient pas de les écouter narrer leurs aventures.

« Nous étions tellement inquiètes à votre sujet! raconta Linette. Lorsque les paysans sont venus nous dire qu'ils ne vous avaient pas trouvés, c'était

terrible... Et cet orage effrayant! Nous espérions tant que vous étiez à l'abri!

— Nous étions trempés! s'écria Jean en souriant. D'ailleurs, c'est à cause des torrents de pluie qui se sont abattus que la chute d'eau a pris des proportions énormes et que la rivière s'est gonflée... Je me demande si les brigands sont arrivés à bon port. Au cas où ils auraient réussi à atteindre leur canoë, celui-ci a dû les entraîner à cent kilomètres à l'heure!

— Pour vous aussi, Guy et Jean, il est temps de se mettre au lit, intervint Ranni. Il faut que vous repreniez des forces! Paul dort déjà. Venez! »

Le lendemain matin, à leur réveil, les trois garçons doutaient presque d'avoir vécu des péripéties aussi passionnantes. Etendus, examinant le plafond d'un œil distrait, ils se sentaient courbatus, mais heureux. C'est qu'ils avaient réussi à délivrer les deux gardes, après avoir découvert le repaire des voleurs! Ils connaissaient le secret de la mystérieuse forêt Bleue! Ils ne pouvaient pas s'empêcher d'éprouver un sentiment de satisfaction.

« Mère, je pars en montagne retrouver Boswalt l'aveugle, dit le petit prince, son déjeuner avalé. Je lui demanderai de quitter ses chèvres pour venir avec moi. Quand nous retournerons au palais, il nous accompagnera. Je me souviendrai toujours de ce qu'il a fait pour nous!

— Emmène avec toi Ranni et Pilesco, répondit la reine. J'ai encore peur de ces brigands!

— Il ne le faut pas! s'écria Paul. A présent, ils sont devenus inoffensifs! Ranni, pouvons-nous monter les mulets pour aller voir Boswalt? »

Le grand Varanien acquiesça. Comme Pilesco, il

ne semblait nullement affecté de son expédition, si l'on exceptait la grosse bosse qui ornait son front. Le brouillard s'était entièrement dissipé. Le paysage s'épanouissait sous le soleil, et les cimes des montagnes étaient nettement dessinées dans le ciel bleu. Nicole, Linette, Paul, Jean, Guy et les deux gardes du corps grimpaient le sentier en chevauchant leur monture. Une heure après, ils parvenaient à l'ancien temple. Le chevrier ne paraissait pas se trouver aux alentours. Pilesco éleva sa voix puissante :

« Boswalt! Boswalt! »

En réponse, un cri clair et mélodieux arriva du lointain. Tous s'assirent sur un rocher pour attendre le jeune aveugle. Le petit prince imaginait déjà pour lui les détails d'un uniforme particulièrement seyant! La gratitude royale ne serait pas un vain mot!

La petite troupe entendit bientôt les notes que Boswalt tirait de son pipeau; puis, un troupeau de chèvres bondissantes déboucha du sentier, le vieux bouc aux longues cornes recourbées, en tête.

« Le voilà! » s'exclama Paul en courant à la rencontre du chevrier.

Celui-ci, en rejoignant les enfants, leur demanda s'ils se trouvaient bien remis de leur fatigue.

« C'était une aventure palpitante, Boswalt! s'écria Paul. Mais je ne sais pas ce que nous serions devenus sans vous. Nous vous devons vraiment une fière chandelle! Comment pourrai-je vous montrer ma reconnaissance?

— Ne me parlez pas de reconnaissance, petit prince! » répondit le chevrier.

Et de la musique fusa sous ses doigts.

« Boswalt, voulez-vous venir vivre chez nous? proposa Paul d'un ton pressant. Vous habiteriez dans le grand palais, au bord du lac, et vous porteriez un bel uniforme. Vous ne garderiez plus les chèvres dans la montagne! Vous resteriez toujours près de moi, comme mon ami! »

Le jeune aveugle leva ses yeux noirs, sans vie, sur le prince Paul. Il secoua la tête en souriant.

« Désirez-vous me voir malheureux? Cela me briserait le cœur de demeurer dans un endroit inconnu, sous un toit! Mon foyer, c'est la montagne. Elle me connaît autant que je la connais. Je prévois ses vents, ses humeurs. De plus, que deviendraient mes chèvres, surtout mon brave bouc? »

Le grand animal se tenait tout près; il semblait écouter la conversation et la comprendre. Il frappa le sol d'un sabot impatient et approcha sa tête de celle du chevrier.

« Maître, paraissait-il dire, vous avez raison! Vous nous appartenez; il ne faut pas nous abandonner! »

Paul était déçu.

« Je tenais tant à vous offrir une récompense!

— Vous pouvez me récompenser, petit prince! s'exclama Boswalt avec un sourire. Venez me voir quelquefois pour écouter mes chansons. Ce sera ma plus belle récompense! Je vous fabriquerai un pipeau, puis je vous apprendrai les airs de mon pays.

— J'aimerais bien ça! » s'écria Paul avec enthousiasme.

Il s'imaginait déjà en train de jouer les mélodies devant un cercle de lycéens admiratifs!

« Si nous jetions un coup d'œil au vieux temple? » suggéra Guy.

Toute la petite troupe pénétra dans la caverne, mais Ranni et Pilesco empêchèrent les 'garçons et les filles de se glisser dans la trappe.

« Non! lança Pilesco. Ne prenons pas de risques! nous avons couru assez d'aventures pour une vie entière — ou tout au moins pour deux mois!

— Maintenant, la forêt Bleue est vraiment inaccessible, observa Guy. Le seul chemin qui y conduisait se trouve bloqué! L'eau qui inonde le souterrain à partir de la grotte à la cascade ne permet plus de traverser la montagne!

— Et les brigands ne pourront plus quitter la forêt avant bien longtemps! *ajouta* Jean d'un ton satisfait. Etrange, cette petite population enfermée dans le cirque du Skalmino! »

En vérité, la situation des bandits était singulière.

« C'est sans doute une juste punition, remarqua pensivement Nicole. Les brigands sont retenus comme dans une immense prison d'où ils ne peuvent pas s'échapper pour accomplir leurs méfaits!

— Nous ne reverrons plus la forêt Bleue! regretta Guy, tout triste. Dommage! Elle est si fascinante! »

II se trompait pourtant. Vers la fin de ces vacances exceptionnelles, lorsque le capitaine Arnaud et sa femme vinrent chercher leurs enfants à bord de *l'Hirondelle Blanche,* Ranni proposa de leur faire survoler, dans le grand avion bleu et argent, les montagnes du Skalmino et la forêt Bleue.

« La voilà, papa! indiqua Guy. Regarde! On voit l'endroit d'où jaillit la rivière souterraine! S'il vous plaît, Ranni, descendez davantage... Ici, elle entre

dans la forêt; et, là-bas, elle en sort après avoir fait demi-tour! A présent, on l'aperçoit qui disparaît dans un gouffre, jusqu'au centre de la terre! »

L'appareil volait si bas qu'il frôlait, semblait-il, la cime des arbres! Au vrombissement du moteur, quelques-uns des hommes à la queue de loup, étonnés et inquiets, accoururent à la lisière des sapins en levant la tête.

« C'est un voleur! Et un autre; encore un autre! cria Paul. Adieu, peuple de hors-la-loi! Combien de temps vous faudra-t-il vivre isolés, à l'écart du reste du monde? »

L'avion reprit de l'altitude et, laissant derrière lui les feuillages sombres, il franchit la chaîne de montagnes. Les enfants poussèrent un soupir.

« Ce sont nos meilleures vacances! constata Guy. Je me demande quelles aventures nous arriveront la prochaine fois! »

Car il est à prévoir que ces aventures ne seront pas les dernières!

